

LES CYCLES DU MENTAL
DANS L'HISTOIRE DE L'HUMANITE

Octobre 1998 (révisé 2006)

PROLOGUE

L'idée de vastes cycles influençant les actions humaines n'est pas vraiment neuve. Elle a toujours séduit quelques chercheurs, philosophes et historiens, parmi lesquels Platon, en tout premier lieu. Mais jusqu'à présent, aucune démonstration suffisamment convaincante n'a pu en être donnée. Ce livre se propose non pas d'en apporter une preuve définitive, car la matière ne s'y prête pas aisément, mais de présenter une vision plus large des modèles proposés par nos prédécesseurs dans l'étude des cycles, les historiens Oswald Spengler et Arnold Toynbee qui se sont penchés sur les mouvements des civilisations.

Les cycles historiques nous conduiront à l'idée fondamentale de ce livre : l'existence d'un vaste cycle cosmique gouvernant le mental humain dans ses grandes orientations.

Nous tenterons alors de montrer, à l'aide de notre grille d'interprétation, et par une relecture de certains textes anciens, que cette idée était déjà connue en des temps très reculés.

CHAPITRE 1

CYCLES ET CIVILISATIONS

« La jeune fille et la femme, dans la phase nouvelle de leur évolution, ne seront plus les imitatrices des manières masculines, exerçant les professions des hommes. Après les incertitudes de ces temps de transition, il apparaîtra que si les femmes ont passé par ces changements multiples, c'était seulement pour purifier leur nature des influences déformantes de notre sexe. Les femmes, en qui la vie séjourne et demeure immédiate, féconde, confiante, deviendront des êtres plus mûrs, plus humains que l'homme, (qui est lui) plus léger, dispensé de porter dans son corps le poids d'un fruit qui entraîne sous la surface de la vie - l'homme présomptueux et impatient, qui sous-estime ce qu'il prétend aimer.

Cette condition humaine de la femme qui s'accomplit dans les souffrances et les humiliations, apparaîtra dès qu'elle sera dépouillée des conventions de la seule féminité extérieure. Les hommes qui, aujourd'hui, ne voient pas encore venir ces changements en seront surpris et frappés de stupeur. Un jour, la jeune fille et la femme cesseront d'être seulement le contraire d'un homme, elles seront une réalité en elles-mêmes ; ce sera la condition humaine sous sa forme féminine ».

Rainer Maria Rilke

(Extrait de Lettres à un Jeune Poète. 14 mai 1904 Rainer Maria Rilke ; Éditions Gallimard)

Il est un discours qui pourrait commencer ainsi :

« En cette fin de siècle, l'humanité est confrontée à des problèmes qui la dépassent, d'autant plus difficiles à résoudre qu'ils concernent la totalité de la planète et demandent un accord minimum entre les peuples. De la trilogie *Liberté-Égalité-Fraternité*, il semble ne plus rester que la liberté pervertie, celle de s'enrichir avec tous les droits et sans aucun devoir. L'Égalité a été confondue avec le nivellement, la Fraternité avec la Sécurité Sociale et la Liberté avec la libre spéculation. Toutes les idéaux ont été sacrifiés sur les autels de l'Efficacité et de la

Concurrence. L'Occident, handicapé, si l'on peut dire, par ses habitudes démocratiques qui interdisent toute action un peu autoritaire, paraît plus sensible que l'Orient à cette crise du sens et des valeurs qu'il essaye par tous les moyens d'expliquer et de circonvenir. Par ses religions révélées, Judaïsme, Christianisme, Islam, il s'est orienté vers une exclusivité du modèle viril en extradant le pôle féminin du Ciel au profit d'un « Dieu le Père » unique et sans contrepartie si ce ne sont « les puissances de l'enfer ». Ces religions se sont elles-mêmes éloignées de tout ce qui pouvait induire le sens du sacré. Certains succédanés ont été mis en place, mais rien qui puisse à la fois satisfaire la raison et mobiliser l'espérance. Le mythe du progrès infini comme source de bonheur a fait long feu, même si les défenseurs de la société de communication essayent encore de faire jouer ce levier. Les religions, tardant à se remettre en cause, ont perdu beaucoup d'influence auprès des peuples appelés - à tort ou à raison - « les plus civilisés », tandis qu'elles acquièrent parfois une nouvelle vigueur auprès des laissés pour compte de la croissance économique. Les essais de société ayant pris pour base l'*Égalité* ont tourné court car ils portaient en leur sein la privation de liberté. Quant à des sociétés qui prendraient pour valeur fondamentale la *Fraternité*, personne n'ose encore en rêver. Le seul pouvoir qui reste à l'individu semble être celui de l'argent, dans une société post industrielle qui a enfanté pour beaucoup la désespérance.... »

En changeant quelques mots à peine, pour resituer le discours dans un contexte historique différent, on pourrait l'attribuer sans difficulté à un orateur grec du milieu de l'époque hellénistique. Car les grecs aussi, durant cette époque qui vit s'évanouir la grandeur de la Grèce, s'interrogeaient sur le sens des choses et pleuraient leurs idéaux bafoués et l'espérance disparue. Cette période, éloignée de nous de vingt siècles, consacra la fin des valeurs autour desquelles s'était constituée la civilisation grecque et prépara la transition vers l'Empire romain.

S'il y a perte de sens, et pour beaucoup manque d'espérance et de foi en l'homme, c'est qu'il y a le plus probablement un manque de recul et l'absence d'une vision claire du but vers lequel tendre.

C'est pour participer, même si peu que ce soit, à l'élaboration d'une telle vision que ce livre est écrit. Nous avons conscience qu'il frôle des domaines obscurs pour beaucoup, telle la symbolique ou la mythologie, où la pure raison critique doit parfois se retirer pour laisser l'accès à des champs de connaissance encore peu défrichés. Lorsque nous y faisons référence, c'est qu'ils constituent les seules sources d'information dont nous puissions disposer dans le cadre de notre sujet

On pourrait contester d'emblée l'utilité même d'une étude portant sur plusieurs millénaires alors que les problèmes qui nous assaillent demandent des réponses urgentes et terre à terre. A cela, il existe deux types de réponse, l'une prenant en compte l'individu, l'autre la collectivité. Sur le plan individuel, celui qui cherche à approfondir les fondements de sa morale et de ses croyances, ou tente de répondre aux interrogations fondamentales sur le sens des choses, au delà des réponses toutes faites et bien souvent contradictoires que peuvent apporter les philosophies et les religions, se heurte tôt ou tard à la question évolutive, individuelle et collective, car les deux sont inséparables. Et de même qu'il devra remonter loin dans son enfance pour comprendre l'origine de bien de ses comportements d'adulte, de même il devra comprendre comment ses grands-parents, ses ancêtres et les civilisations dont il est l'héritier ont forgé ce qu'il est devenu aujourd'hui. Et plus il sera capable d'incorporer ces multiples influences, sans les combattre mais en les acceptant comme siennes, plus il sera à même d'endosser sa pleine condition humaine.

D'un point de vue collectif, et quelles que soient les motivations particulières - recherche de plus de justice ou d'un monde meilleur pour nos enfants, ou tentative de résoudre les problèmes de la collectivité - il n'est jamais inutile de prendre du recul et de considérer les préoccupations actuelles du point de vue le plus large que nous puissions concevoir. C'est peut-être seulement ainsi que nous pourrons éviter les catastrophes que beaucoup nous prédisent, en accompagnant l'évolution dans le sens où elle nous appelle et non en cherchant uniquement à colmater les brèches d'une civilisation égoïste au plus haut point et qui agit sans souci des lendemains, au risque de se détruire. Pour ne citer qu'un exemple, si nous arrivions à prendre conscience un peu plus vite que seule la femme sera en mesure de préserver la nature d'une destruction totale, parce qu'elle porte en elle l'instinct de la préservation du corps, et donc de notre corps à tous, la terre, peut-être ne mettrions nous pas tant d'obstacles à son accession à la gestion paritaire de la société. Lorsqu'il s'agit de survie, la femme possède des qualités d'inflexibilité, de détermination et de force mentale qui font gravement défaut à l'homme. Ces mêmes qualités permettraient sans doute, à la femme qui engendre, de régler le premier problème de l'humanité actuelle, la surpopulation.

S'il s'avère que la "bascule" dont je vais parler corresponde à une réalité, alors il faut s'attendre à de vastes mutations qui dépassent de loin en profondeur les bouleversements que

nous promettent les visionnaires de l'Internet ou autres jouets de nos civilisations matérialistes.

Cette bascule correspond à un moment particulier d'un processus cyclique que nous allons essayer d'explicitier dans ce livre et que nous pouvons présenter de manière générale comme suit :

Le mental humain, et donc les cultures et civilisations qu'il produit, est soumis à des influences non seulement spatiales mais aussi temporelles. (Par « mental », nous entendons la totalité des facultés qui appartiennent à ce plan, par distinction avec les plans de la vie et de la matière. Le mental comprend donc aussi bien toutes les capacités logiques du cerveau gauche que celles intuitives de l'hémisphère droit.)

Il existerait un vaste mouvement d'alternance entre les forces de séparation, d'individuation et les forces de fusion, d'union, qui se traduirait par la domination à tour de rôle de chacun des deux hémisphères cérébraux, le cerveau gauche logique et le cerveau droit intuitif. La durée totale d'un cycle serait de l'ordre de vingt six mille ans et l'humanité actuelle serait en train de vivre le passage d'une ère de séparation, qui a vu la domination de l'homme en tant que représentant des forces d'individuation, pendant près de treize mille ans, à une période de fusion dont la femme serait, par l'intuition, si ce n'est le pôle dominant, à tout le moins l'inspiratrice.

De même que la journée contient douze heures symboliques - et non les vingt-quatre heures actuelles qui en sont un dédoublement - qui caractérisent chacune une « couleur » de la journée, une nature de vibration et d'activité, de même que l'année comporte douze mois, douze degrés de vie, de croissance et de déclin, de même, le grand cycle de vingt six mille ans se diviserait en douze périodes de deux mille cent soixante ans chacune, qui, à l'instar de la grande période, incluraient chacune également une phase séparative et une phase fusionnelle.

(Les quatre dernières périodes sont bien connues dans les traditions sous le nom d'ères du Taureau, du Bélier, des Poissons et du Verseau, sans que toutefois personne ne sache très bien en situer les limites. Les alentours de l'an 2000 sont censés caractérisés l'entrée dans l'ère du Verseau.)

Autrement dit, le mental de l'homme, tant sur le plan individuel que collectif, serait soumis à certaines lois de l'espace et du temps, au delà des influences immédiates socio-économiques qui colorent en un temps donné, un mode mental particulier. Les influences locales, qui résultent de l'appartenance à un groupe humain ou à un espace géographique particulier, sont relativement bien connues et ce ne sont pas elles qui nous intéressent ici.

Nous ne nous occuperons pas non plus des influences spatiales, c'est à dire de l'influence de la latitude et de la longitude dans le développement d'une culture. Tout au plus proposerons nous une hypothèse générale concernant les grandes tendances Est-Ouest et Nord-Sud à la lumière de la théorie des hologrammes. Car si certains abordent le problème de façon timide par l'évocation de rapprochements entre les signes extérieurs que manifestent certaines civilisations et le fonctionnement des deux hémisphères cérébraux, ils en sont à peine au niveau du constat et bien loin encore d'en proposer une explication.

En effet, le problème est complexe car il recouvre des notions aussi controversées que l'âme, le destin et l'esprit des peuples, selon une vision hégélienne du monde, ainsi qu'une étude de vibrations hors du spectre de nos instruments de mesure actuels. De plus, il suppose de pouvoir isoler dans l'étude des civilisations, les influences purement spatiales de tous les autres facteurs climatiques, sociologiques, religieux ou autres.

C'est donc essentiellement à l'aspect temporel cyclique que nous allons nous intéresser.

Cette étude porte sur les longues durées qui animent les mouvements de nos cultures/civilisations, sans que nous en soyons conscients. Ce qui revient à dire que notre mode fondamental d'activité mentale n'est jamais tout à fait libre, mais dépend largement de phénomènes cycliques cosmiques que nous ne sommes pas en mesure de maîtriser dans l'état actuel de notre développement mental - sauf pour quelques êtres d'exception.

Si, intuitivement, cette hypothèse peut être admise assez facilement - car très peu de phénomènes échappent au principe vibratoire - c'est un tout autre problème lorsqu'il s'agit de le démontrer. D'abord, par ce que l'on connaît très peu de choses concernant le mental humain et son support, le corps physique, et plus particulièrement le cerveau. Ensuite, par ce que l'on est encore plus ignorant des lois de l'univers.

En tout premier lieu, il nous faut traiter immédiatement la question soulevée par l'énoncé de notre hypothèse : pourquoi des cycles de vingt six mille ans et de deux mille cent soixante ans et non pas mille ou dix mille ans, ou n'importe quelle autre durée ?

En fait, notre démarche n'a pas été de prendre des durées au hasard et de chercher ensuite de quelle façon le mental ou l'histoire pouvait s'y conformer. Cela aurait été une approche relativement fastidieuse et la tentative était vouée à l'échec. C'est le processus inverse que nous avons suivi : convaincu par des recherches en d'autres domaines de l'existence de cycles précis, nous avons tenté ensuite de les comprendre et de trouver leurs traces dans l'histoire. Si du côté de cette dernière, comme on le verra par la suite, nos efforts n'ont pas été vains, nous en sommes toujours, en ce qui concerne l'explication de leur existence, au stade des hypothèses, même si quelques pistes paraissent prometteuses.

L'existence d'un tel cycle - d'une durée de quelques millénaires - qui gouvernerait le mental en une très lente oscillation, et se trouverait à l'origine de la domination d'un hémisphère cérébral puis de l'autre, implique l'existence quelque part d'une horloge. Soit cette horloge est une caractéristique du champ mental lui-même - non pas un champ individuel, mais un champ cosmique dont chaque mental individuel ne laisserait filtrer qu'une infime partie et sur lequel il se synchroniserait - soit elle est située dans un autre plan que le mental et impulse le rythme de l'extérieur. Ce pourrait être soit un rythme de la vie issu des horloges biologiques internes, elles-mêmes éventuellement synchronisées par les rythmes de la matière ; soit un rythme de la matière, résultant des champs de force électromagnétiques, de la course des planètes ou des galaxies ou de tout autre phénomène matériel ; soit enfin un rythme issu de quelque plan, sub-matériel ou supra-mental qui nous est encore totalement inconnu.

Il est probable que la réponse se trouve de quelque manière dans chacune de ces hypothèses, car nous oublions toujours que l'univers est Un et donc que ce qui se passe dans un plan a forcément des interactions avec tous les autres plans. Cette Unicité de l'Univers résulte de l'hypothèse – ou de l'expérience ou d'une conviction intime – de l'existence d'un « Absolu » ou d'une « Vérité » en dehors de laquelle rien ne peut être.

Cependant, en examinant le processus évolutif, on constate que les cycles de la vie se sont développés en s'appuyant sur ceux de la matière. Sont apparues progressivement une quantité d'horloges biologiques internes aux êtres vivants qui se sont parfois libérées de leur dépendance à l'environnement matériel par quelque mystérieux processus, mais qui, à l'inverse, ne gouvernent aucun cycle de la matière. Le mental, qui est apparu après la vie, s'est donc très probablement appuyé sur les rythmes de la vie et de la matière. De même que la vie semble dans l'impossibilité d'influencer les rythmes de la matière, de même il semblerait que le mental ne soit pas capable d'influencer non plus de façon durable les rythmes de la vie.

Sans complètement rejeter la première hypothèse, à savoir l'existence d'un rythme inhérent à la substance mentale - car même s'il s'appuie sur les rythmes des plans inférieurs, il faut bien que les durées qui lui sont propres proviennent de quelque source – il est probable que les rythmes du mental soient synchronisés avec ceux de la vie et de la matière.

Pour les cycles longs, la vie ne peut guère proposer d'horloges adéquates, car ses propres rythmes ne dépassent guère quelques centaines d'années. Ce seraient donc les mouvements planétaires et cosmiques qui régleraient la danse. Mais encore faut-il le prouver. Quel rapport peut-on établir entre un phénomène cosmique et un cycle mental ? Quel est le lien ? Nous n'avons pas encore trouvé la réponse. La théorie astronomique des paléoclimats peut sembler une piste prometteuse. Les cycles de glaciation suivent, selon M. Berger, une double périodicité de 23 000 ans et 19 000 ans (André Berger. *Le climat de la terre*. Ed. De Boeck Université. 1992 p 98). Avec les cycles des glaciations, la composition de l'atmosphère change et la proportion de CO₂ dans l'air varie, ce qui pourrait induire un fonctionnement préférentiel de l'un des deux hémisphères cérébraux. Mais tout cela reste à démontrer.

Il existe un autre cycle d'une durée de 21 000 ans environ qui caractérise la variation de la position des solstices et des équinoxes sur l'orbite de la terre autour du soleil. Ce cycle résulte du phénomène de précession astronomique et du mouvement de rotation de l'écliptique. Mais pour ce cycle, nous n'avons pu trouver d'éléments matériels qui auraient pu faire le lien avec les fonctionnements cérébraux.

Si donc on a pu mettre en évidence quelques cycles en paléo-climatologie qui s'approchent un peu de la durée de notre cycle de 26 000 ans – cycle dit de précession des équinoxes – nous n'avons rien trouvé concernant le cycle de 2160 ans, si ce n'est de le déduire du grand cycle selon le modèle des hologrammes appliqué au temps. Toutefois, il semble prématuré de développer ce point avant même de s'être convaincu de l'existence de ces cycles et de leur influence sur l'histoire humaine.

C'est ce que nous allons tenter de faire dans les prochains chapitres, pour ces cycles de 2160 ans environ, après avoir présenté ce que l'on sait de la façon dont les anciens considéraient le problème des cycles.

Sur le fond, notre proposition n'a rien qui aurait pu vraiment les surprendre. Le sujet a déjà été fort débattu. L'idée de cycle séduisait les grands esprits du passé, dès la plus haute Antiquité. En Chine, l'alternance des deux aspects Yin et Yang, constitue même l'un des piliers de la

philosophie. Appliqué à l'histoire, rien ne saurait mieux traduire la succession de périodes statiques et d'activités dynamiques que le symbole associé à cette dualité Yin/Yang.

En Inde, les philosophes élaborèrent une vision cyclique du monde : succession de créations, d'univers, se reproduisant sur le modèle d'une grande respiration cosmique, qui, en leurs ultimes subdivisions, se composent de quatre Yugas ou ères. Ces quatre périodes sont dans un rapport de durée dégressive 4, 3, 2, 1, et traduisent un obscurcissement progressif de la vérité. La dernière, le Kali Yuga, dans laquelle nous serions déjà entrés depuis plusieurs millénaires, représente l'âge sombre, rempli de vices et de perversités.

Cette idée est également présente chez les anciens Grecs : « *plût au ciel que je fusse mort plus tôt ou né plus tard, car c'est maintenant la race de fer* » clamait Hésiode, un poète grec du VII^{ème} siècle avant J.C.

Probablement déjà répandue à l'aube de l'histoire de l'Occident, elle acquiert toute sa force avec la découverte du cycle de la précession des équinoxes que l'on situe approximativement dans le monde babylonien vers la fin du III^{ème} millénaire avant Jésus-Christ. Ce cycle, d'une durée totale approximative de 26 000 ans (26 000 ans est une durée moyenne car le nombre de paramètres entrant en jeu pour sa détermination est considérable) - ou 25 920 ans chez certains auteurs davantage intéressés par la symbolique - correspond au léger décalage que présente chaque année la position du soleil à l'équinoxe de printemps. Il est produit par la lente oscillation de l'axe des pôles terrestres.

Au-delà du cycle diurne, du cycle lunaire de vingt-huit jours et de l'année solaire, il existerait donc un vaste rythme de grands mois et de grandes années qui constituerait le cycle cosmique. L'œuvre de Platon est profondément imprégnée de cette idée. « *Cet univers où nous sommes, tantôt le dieu lui même dirige sa marche et le fait tourner, tantôt il le laisse aller, quand ses révolutions ont rempli la mesure du temps qui lui est assigné ; alors il tourne de lui même en sens inverse, parce qu'il est un être animé et qu'il a été doué d'intelligence par celui qui l'a organisé au début.* » (Platon. *Politique* 269d Éditions GF Flammarion 1969 p187).

Empédocle, scientifique grec du IV^{ème} siècle avant Jésus-Christ, et, pourrait-on dire, dans la même mouvance que la pensée chinoise, attribuait les transformations à la surface de l'univers au flux et au reflux alterné de deux forces complémentaires et contradictoires. Une force d'intégration qu'il appela « amitié », et une force de désintégration qu'il appela « discordance ». Ces termes traduisent la même idée que ce que nous nommerons d'une manière plus générale dans la suite de cet ouvrage, « force de séparation » et « force de fusion ».

Plus près de nous, Saint-Simon voyait l'histoire comme une succession alternée de périodes organiques et de périodes critiques ; Hegel, comme une succession en spirales de formes stables et de phases de désordre...

Si cette idée des cycles dans l'histoire fut largement débattue, il n'en demeure pas moins qu'elle fut généralement rejetée par les historiens, malgré un ensemble de coïncidences qui dépasse largement les simples probabilités.

Ceux de l'Antiquité devaient disposer de trop peu de sources, hormis les traditions orales, pour chercher à étayer par l'histoire les thèses que pouvait leur suggérer leur intuition. Les éléments de preuve, comme chez Platon, furent plutôt d'ordre métaphysique ou symbolique qu'historique.

Certains ont prétendu que, durant le Moyen-Âge, la mort omniprésente ne justifiait pas que l'on consacre du temps à une telle idée. Nous pensons plutôt que le Moyen-Âge s'y est intéressé, mais de façon différente. En effet, pour les hommes de cette époque, c'est Dieu qui règle la marche du monde, et comprendre, souci de l'historien des périodes séparatrices, ne semble pas indispensable. Si l'Histoire donne sens au temps en donnant des repères à des sociétés qui ont perdu le sens du sacré, alors le Moyen-Âge n'en a pas besoin car il est immergé dans le sacré, un peu comme le fut l'Inde jusqu'à une période récente.

Nous verrons plus loin que si l'Antiquité gréco-romaine et les Temps Modernes peuvent être dits fils du Temps, le Moyen-Âge en revanche est fille de l'Espace. Et le sacré est l'ordre de l'espace, c'est à dire l'harmonie qui résulte d'un espace ordonné selon les lois de la Réalité (ou monde de Vérité vers lequel la création évolue), où chaque chose est à sa juste place. Ce qui caractérise l'espace est la distance. Si l'on perd la distance, le sacré disparaît. Inversement, dans un espace sacré, le temps disparaît. Et le Moyen-Âge vit hors du temps dans un espace sacré, sur une terre sacrée, ce qu'il exprime par la construction des cathédrales, les pèlerinages et les croisades.

En Occident, l'intérêt pour l'Histoire se manifesta lors de l'entrée dans les Temps Modernes. Le premier schéma, un peu simpliste, qui prédomina longtemps fut celui de la trilogie Antiquité - Moyen-Âge - Temps modernes : l'Europe, entrant à la Renaissance dans ce que j'appelle la période séparatrice du cycle et redécouvrant les valeurs qui lui sont attachées - logique, raison, individualisme... - nia le Moyen-Âge en temps qu'histoire porteuse de sens et valorisa à outrance la période séparatrice précédente, la période gréco-latine.

A cette première classification historique en succéda deux autres, nées d'abord du concept de nation, puis, au début du XXème siècle, du concept de civilisation. Ce n'est que très récemment que l'on vit émerger une revalorisation de ce qu'on appelle les cultures, mais l'histoire enseignée reste encore bien souvent l'histoire des périodes séparatrices : celle des mâles, celle des civilisations.

Ce n'est donc qu'à une époque très récente que suffisamment de matériaux et de concepts furent accumulés pour que naissent les philosophies de l'Histoire. Elles ont pris forme au XVIIIème siècle, à l'époque des Lumières, avec Voltaire, Kant et Condorcet. Hegel et Auguste Comte y contribuèrent également. Mais elles ne devaient pas s'épanouir car elles se heurtèrent dès le début du XXème siècle aux historiens de l'école méthodique, puis de ceux de l'école des Annales. Selon Guy Bourdé et Hervé Martin (*Les Écoles historiques* ; Guy Bourdé ; Hervé Martin. Coll. Points. Seuil 1983 et 1997), « au lendemain de la seconde guerre, Raymond Aron est obligé d'admettre que *l'incertitude de notre documentation, l'immensité des visions, la prétention à soumettre la complexité du réel à un schéma rigide, tous ces défauts que l'on prête aux systèmes classiques, passent pour caractéristiques de la philosophie de l'Histoire*. Sont rejetées les *fausses lois* de l'Histoire qui ne sont au mieux que des régularités approximatives dans le déroulement des événements... » (R. Aron « Introduction à la philosophie de l'histoire », Gallimard 1938/1986).

Dans ce même ouvrage, nous pouvons lire : « en conséquence, les systèmes philosophiques globaux, qui prétendent énoncer le sens de l'Histoire, ne sont guère prisés aux Annales. Cette défaveur touche aussi bien la théologie de l'Histoire, y compris les travaux contemporains de H. I. Marrou et P. Ricœur que les grandes interprétations du devenir humain proposées par Vico, Hegel, Croce et Toynbee, et le marxisme dogmatique lui-même, récusé pour sa conception linéaire et finaliste de l'Histoire ».

Ainsi, il semblerait que dès que l'on aborde la question des rythmes dans l'histoire, l'on se heurte à une opposition quasi systématique dont nous avons bien du mal à discerner toutes les causes, n'étant pas nous-mêmes historien. Il est facile de supposer que de nombreuses tentatives ont été faites de faire rentrer par force les faits historiques à l'intérieur de modèles répétitifs tant certaines coïncidences sont parfois troublantes. Nous étudierons par la suite en détail deux des plus célèbres d'entre elles, celles de Spengler et celle de Toynbee.

Mais il est probable que toutes échouèrent par incapacité à étendre leur modèle à toutes les civilisations, à toutes les époques et à tous les lieux. Aussi l'attitude la plus facile des historiens fut elle probablement de décréter que toute tentative de proposer une modélisation

de l'histoire était prétentieuse et vouée à l'échec. Mais, plus que tout, il semble que pour les historiens, la recherche ou la supposition d'un sens quelconque ne leur soit pas nécessaire à une apologie de l'histoire : ils se méfient de la philosophie et plus encore de la philosophie de l'histoire car ils craignent que cette dernière n'écrase l'histoire sous l'esprit de système et ne tue l'immense richesse qui se trouve dans sa diversité même.

En revanche, il semble que cette hypothèse des rythmes reçoive davantage d'audience chez les épistémologues et philosophes de l'histoire. Ainsi Paul Ricœur, dans « Histoire et Vérité » (*Histoire et Vérité*, Paul Ricœur. Col.Esprit. Seuil 1955) : « Par l'histoire, je cherche à justifier le sens de l'histoire de la conscience. (...) Autrement dit, l'histoire comme flux des événements doit être telle qu'à travers ce flux, l'homme advienne », et encore : « l'humanité dure à travers des civilisations qui passent ; il est donc possible de tenir à la fois une conception cyclique des périodes historiques et une conception linéaire du progrès ; ces deux conceptions sont dénivelées : l'une est à un niveau plus éthique, l'autre à un niveau plus technique. »

Il semblerait que la pression reste si forte que même les historiens professionnels contemporains n'osent plus aborder le sujet. Tout juste se permettent-ils de mentionner des coïncidences troublantes, tel Peter Green dans son livre *D'Alexandre à Actium* dont nous aurons l'occasion de reparler (*D'Alexandre à Actium*, Peter Green Ed. Robert Laffont 1997)

Mais la condamnation sans appel de la thèse des cycles par les historiens n'est pas la seule difficulté que nous rencontrons dans notre étude. Nous allons en examiner quelques-unes nécessaires à une meilleure compréhension de cet ouvrage.

La première provient d'un refus de croire à l'évolution humaine.

Il est évident que notre thèse oriente la vision du sens de l'Histoire vers un schéma cyclique qui mène à une impasse, si l'on refuse la théorie de l'évolution humaine. Cependant, sur de longues durées, cette évolution peut difficilement être niée. Tout au plus peut-on s'interroger sur les processus évolutifs et les modes de diffusion et de stockage des informations acquises. En revanche, si l'on refuse de considérer l'Histoire comme une pure succession d'événements hasardeux, tout au plus liés par des phénomènes de causes à effets, alors *les phénomènes cycliques* peuvent être considérés comme une immense opportunité évolutive : les processus qui ne sont pas maîtrisés sont représentés à la conscience humaine encore et encore jusqu'à ce qu'une évolution manifeste ait lieu.

L'observation des derniers siècles, avec leur barbarie, pourrait faire douter d'un tel schéma. Mais l'Histoire, aussi bien individuelle que collective, n'hésite pas, à notre avis, à effectuer des retours en arrière lorsque les éléments correspondants de la nature humaine n'ont pas suffisamment évolué.

La seconde difficulté provient de la tendance générale à associer l'idée de cycles à celle du déterminisme, laquelle est immédiatement associée à celle de la fatalité, cause de l'immobilisme et, pour un Occidental, signe d'obscurantisme.

Mais l'existence de cycles, tels que nous allons les définir, n'implique en aucune façon que les événements se reproduisent à l'identique selon une certaine périodicité fixée par avance, mais seulement qu'il existe une vibration, une fréquence stable sous-jacente à ces événements. Le déterminisme éventuel est uniquement le résultat de la loi de cause à effet qui veut que, toutes choses égales par ailleurs, les mêmes causes produisent les mêmes effets. De même que le jour et la nuit rythment nos vies, l'existence de rythmes énergétiques qui soutiennent l'histoire ne peut impliquer des événements similaires que si l'humanité n'a absolument pas évolué dans le domaine correspondant. Par analogie, l'existence du rythme diurne et nocturne n'implique en aucune façon que tous se couchent ou se lèvent à la même heure, ou que l'on fasse tous les jours la même activité et des rêves identiques, même si la tendance générale est au repos pendant la nuit et à l'activité durant le jour. Le rythme annuel des saisons ne signifie pas non plus que tous vivent au rythme des labours et des moissons.

Ainsi, pensons-nous, en est-il de même pour les peuples et les civilisations. Leurs réponses à des rythmes identiques ont pu varier considérablement selon la nature de ces peuples, à la fois dans le temps et dans l'espace. Ainsi, ce n'est pas la reproduction des événements qui nous intéressera en tout premier lieu, mais plutôt la tendance générale, le vent qui souffle sur les différentes périodes de l'histoire.

Aussi nous semble-t-il que la mise en lumière de tels rythmes, associée à l'idée d'une évolution plus ou moins linéaire de la conscience, loin d'enfermer l'histoire dans un carcan, pourrait lui donner un souffle et une grandeur que l'on a bien du mal à percevoir dans l'énoncé d'une masse de faits sans cohésion et le plus souvent indigeste : l'étude de la participation de chaque peuple, chaque civilisation, chaque nation à l'élaboration progressive de la conscience humaine ouvrirait l'histoire à des horizons beaucoup plus vastes que les seuls soucis du moment.

La troisième difficulté vient du fait que l'histoire n'a pas été écrite en fonction de cette alternance, qui schématiquement peut se traduire par des périodes où se succèdent la domination de la foi et de la raison, mais plutôt en termes de conquêtes, de commerce, d'expansion, d'organisation des cités et du droit, de rapports de pouvoir, de règnes, de grands événements extérieurs, tous pourraient-on dire du domaine du masculin : il est un fait indéniable que l'histoire n'a pas été écrite par des femmes mais par des hommes, pour une utilisation par et pour les hommes. Avec toutefois nous semble-t-il une nuance pour les écrits de cette fin de siècle qui tentent de lui redonner un caractère plus intimiste, plus sensible, au travers de recherches par exemple sur la vie quotidienne en des temps précis.

C'est donc souvent des périodes passées sous silence par les historiens parce qu'il ne s'y est « rien passé » qui seront pour nous le plus sûr indice d'une période fusionnelle. L'histoire écrite par les hommes a voulu nous persuader que les hivers des peuples et des civilisations furent des périodes d'égarement hors la lumière de la raison, et que seules valaient d'être contées les prouesses ou les arts dans lesquels ils excellèrent. Et pourtant, qui pourrait dire que l'été est plus beau et plus digne d'intérêt que l'hiver, le printemps que l'automne, la femme que l'homme ou le jour que la nuit ?

Les groupes humains avec des cultures plus stables, plus intériorisées, n'ont jamais, jusqu'à une période récente, excité l'intérêt des historiens, d'autant plus qu'ils furent les proies faciles et sans défense des sociétés dites plus civilisées. Les peuples qui mirent toute leur énergie à inventorier les arcanes de la psyché humaine furent en général ignorés, tandis que le moindre mouvement des conquérants de la matière ou de l'espace fut chanté dans ses moindres détails. C'était vrai autrefois, cela l'est encore de nos jours : personne n'a pu ignorer le formidable exploit de l'organisation de la logique masculine dans la conquête de l'espace mais peu s'intéressent au génocide du peuple Tibétain et à la destruction de ses archives concernant l'inventaire de la psyché humaine et de ses possibilités encore inexplorées en Occident. Jusqu'à l'engouement de ces dernières années, les cultures ou périodes de repli et d'intériorisation furent donc ignorées. Elles ont été le plus souvent assimilées aux sociétés dites primitives sans que l'on sache très bien à quoi ce « primitif » fait référence : la conquête de l'ouest américain fut l'œuvre d'une civilisation contre des sociétés primitives, mais chacun peut se demander lesquels furent vraiment les plus barbares et les plus primitifs. Aussi peut-on estimer en première approche qu'une grande partie de l'histoire correspondant dans notre schéma aux périodes fusionnelles nous est cachée, malgré tous les efforts récents de réhabilitation, en particulier de l'époque médiévale de l'Europe.

Ce fait est encore davantage mis en lumière lorsque l'on considère ce que Arnold Toynbee appelle « un champ intelligible d'études historiques » : après avoir été au début du siècle le concept de nation, il est actuellement et sans contestation possible, remplacé par la notion de civilisation, dans un effort toujours plus grand et fort louable de rendre ce domaine d'études indépendant du milieu social particulier où vivent les historiens.

Or, malgré le fait que le terme de « civilisation » soit passé dans le langage courant, il est très difficile d'en obtenir une définition claire. F. Braudel dans sa *grammaire des civilisations* (*Grammaire des civilisations*, Fernand Braudel. Champs-Flammarion 1993), n'y consacre pas moins de deux chapitres, faisant appel à la fois à la sociologie, la géographie, l'économie, la psychologie collective, l'anthropologie et l'histoire. Il fait ressortir leurs principales caractéristiques sans toutefois préciser si ce sont des conditions nécessaires et suffisantes : il nous dit que les civilisations sont des espaces, des sociétés, des économies, un ensemble de structures, mais surtout et avant tout des continuités. Elles sont fondées sur le progrès, l'émulation et souvent la compétition, et présentent de puissants rapports de hiérarchie. Elles sont marquées par une perpétuelle évolution. Elles sont des mentalités collectives, un inconscient collectif, dont souvent la religion extérieure a été le trait le plus fort. Elles peuvent donc englober une succession de sociétés, chevaucher plusieurs siècles et même millénaires, se déployer en différentes dynasties tout en gardant la même vision du monde. Leur signe caractéristique est la ville, avec une économie, tandis que celui de la culture est la nature.

Il semble aller dans le sens du dictionnaire qui les définit par les notions d'*évolution* et de *progrès* et ne pas rejeter les définitions des anthropologues (C. Lévi-Strauss) : les civilisations se fonderaient sur des sociétés aux rapports hiérarchisés, avec des tensions entre les groupes, des luttes et une perpétuelle évolution tandis que les cultures seraient des sociétés qui produisent peu de désordre, à tendance égalitaire dont les rapports entre groupes sont réglés une fois pour toutes et se répètent. Il ajoute que la civilisation se différencie de la culture par la présence de villes. Toutefois, cette définition peut difficilement s'appliquer à la Chine pour laquelle il note : « les civilisations d'Extrême-Orient se présentent comme des ensembles qui auraient atteint très précocement une maturité remarquable mais dans un cadre tel qu'il a rendu quasi immuables certaines de leurs structures essentielles. Elles en ont tiré une unité, une cohésion étonnante. Mais aussi une difficulté extrême à se transformer d'elles-mêmes, à vouloir et à pouvoir évoluer, comme si elles s'étaient systématiquement refusées au changement et au progrès ». Personne n'oserait cependant s'appuyer sur ce refus du changement pour leur refuser l'appellation de civilisation.

Enfin, il est bon de noter que la notion de civilisation fait aussi appel à la conscience d'appartenance à une collectivité particulière en un temps donné, conscience fondée sur des distinctions idéologiques, politiques, économiques ou culturelles, et donc aux risques de conflit sous-jacents : l'idée actuelle du choc à venir des civilisations en est une bonne illustration.

Si nous nous sommes quelque peu attardé sur cette notion de civilisation, c'est pour montrer qu'elle ne constituera pas toujours dans notre perspective de travail « ce champ intelligible » qu'elle représente pour les historiens, même si c'est de ce précieux matériau de base dont nous nous servons : il nous faudra souvent soit considérer un ensemble de civilisations, soit découper certaines en plusieurs phases comme ce sera le cas par exemple pour l'Égypte ancienne.

Enfin, avant de rentrer dans les considérations historiques, nous citerons sans les approfondir quelques autres difficultés de notre étude :

Tout d'abord, comme l'a fait remarquer Toynbee, notre époque – située dans la phase séparatrice de la vibration -, a porté aux nues les spécialistes. Il a donc beaucoup manqué d'historiens généralistes pour s'intéresser aux mouvements globaux de l'Histoire, à supposer même que cette recherche fut autorisée par les instances académiques. L'Histoire fut donc décomposée, morcelée, et elle n'existât que là où des historiens cherchèrent : l'Histoire n'existe que par ceux qui la fabriquent. C'est une évidence que l'on oublie souvent.

En second lieu, un minimum d'honnêteté nous oblige à considérer la difficulté que nous avons à imaginer, hormis dans nos livres de science-fiction, que nous ne sommes pas les maîtres tout puissants de notre pensée, que nous pourrions être en ce domaine le jouet de forces qui nous sont inconnues et que nous ne saurions maîtriser. Joue ici en plus le mythe de la toute-puissance de l'homme-dieu. L'idée de *cycle* mettrait à mal cette extrême arrogance, nous obligeant à une humilité qui nous est étrangère.

Enfin, il faut que la totalité de la complexité de l'Histoire, en tous lieux et en tous temps, réponde au schéma proposé. Ce qui, comme on le verra, pose souvent de difficiles problèmes, même avec la théorie de l'âme des peuples. Cette dernière théorie établit un parallèle entre les peuples et les individus, qui ont des personnalités différentes et réagissent de diverses manières aux événements. Si une influence ou des champs de forces séparatrices résonnent davantage avec les peuples fonctionnant principalement avec le mental logique, d'autres

groupes humains plus intuitifs, plus émotifs ou plus physiques prennent un essor et une vigueur nouvelle lorsque les premiers, plus masculins, s'enfoncent dans ce qui apparut aux historiens comme une récession, un déclin. Nous devrions donc trouver des enchevêtrements de peuples qui croissent tandis que d'autres s'intériorisent.

Si nous arrivons à écarter les objections majeures à notre thèse, et après avoir exposé la nature de la bascule à laquelle nous allons être confrontés, il nous faudra examiner si nous devons nous résoudre à douze millénaires d'obscurantisme – par homothétie avec les périodes moyenâgeuses - ou si la femme, - ou du moins la nature féminine dans la race humaine - ne pourrait nous conduire vers des horizons plus radieux que ceux que nous connaissons actuellement et dont nous n'osons même pas rêver. Il nous faudra voir ensuite les directions dans lesquelles l'humanité doit éviter de s'engager au risque de s'enfoncer dans la barbarie. En effet, une ère nouvelle demande l'écriture d'une nouvelle genèse, à la fois synthèse des temps écoulés et avertissement pour les temps à venir. De même qu'il fallait prévenir les hommes qui renaissent dans une période de discernement lorsqu'ils ont mangé la pomme du savoir, de ne pas trop s'écarter de la conscience de leur unité, de même faudra-t-il les exhorter, dans une période de fusion, à ne pas rejeter les précieux acquis de leur individuation. Enfin, pour éviter le vertige d'une humanité enfermée sans fin dans des cycles titanesques, il nous faudra exposer l'issue que nous pouvons entrevoir dès à présent.

Si déjà au travers des définitions données pour les cultures et les civilisations, il a été possible d'appréhender les caractéristiques principales des périodes séparatrices et fusionnelles, nous devons préciser davantage les signes distinctifs de chaque phase du cycle qui nous permettront de les différencier, car les notions de culture et de civilisation, bien qu'utiles, sont insuffisantes. Elles ne nous permettent pas de distinguer les différentes périodes de civilisations qui, telle l'Égypte par exemple, s'étendent sur plusieurs phases de séparation et de fusion.

Dans les périodes séparatrices, que l'on peut assimiler dans une première approche aux périodes de civilisation telles que les a définies F. Braudel, ce qui domine est le progrès, la compétition et la raison, tous éléments résultant de la vibration qui pousse vers la liberté, et par là même contribuant par leurs formes déviées à un individualisme croissant. L'homme regarde à l'extérieur de lui-même. Il organise la société selon une hiérarchie sociale de fait - bien que proclamant l'égalité et la démocratie - où, en général, il prend soin de séparer le laïc

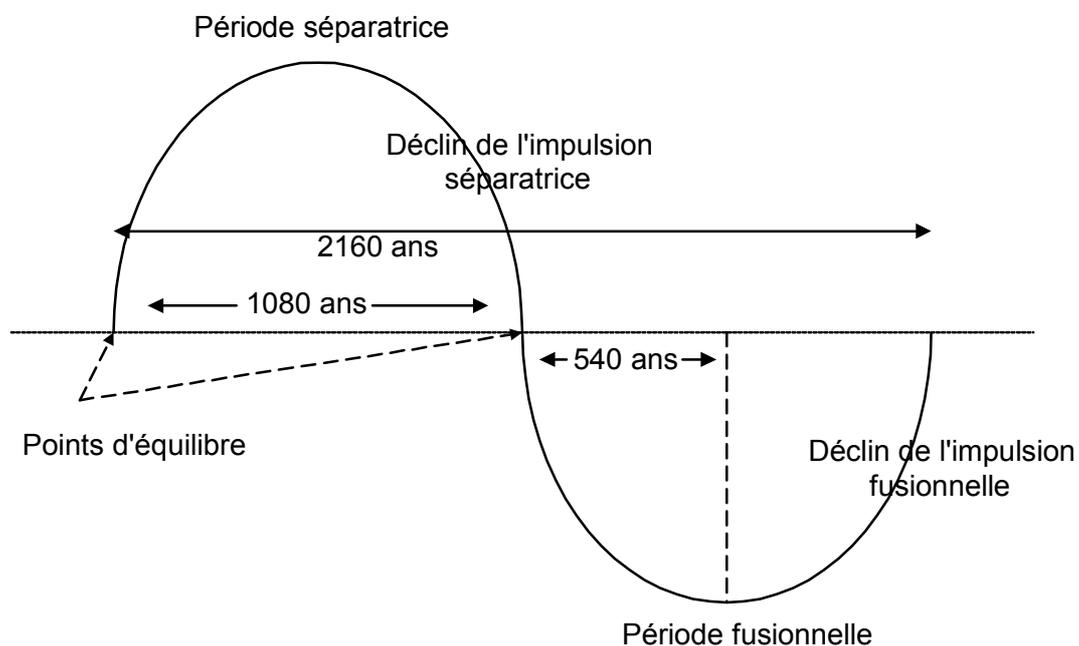
du religieux. Cette hiérarchie sociale s'exprime au travers de structures urbaines. Le pouvoir est de *droit humain*. Il appartient sans ambiguïté aux laïcs, à l'État, tandis que généralement, toutes les formes d'expression religieuse sont tolérées tant qu'elles ne remettent pas en cause l'ordre établi. La philosophie et les arts connaissent une période de jaillissement extraordinaire au début de la période séparatrice mais le mouvement s'essouffle très vite, remplacé par une quête d'originalité. La valeur prédominante est la raison, et l'homme son porte-parole. Tout ce qui ressemble à la magie, à la superstition, à ce que l'on nomme alors l'*obscurantisme*, y est pourchassé, à l'exception parfois d'oracles parfaitement encadrés dans un rituel approprié et réservé le plus souvent à l'élite. La femme peut y prendre des positions importantes à condition que ce soit dans l'ordre établi par l'homme. L'économie y est en général florissante. Les guerres ont pour motifs l'économie ou le pouvoir. La grandeur de l'homme est affirmée contre la force brute de la nature. La liberté est, si ce n'est la quête, du moins la revendication majeure. Et pourtant, jamais l'homme ne subit autant l'oppression que durant ces périodes où l'esclavage sous toutes ses formes est pratique courante.

Durant les périodes fusionnelles, intuitives, c'est bien évidemment l'opposé de ce que nous venons de décrire. Toujours de façon approximative, on peut leur associer les critères attribués par Braudel aux cultures : sociétés immuables, égalitaires et générant peu de désordre. L'homme regarde à l'intérieur de lui-même, et faisant cela, il retrouve sa place dans l'échelle de la création avec humilité. Tandis que les institutions religieuses se fixent dans les dernières formes acquises lors de la période précédente, c'est la vitalité du *sacré* qui prend le dessus. Cette notion de « sacré » implique à la fois l'inconnu et la crainte, dans son acception la plus haute. Et aussi la possibilité pour l'homme d'entrer en contact avec la Vérité, l'essence des choses et des êtres. La nature y retrouve sa place en tant que participante de la divinité. L'accès aux mondes surnaturels devient pour l'homme un moyen de dialogue avec elle. Magie et sorcellerie fleurissent, tout autant dans leurs formes obscures que saines. La Terre Mère retrouve ses droits. (en tout cas ceux que veulent bien lui laisser les hommes qui, ne l'oublions pas, ont conservé leur position de pouvoir, car, même si nous décrivons ici une phase fusionnelle d'un petit cycle de 2160 ans, soit une période de 1080 ans, nous sommes installés depuis treize mille ans dans la phase séparatrice à dominance masculine d'une grande période de 26 000 ans). Dans cette période fusionnelle, le plus souvent les hiérarchies religieuse et laïque sont confondues. D'ailleurs, comme en Asie, la religion imprègne la totalité de la vie sous tous ses aspects. C'est la Foi qui domine, avec son outil l'intuition. Si la période précédente était progrès et son mot d'ordre Liberté, celle-ci est répétition, immobilisme, immuabilité et son idéal l'Égalité, avec des relations d'homme à homme ou

tous, conscients de n'être que peu de choses, sont égaux devant Dieu. La grandeur de Dieu et de sa création est exaltée tandis que l'homme est rappelé à sa misérable condition. Les structures hiérarchiques fortement centralisées laissent la place à des organisations locales, ou féodalités. Les guerres sont religieuses. Si la période précédente était classicisme, intelligence sèche, celle-ci est romantisme, cœur inquiet. Elle est marquée par une grande diversité et une forte vigueur, une énergie vitale libérée du trop grand étouffement apportée par la normalisation de la raison dans la période séparatrice finissante. Toutefois, il faut noter que cette sensation d'étouffement est aussi présente à la fin des périodes fusionnelles, lorsque l'élan de foi a cédé la place à un dogmatisme rigide. C'est alors un signe que les périodes de « renaissance » ne sont plus très éloignées.

Ces quelques éléments sont suffisants pour aborder l'histoire et l'étude de ce que nous appelons les petits cycles d'une durée de 2160 ans.

Chacun de ces cycles comporte nécessairement une période séparatrice, d'individuation, de 1080 ans et une autre fusionnelle, intuitive de même durée, chacune d'elles ayant aussi une période ascendante et une période de déclin de 540 ans.



Fidèle à ce que nous avons dit à propos du déterminisme, c'est l'esprit qui souffle sur l'histoire que nous chercherons à capter sans trop nous arrêter aux événements isolés. Toutefois, les débuts et les apogées de chaque période, qui sont des périodes de renversement, de bascule des énergies, devraient se signaler par des événements particuliers, à l'instar par exemple des tempêtes des équinoxes. De plus, au risque de nous répéter, il faut bien saisir dès

l'abord que nous parlons de tendances énergétiques qui sous-tendent les civilisations et non de répétitions d'événements. Ce qui peut parfois produire des décalages importants à nos yeux dans ces éventuelles similitudes, surtout sur le plan quantitatif. (Par exemple, le conflit entre les cités grecques il y a deux mille ans fut sous tendu par la même vibration que celle qui anima les deux guerres mondiales.

Sur le plan temporel, nous verrons que la précision entre évènements similaires est de quelques pour cent. C'est le même phénomène pour les civilisations que pour les saisons qui ne commencent ni ne se terminent jamais rigoureusement au même moment.

Nous traiterons du problème du positionnement exact des différentes phases dans un chapitre ultérieur. Nous ne donnerons ici que le résultat afin que le lecteur puisse suivre plus facilement les prochains chapitres

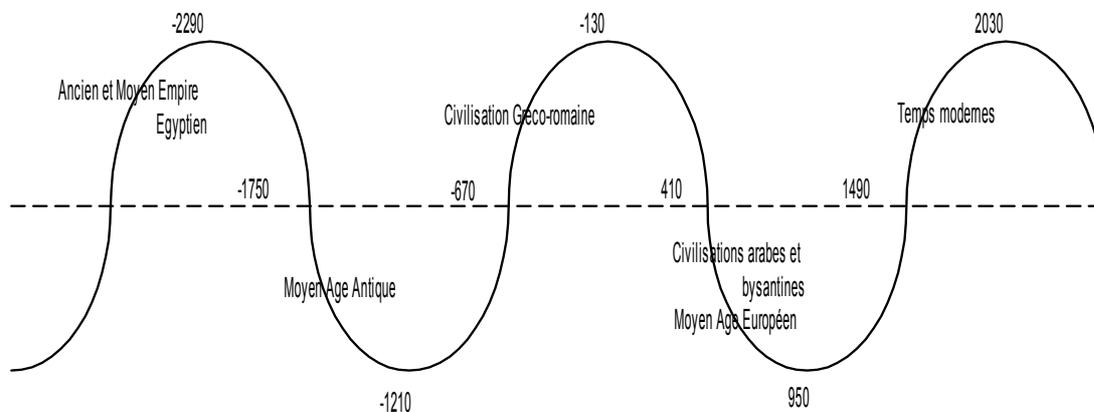
-2830 à -1750 Période de séparation. Typiquement l'Ancien et le Moyen Empire Égyptien.

-1750 à -670 Période de fusion . Moyen âge antique.

- 670 à +410 Période de séparation. Période gréco-romaine.

+410 à +1490 Période de fusion. Moyen âge Européen. Civilisations arabe et byzantine.

+1490 à +2570 Période de séparation. Temps modernes. Apogée du grand cycle.



Après cette présentation générale du cycle, nous allons aborder dans le prochain chapitre les thèses d'Oswald Spengler et d'Arnold Toynbee qui sont, à notre connaissance, les historiens les plus connus à s'être penchés sur le problème des cycles.

En abordant le travail de Spengler, il faut cependant tenter d'oublier la présentation cyclique que nous venons de faire et se rappeler qu'il n'imaginait que des périodes répétitives de 1000 ans se développant selon un schéma linéaire. Si ce modèle s'adaptait de façon cohérente aux civilisations gréco-romaine et moderne, et pour cause, puisqu'elles se trouvaient dans des phases correspondantes du cycle, il eut du mal à comprendre l'évolution de la civilisation

arabe qui s'épanouit au beau milieu des deux précédentes, mais selon un schéma totalement différent.

CHAPITRE 2

LES THÈSES D'OSWALD SPENGLER ET D'ARNOLD TOYNBEE

La thèse qu'Oswald Spengler écrivit avant que n'éclatât la première guerre mondiale, sous le titre «Le Déclin de l'Occident» (*Le déclin de l'occident*, Oswald Spengler. Gallimard 1976), publiée pour la première fois en 1923, peut paraître rébarbative à un lecteur contemporain : elle se présente sous la forme de deux ouvrages de plus de quatre cent pages chacun, avec une typographie petite et serrée et une écriture difficile à suivre. Par ailleurs - et cela peut choquer plus d'un lecteur-, l'auteur, très fortement marqué par l'œuvre de Nietzsche et peut être plus encore par celle de Hegel, est un fervent défenseur de la mission de la race germanique. Il met en avant les notions de « pureté du sang », de « peuple élu » que l'on retrouve dans la doctrine national-socialiste allemande d'entre les deux guerres, période où son œuvre fut publiée. Toutefois, si l'on sait oublier sa ferveur nationaliste, on découvre chez Spengler une description extrêmement précise et riche du développement des civilisations, à tout le moins pour une partie du cycle, celle de la phase séparatrice.

Oswald Spengler, à travers son œuvre, s'est interrogé sur l'existence d'une structure métaphysique de l'humanité, non seulement indépendante des phénomènes visibles, mais qui, au contraire, serait la cause de cette réalité, de ces courants vitaux de surfaces que l'on nomme cultures et civilisations.

Il est l'un des premiers - si ce n'est le premier - à introduire le concept de civilisation. Du point de vue des historiens, « son originalité tient au fait qu'il applique le mécanisme propre au monde gréco-romain à toutes les sociétés (...) qui seraient passées inéluctablement de la culture à la civilisation ».

De notre point de vue, il fait beaucoup plus que cela. Il pressent des durées successives de mille ans comme temps de vie des cultures-civilisations et présente une vision linéaire très élaborée des étapes de leur vie, depuis la culture naissante jusqu'au stade du déclin et de la

mort de la civilisation. Il tente d'appliquer cette hypothèse, sans pour autant la justifier, aux principales civilisations connues.

Sans doute très influencé par les idées développées par Hegel concernant l'âme, le génie et le destin des peuples, il part de la reconnaissance que «les peuples ne sont pas des unités linguistiques, politiques, ou zoologiques, mais des unités psychiques» des âmes individuelles. Il en déduit que ces peuples manifestent leur identité - ou leur âme particulière - dans une culture spécifique. Cette culture, à l'instar de toute forme vivante, connaît naissance, jeunesse, maturité, vieillesse et mort.

La civilisation ne représente que la phase finale de la maturité et du déclin de cette culture. Elle se développe dans les villes, puis, ayant perdu toute créativité, se sclérose et meurt. La civilisation est donc le « destin » inévitable d'une culture, qui se caractérise par les états les plus extérieurs et les plus artificiels auxquels puisse prétendre l'espèce humaine. Ainsi nous dit-il, les Romains sont les successeurs civilisés des Hellènes : ils sont les barbares qui ferment une grande évolution. Ils sont «sans âme, sans philosophie, sans art, racistes jusqu'à la brutalité, attachés sans vergogne au succès pratique. (...) Âme grecque et intelligence romaine (...), telle est aussi la différence entre culture et civilisation ».

Considérant que toute culture est une âme particulière vivante, Spengler nie donc farouchement toute hypothèse de résurrection, ou toute forme de Renaissance. Pour lui, la Renaissance européenne doit infiniment plus à l'esprit gothique et à la civilisation arabe qu'à la civilisation gréco-romaine. S'il y a un rapport entre les deux, cela n'est dû qu'au fait que la Renaissance apparaît dans l'histoire européenne à la même « époque » que les débuts de l'hellénisme. En effet, Spengler appelle « époques contemporaines » les périodes similaires de développement des civilisations, quel que soit le temps qui les sépare. Il parle alors de simultanéité. C'est ainsi qu'il qualifie de « contemporaines » les époques du début de l'hellénisme et la Renaissance européenne malgré les deux mille ans qui les séparent. Un autre attribut qu'il emploie pour ces époques est « simultanées ». Ainsi, dit-il, sont contemporains Pythagore et Descartes, l'Ionique et le Baroque, Alexandre et Napoléon. Dans notre théorie, cela signifie que ces « évènements » se situent exactement aux mêmes endroits de la courbe.

Pour lui, si certains croient voir se poursuivre l'Empire romain dans l'Empire d'Orient ou dans les tentatives éphémères de Charlemagne, ce ne sont que des abus de langage ou la

simple inertie des hommes alliée à leur volonté de grandeur. Mais au fond, les cultures sous-jacentes n'ont plus rien de commun.

Spengler introduit donc une immense différence de valeur entre la culture naissante et la civilisation qui se manifeste par un continuel déclin. A la culture appartient le respect de l'ordre naturel des choses, l'adéquation au destin, la puissance créatrice. A la civilisation, le désordre croissant, la barbarie, l'attrait et le pouvoir de l'argent, la sclérose, la stérilité.

Pour lui, l'histoire se déroule toujours selon le même schéma, selon des périodes successives d'environ mille ans chacune, durée pour laquelle il se refuse à donner aucune explication.

Il s'attache à décrire et comparer trois grandes cultures-civilisations : l'Antique ou Gréco-romaine, qu'il appelle Apollinienne, l'Occidentale, qu'il appelle Faustienne, et entre les deux, l'Arabe, qu'il appelle Magique. Il consacre une grande partie de son œuvre à caractériser l'âme spécifique de chacune d'entre elles : la civilisation Antique se caractérise par la statique, l'Occidentale par la dynamique, alors, qu'entre les deux, la civilisation Arabe est d'ordre magique. Le Grec cherchait la nature de l'être visible ; l'Arabe, celle de l'être invisible ; l'Occidental cherche, quant à lui, à se rendre maître du devenir.

Toutefois, si le parallèle entre la civilisation gréco-latine et occidentale se révèle facile, même en y ajoutant la civilisation chinoise, le parallélisme avec la civilisation arabe magique se révèle beaucoup plus ardu. Et pour cause ! Les deux périodes gréco-latine et occidentale correspondent à deux époques séparatrices ; la période Arabe/magique, étant une période fusionnelle, ne pouvait être comparée qu'à une période similaire. Ce que Spengler n'a pu imaginer, faute d'avoir perçu ce déroulement cyclique, dans lequel la culture Arabe évolue à l'inverse des cultures gréco-romaines et occidentale. Il a été obligé de forcer l'interprétation historique. Ne voulant pas abandonner sa théorie des cycles de mille ans, il a consacré plus de cent cinquante pages à la civilisation arabe/magique pour tenter d'en expliquer les particularités. Si elle a connu un développement un peu particulier, cela, dit-il, serait dû à sa nature, à son âme propre.

Sans s'attarder sur les nombreux exemples et les justifications historiques que produit Spengler, il nous faut maintenant présenter le déroulement dans le temps d'une culture-civilisation telle qu'il l'a décrite, car nous retrouverons ce modèle dans toutes les civilisations. Comme nous l'avons déjà signalé, Spengler a particulièrement développé toute la partie ascendante de la courbe, qui part du plus profond de la période féminine/fusionnelle, jusqu'à l'apogée de la civilisation et sa chute. En revanche, toute la période de descente vers

l'intériorité, telle le Haut Moyen-Âge ou la période pré-hellène (avant 1100 av. JC), est traitée dans le cadre de la période magique.

A l'origine de toute culture-civilisation, nous dit-il, ou dans les pré-cultures, se trouve la masse de la paysannerie, sans temps et sans histoire. « Toute histoire réelle commence par la constitution en ordres primaires de la noblesse et du clergé et par l'ascension de ces ordres au-dessus des paysans ». (Il est par ailleurs malaisé de déterminer dans l'œuvre de Spengler, malgré l'indication de la période de mille ans, où commence et où termine l'histoire d'une culture/civilisation.) A la source de toute culture est la religion : les deux sont indissociables comme le sont civilisation et matérialisme irréligieux. Irréligion et non a-religion, car dans la civilisation toute notion de sacré disparaît progressivement, bien que les religions se maintiennent dans des formes vides.

Dans toute culture naissante, nous dit-il, la forme fondamentale est l'opposition de la grande et la petite noblesse, du roi et des vassaux, de la puissance laïque et ecclésiastique. C'est vrai chez les Grecs homériques, chez les Chinois antiques comme chez les Goths. Le paysan, lui, est a-historique. Il reste, à travers l'évolution, inchangé, hors de l'Histoire, indépendant de toute culture qui se développe dans les villes.

Dans un premier temps, chacun des deux ordres est à sa place : au clergé le spirituel, à la noblesse le pouvoir et l'ordre. Puis apparaît la lutte pour la suprématie qui se traduit assez rapidement par la prédominance du clergé, à une époque qui se situe au plus bas de notre courbe fusionnelle.

Ainsi, le Pape Innocent III (1198-1216) réalisa-t-il ce dont avait rêvé ses prédécesseurs Nicolas Ier et Grégoire VII : un empire sous la domination de la Papauté qui regroupait l'Angleterre, le Portugal, le Danemark, la Pologne, la Hongrie, et tout l'Empire latin qui venait d'être fondé à Byzance. Autrement dit quasiment toute la partie du monde qui importait à l'époque.

Ainsi s'est constitué un empire de la foi, sous un régime féodal - c'est-à-dire strictement hiérarchisé et sacralisé - auquel fait pendant, mille ans plus tôt, l'Empire laïc, universel, irréligieux et matérialiste de la Rome antique et mille ans plus tard, nos temps modernes.

Puis, dans l'ombre de cette féodalité se développe dans les villages, puis dans les villes, une bourgeoisie qui revendique de façon croissante sa participation au pouvoir. C'est le temps de l'apogée du pouvoir personnel de droit divin, ou absolutisme, qui précède de peu la fin du pouvoir des ordres, clergé et noblesse. En Chine, c'est le siècle des Grands Protecteurs (de -

685 à - 591 av. J.C.), et en Europe, nos royautes absolues : Richelieu, Cromwell etc. Avec la montée en puissance de la bourgeoisie et la perte progressive du symbolisme, vient la ré-émergence de la raison à travers les « Lumières ». La philosophie et l'art se libèrent de la religion. Puis suit une période de révolte, menée le plus souvent par la bourgeoisie au nom du peuple. C'est, dans l'Antiquité, la révolte générale de 471 av. J.C. et la création du Tribunat à Rome, et, 2160 ans plus tard, dans l'Europe des Temps Modernes, la grande crise de 1687 qui verra l'instauration en 1688 en Angleterre du premier régime bourgeois, un siècle avant la Révolution française.

Pendant toute cette phase de montée en puissance de la bourgeoisie, la religion est elle aussi obligée de s'adapter, sous l'effet de la montée du rationalisme. Schismes, réformes, guerres de religion vont se succéder jusqu'à ce que l'Église abandonne toute prétention au pouvoir et que soit prononcée la séparation de l'Église et de l'État.

A compter de la prise du pouvoir par la bourgeoisie, commence une période d'environ trois siècles, de lutte entre les États-cités ou nations que les historiens ont appelée époque des « États batailleurs ». Dans l'Antiquité, elle s'étend d'Alexandre (331 av. J.C.) à Auguste. En Chine, elle couvre les années de -480 à -230 av. J.C. ; et, par analogie dans le monde moderne occidental, elle s'étendrait, selon notre hypothèse, de l'Empire napoléonien à 2100 environ. Elle ne se termine que lorsque, d'une manière ou d'une autre, l'un des protagonistes a établi sa suprématie incontestée sur l'ensemble du monde connu, ou du moins, sur l'ensemble du monde ayant, pour des raisons politiques et commerciales, quelque importance à ses yeux. L'Empire laïc unifié est né. De ce moment, la lutte des États fait place au combat des intérêts personnels et des individus pour l'obtention du pouvoir suprême. C'est le moment où l'empereur s'attribue le qualificatif divin, tel Auguste au sommet de sa gloire. C'est le début d'une période de « paix mondiale ».

Durant cette longue marche vers l'Empire universel, la valeur mise en avant est le concept de liberté. Le changement radical dans les mentalités, et dans les valeurs humaines qui en découlent, est le passage de la foi à la raison, du sacré au profane, de l'espace au temps. Spengler appelle cela « un épuisement de l'âme, une régression du tact cosmique de l'être ». Un sens froid des réalités a pris la place du respect de la tradition. La religion du cœur a cédé la place à l'irréligion scientifique. Le doute et le scepticisme règnent là où, dans les temps anciens, la raison n'avait de sens que si elle pouvait prouver la religion.

Le droit coutumier fondé sur les textes saints, a cédé la place au droit écrit. Les droits naturels, aux droits acquis. Ce sont les religions humanistes et les philosophies matérialistes qui suscitent l'engouement des foules. Spengler nous dit : «les mondes scientifiques sont des mondes superficiels, des mondes pratiques, sans âme, purement extensifs. Ils sont à la base du bouddhisme, du stoïcisme, et du socialisme également. (...) [Le bouddhisme n'est pas] une religion comme celle des Védas et de l'apôtre Paul, mais une dernière mentalité laïque, purement pratique, de grands citoyens épuisés, qui n'ont plus derrière eux qu'une culture achevée et devant eux aucun avenir ».

Pour lui, le sommet de la courbe est représenté par l'homme-instruit, sceptique, qui rend un culte à la médiocrité spirituelle et à l'opinion.

Il note que le civilisé est frappé de stérilité croissante. Comme collectivité, les derniers hommes des villes mondiales n'ont plus ni joie de vivre, ni même désir de vivre. L'intelligence ne trouve plus de raison à sa propre existence. (Ce qui, à notre époque, rend ces périodes si dangereuses pour la survie de l'humanité).

Avec la montée vers le sommet de la courbe, apparaît aussi l'uniformité comme aboutissement du règne de la quantité.

A ce matérialisme débordant, et à l'impérialisme triomphant vient s'ajouter ce qu'il appelle « la seconde religiosité », sorte de sentimentalité mystico-humaniste, qui apaise la conscience à bon compte et fait largement appel à la chance. Elle fut, dans l'Antiquité à l'origine du culte romain d'Isis. (De nos jours, il est facile de la reconnaître sous de multiples facettes telles l'astrologie bon marché, les voyances de tous genres, et les doucereuses manières du Nouvel Age).

Une autre des caractéristiques de l'Empire universel est ce qu'il appelle « la mort de l'art » : l'art véritable, qui fait émerger l'essence cachée, fait place à la copie et à la quête de l'originalité personnelle.

Avec la paix mondiale, il nous dit qu'il n'y a plus que de l'histoire privée (étrange ressemblance avec une thèse actuelle sur la fin de l'histoire) : querelles des Césars pour la possession privée du monde, querelles des cités pour de l'argent, querelles des individus. Cette paix implique le renoncement de la très grande majorité à la guerre, qui est aussi renoncement à lever la main dès que le malheur ne frappe que le voisin.

Mais cette paix universelle de l'Empire est fragile. Sous l'effet combiné des barbares de l'intérieur - c'est-à-dire les populations laissées pour compte dans la longue ascension vers

l'Empire, esclaves, serfs, paysans etc. - et des barbares de l'extérieur - populations moins civilisées des confins de l'Empire qui ne rêvent que de s'emparer des richesses, elle va progressivement se désintégrer. C'est l'apparition des bandes armées dans les villes qui en est le premier signe.

Mais c'est au point culminant de cette période impérialiste qu'apparaît le germe de la civilisation suivante : la culture arabe est fécondée par le christianisme et les religions mandéennes et manichéennes. Spengler nous dit : « Une culture naît au moment où une grande âme se réveille. Elle meurt quand l'âme a réalisé la somme entière de ses possibilités. »

Spengler distingue une succession de différentes époques dans le développement d'une culture-civilisation, que l'on peut résumer ainsi. La féodalité marquée par un esprit rural et un idéal chevaleresque, est suivie par la crise des formes patriarcales, puis la constitution d'états ayant une forme rigoureuse. Après une dernière perfection de la forme politique marquée par les absolutismes, c'est la Révolution, la victoire de l'intelligence sur la tradition, de la ville sur la campagne. Enfin vient le règne de l'argent, très lié à l'apparition de la démocratie, qui culmine dans la formation du Césarisme (l'Empire), consacrant la victoire de la politique de la violence sur l'argent.

Ayant ainsi tracé les caractéristiques essentielles des différentes époques, il en déduit facilement un parallèle Antiquité/Temps Modernes. Il rend «contemporain » Guerre de Troie et Croisades, art dorique (-1100/-650) et art gothique (900/1500), mouvement orphique, religion de Dionysos (7ème siècle) et Luther et Calvin (1560), l'ionique et le baroque, les Pythagoriciens (-540) et Descartes (1630), Platon (-346) et la trilogie Euler/Lagrange/Laplace (1800), etc.

Il est curieux de constater que dans presque toutes les correspondances établies par Spengler, l'écart entre les dates est toujours très proche de 2160 ans. Nous donnons en fin de chapitre une classification des différentes périodes spirituelles que Spengler a définies dans une période de 1000 ans et les correspondances qu'il donne avec les civilisations gréco-romaine et moderne. Nous signalons cependant que c'est nous qui avons disposé ce classement en surimpression sur la partie ascendante d'un cycle, qui correspond à l'individuation croissante, et donc à l'utilisation croissante de l'outil correspondant, la raison.

Les deux civilisations gréco-romaine et euro-américaine, occupant une place similaire sur notre courbe, le parallèle est connu des historiens et ne se révèle pas trop difficile à établir.

En revanche, comme je l'ai signalé, lorsqu'il s'agit de trouver des correspondances avec la civilisation arabe, (car, rappelons-le, pour O. Spengler, la durée de vie d'une civilisation est d'environ mille ans) le travail se révèle beaucoup plus ardu. Aussi contourne-t-il le problème en attribuant le développement particulier de la civilisation arabe à son âme de style « magique ». Lorsqu'il explicite ce qu'il entend par là, on y retrouve toutes les caractéristiques des périodes que nous avons appelées « fusionnelles » et que nous développerons en détail : « une nation de style magique est la communauté confessionnelle (...). On appartient à une nation antique par la possession du droit de citoyen, à une nation magique par un acte sacramentel (...). La nation magique se confond absolument avec la notion d'Église ». Dans une nation magique, la première question posée à l'étranger est « quelle est ta foi ? », et non « quelle est la couleur de ta peau ? ». Spengler nous dit que l'Arabe de cette époque n'a ni patrie, ni langue maternelle et que si la multiplicité de cultes caractérise la nation antique, on ne peut appartenir qu'à une seule religion magique.

Les formes de conquête, dans les époques magiques, sont des conversions, éventuellement par la force (Croisades). L'atmosphère qui règne est celle des contes des mille et une nuits, la couleur dominante le doré, qui exprime l'essence et l'autorité de Dieu et dont les lieux de culte sont couverts. C'est une civilisation de la « crypte sacrée », où l'individu, le « moi », est nié en tant que puissance indépendante. Le mot qui traduit ce sentiment est « islam » : « soumission ». L'idée maîtresse est l'unité : une séparation de la politique et de la religion est, par conséquent, impossible et dépourvue de sens dans le monde magique. Si la causalité est l'un des présupposés de l'esprit occidental, Dieu est le seul présupposé de la culture arabe.

C'est une période consacrée à la femme, à la Vierge, avec un profond sentiment du Bien, et, par conséquent aussi, du Mal : le mythe de Marie et celui du Diable sont contemporains. Coexistent une profonde joie de vivre et une crainte de l'enfer que nous jugerions malade. Comment expliquer sinon le million de sorcières que le Moyen-Âge européen finissant envoya au bûcher. Plutôt que de juger, car en termes de barbarie, notre époque ne fait guère mieux, nous devons essayer de comprendre que nous ne pensons plus ni ne sentons plus de la même façon qu'en ces périodes fusionnelles. Et dans ce cadre, notre mentalité actuelle a bien du mal à se représenter l'intérêt passionné pour les problèmes magiques, les questions

ontologiques à propos de la divinité qu'abordèrent les conciles de Nicée, d'Éphèse et de Calcédoine.

Un aspect particulier de la culture - la justice -, pourra peut-être mieux nous le faire appréhender : au droit antique créé par des citoyens en fonction d'expériences pratiques, se substitue dès l'an 200 un droit coutumier. Il vient de Dieu qui l'a annoncé par ses élus et ses illuminés. Le citoyen magique ne demande jamais les fondements logiques du jugement : dans le droit arabe, l'homme se soumet. Dans le droit antique et moderne, il admet, lorsque la preuve lui est fournie. Le jugement magique est infaillible parce que l'esprit de Dieu et celui de la communauté, énoncé par ses rabbins, prêtres, ulémas, muphtis, et mollahs, est identique en nature.

Pour terminer la présentation du travail d'Oswald Spengler, nous devons signaler qu'il a aussi essayé de généraliser sa thèse aux autres civilisations, bien que les trois civilisations antique, arabe-magique et temps modernes occupent la majorité de son œuvre.

S'il réussit à le faire de façon approximative pour la civilisation chinoise, sans même essayer de justifier les décalages - parfois de plus de trois cent ans - existant avec ses cycles de mille ans, il dut avouer son incompréhension pour la civilisation mexicaine qu'il estima en retard de deux cent ans sur la culture arabe et en avance de sept cent ans sur la culture occidentale.

Si les thèses d'O. Spengler furent si facilement rejetées hors de l'Allemagne, ce ne fut pas seulement en raison des opinions personnelles de l'auteur, bien qu'il se fut séparé du mouvement nazi dès 1934. Ce fut aussi et surtout parce que sa thèse ne pouvait incorporer qu'un nombre restreint de civilisations.

Il reconnaît dès le début de son œuvre (Tome I, p.117) qu'il renonce à justifier la durée symbolique de mille ans qui préside à sa thèse : « mon livre renonce à ouvrir les portes de cet univers d'enchaînements très mystérieux (...). Que signifie la durée idéale de mille ans de chaque culture (...) ? ». S'attachant envers et contre tout à cette période millénaire, il fut contraint de plier l'Histoire à sa thèse. L'âme des peuples lui servit d'argument pour la civilisation arabe, et le manque d'informations lui tint lieu d'excuse pour les civilisations mexicaine et égyptienne. En outre, le plus souvent, les événements qu'il cite sont proches de l'écart de 2 160 ans de notre courbe, et non des mille ans (ou 2 000 ans) de la sienne.

De plus, ses opinions personnelles et peut être son sentiment exacerbé d'appartenance à la race germanique, le conduisirent à valoriser outrageusement les périodes que nous appelons

« fusionnelles », les périodes d'ordre et de foi. Et cela fut sans doute insupportable pour une civilisation qui, en marche vers le progrès et l'individuation, devait inéluctablement le rejeter dans l'oubli.

Ce que Spengler doit à ses précurseurs, nous ne savons le dire, car nous manquons de culture historique. Devons-nous admettre, avec les auteurs des « écoles historiques », qu'il n'apporta rien de nouveau ?

Sans trop vouloir le sortir des oubliettes où les auteurs précités voudraient le voir disparaître, car sa lecture est pour le moins fastidieuse, son œuvre n'en demeure pas moins une source très riche lorsque l'on veut approfondir la conception cyclique de l'Histoire et s'ouvrir à une compréhension de ce que pouvaient être les mentalités au temps de la civilisation arabe et du Moyen-Âge.

Arnold Toynbee

La seconde personnalité marquante depuis le début du siècle qui se soit intéressée de façon approfondie aux cycles dans l'Histoire, est un Anglais, Arnold Toynbee, né à la fin du XIXème siècle. Historien, il élabore une synthèse de l'histoire des civilisations en douze volumes, dont seul un résumé « L'Histoire », publié en 1975, sera traduit en français.

Autant Spengler, avec une sensibilité germanique, s'était passionné pour la civilisation arabe, dans tout ce qu'elle symbolisait de magique, de mystérieux, mais aussi d'ordre, autant Toynbee se déclara un partisan inconditionnel des civilisations du progrès, masculines, victorieuses, au point de passer quasiment sous silence le Moyen-Âge. Seules, dit-il, l'intéressent les civilisations et les religions supérieures. Si Spengler est tombé dans une « mauvaise époque », on ne peut en dire autant de Toynbee. Quoique très controversé, c'est lui, cependant qui recueillit les lauriers du travail de Spengler, se demandant même, selon Raymond Aron qui écrivit la préface de l'édition française, « quelle part des idées qu'il avait conçues par lui-même avait déjà été élaborée dans *Le Déclin de l'Occident* » (*L'Histoire*, Arnold Toynbee, Ed Elsevier Séquoia, Page 10).

S'il obtint un succès indiscutable auprès du grand public, il semblerait qu'il n'en fût pas de même auprès des historiens professionnels. Quant à nous, et contre la préface de Raymond Aron lui décernant un prix d'humilité, nous le jugeons un piètre penseur, avec une arrogance que ne justifient en aucun cas ses découvertes, si tant est qu'il y en eut. Il fut incapable d'élever sa pensée à une loi aussi simple que « Toutes choses égales par ailleurs, les mêmes causes produisent les mêmes effets ». Traitant de haut avec une ironie meurtrière son prédécesseur qui, lui, avouait son ignorance des causes subtiles avec humilité, il contribua, à notre avis, par une théorie stupide, à discréditer une compréhension de l'Histoire qui émergeait à peine des brumes. Toutefois, il eut le mérite de présenter de façon beaucoup plus agréable et lisible le modèle de civilisation déjà élaboré par Spengler.

Il prit pour point de départ le modèle de développement de la civilisation helléno-romaine, déjà largement admis par ses prédécesseurs, que l'on peut résumer dans les grandes phases suivantes :

1. Unité culturelle et pluralisme politique
2. États batailleurs
3. Empire universel et germe de la religion supérieure nouvelle

4. Décadence. Révolte des prolétariats intérieur et extérieur

5. Destruction de l'Empire (pas toujours en totalité). Établissement de la religion supérieure.

Il fut cependant obligé d'admettre que ce modèle ne convenait pas à l'histoire de la Chine, du moins à partir de - 221, date de la constitution de son Empire universel, avec le régime Ch'in ou Tsin.

En effet, toute l'histoire de la Chine postérieurement à cette date semble n'être qu'une continuelle tentative de restauration de cet Empire unitaire, à tel point que les érudits et historiens chinois ont voulu faire accroire qu'il en avait toujours été ainsi, depuis le premier Empire légendaire Hsia, fondé par les sages. Or, il est facile de voir que la période historique précédant - 221 répond en tous points au modèle hellénique.

(Nous aurons l'occasion de revenir sur cette caractéristique des lettrés chinois qui les poussaient incessamment à réécrire l'histoire de façon à la présenter comme un phénomène céleste et immuable qui ne souffrait pas le moindre changement. Ils tentaient de justifier ainsi l'immobilité de l'ordre établi. La science des mutations ou changements n'était acceptée que dans la mesure où elle s'insérait dans le cadre de l'immuabilité, tout comme les saisons ne perturbent en rien la succession éternellement identique des années. Il fallait que l'histoire soit une continuité dans le mouvement, ou un mouvement dans la continuité, comme le décrit le Yi Jing : « On appelle continuité ce qui délivre les choses de leur torpeur et les met en mouvement. On appelle changement ce qui leur confère une autre forme en les ajustant les unes aux autres » '*Grand Commentaire* Chap 12 Paragraphe 4.)

Toynbee instaura donc un deuxième modèle d'évolution des civilisations, selon le modèle chinois, qui se présente sous la forme simple d'une suite de troubles et de restaurations de l'Empire. Sur sa lancée, il proposa tout naturellement, un modèle composite helléno/chinois, qu'il prit comme modèle général de toutes les civilisations, du moins de celles qu'il classa comme indépendantes et non affiliées à d'autres, c'est-à-dire : Amérique centrale, Andes, Égypte, Indus, Chine et Suméro-Accadiens. Toutes les autres étaient soit affiliées, soit satellites, soit avortées. Ainsi la civilisation arabe était affiliée aux Hellènes, eux-mêmes affiliés aux Égéens et aux Syriens, affiliés quant à eux aux Suméro-Accadiens, égyptiens, égéens et hittites. Par ce tour de passe-passe, il se dispensait donc de toute étude plus approfondie et laissait de côté le problème si important soulevé par Spengler des civilisations de type magique.

Par ce modèle qui intégrait des renaissances successives, il contredisait aussi Spengler qui refusait radicalement toute renaissance à une civilisation qui aurait épuisé son âme.

S'il parvint à comprendre que les tentatives de restauration de l'Empire Universel constituent une suite logique du processus mis en lumière par Spengler, et que simultanément s'opérait une gestation puis une maturation d'une religion supérieure dont le germe était déposé au point culminant de l'Empire, il ne réussit pas à intégrer l'ensemble dans un schéma global cohérent et compréhensible. Car arrivé à ce point de sa théorie, il constata qu'aucune civilisation, jusqu'à ce jour, n'avait réussi à maintenir son état d'Empire universel et que toutes, soit disparurent d'un coup, soit vécurent une suite de troubles, périodes intermédiaires et restaurations, avant de sombrer inexorablement.

Appliquer ce schéma à notre si brillante civilisation occidentale lui sembla alors un terrible blasphème, ou du moins un problème mental insoluble : « L'humanité est parvenue à l'unité politique par la conciliation. Une fois l'unité réalisée - si elle l'est - nous ne verrons plus se renouveler l'ancien rythme alterné : défaillance-rétablissement. Car, à l'âge atomique, toute chute dans la division ou le désordre représenterait une menace pour l'existence de la race humaine ».

Il rejette alors, sans examen plus approfondi, l'explication chinoise d'un rythme cosmique fondamental de Yin et Yang qui reste selon lui, inexplicable et axiomatique et propose « une explication humaine à ce rythme et c'est une explication d'ordre économique ».

Il nie en bloc toute action de forces inconnues à l'homme : « l'une des infirmités congénitales de l'homme est d'attribuer ses échecs à l'action de forces qui échappent totalement à son autorité » et cette infirmité, selon lui, atteint particulièrement les esprits sensibles pendant les périodes de déclin et de chute. Il rejette avec mépris les thèses de Spengler : « déclarer dogmatiquement avec Spengler que toute société a une durée prédéterminée est aussi stupide que de soutenir que toutes les pièces de théâtre devraient obligatoirement comprendre un nombre déterminé d'actes ».

Même s'il admet des mouvements répétitifs périodiques, il suggère que ce ne sont que des mouvements d'appoint à un ordre progressif, ce en quoi il semble difficile de le contredire si l'on considère l'évolution humaine depuis ses débuts. Ce qu'il rejette par-dessus tout, c'est l'idée de déterminisme et de destin aveugle : « les civilisations mortes n'ont pas succombé au destin (...). Une civilisation comme celle de l'Occident n'est pas inexorablement condamnée (...) Nous avons en nous l'étincelle divine du pouvoir créateur ; et si la grâce nous est donnée de l'enflammer, alors les étoiles dans leur courbe ne pourront nous empêcher d'atteindre le but fixé à nos entreprises humaines ».

Toynbee réfutait radicalement que le comportement humain soit prédéterminé par quelque force non humaine ou supra-humaine. Pour lui, « déterminisme et fatalisme sont le refuge d'esprits faibles, défaitistes ou trop vains pour regarder en face cette vérité humiliante mais libératrice : nous sommes trahis par ce qui est faux au-dedans ». Cette fausseté était bien sûr aussi, pour lui, l'origine de la chute des civilisations.

Une telle crainte de l'avenir et une vision si empreinte de la toute puissance de l'homme ne pouvait que le conduire à bâtir une théorie qui relève à la fois des thèses de Marx et de celles de Darwin : les civilisations évoluent en réponse à une suite de défis de type économique. Le facteur de croissance est l'énergie créatrice mise en œuvre, le pouvoir sans cesse grandissant d'autodétermination.

Ce seul critère de croissance permet de constater que Toynbee ne considère comme civilisations que celles qui se développèrent dans les périodes séparatrices de la courbe, les phases de progrès, telle la Grèce antique, l'Égypte de l'Ancien Empire, et la civilisation occidentale contemporaine. Toutes les autres sont soit affiliées, soit dans leur période statique de culture, qui est l'inverse de la dynamique de la civilisation.

Considérant les civilisations en marche vers l'« Empire universel », il constate que l'action tend à se déplacer du milieu extérieur - humain ou physique - vers le for intérieur de la personnalité et que l'Empire en gestation perd progressivement tous ses ennemis extérieurs. En final, la civilisation devient son propre milieu et son propre défi. (C'est aussi la croyance générale de l'homme civilisé et arrogant de ce XXème siècle finissant.)

Il insiste sur le fait que les États universels sont des institutions négatives, qui naissent après et non avant l'effondrement des civilisations auxquelles ils apportent l'unité politique. Ce sont les produits de minorités dominantes, qui ont perdu leur pouvoir créateur. Au moins au début, ils n'ont guère de raison de se soucier de leur sécurité puisqu'il ne reste rien qui puisse les menacer.

Et pourtant ils font illusion. L'histoire des États universels suggère qu'ils sont animés d'un appétit de vivre presque démoniaque, en dépit de tous les obstacles. Leurs citoyens ont tendance à désirer l'immortalité de l'institution, mais aussi à y croire passionnément : « je n'assigne de bornes ni à leur puissance, ni à leur durée ; je leur ai donné un empire sans fin » dit le Jupiter de Virgile. Et Néron institue les jeux consacrés à l'éternité de l'Empire.

Les États universels sont, nous dit-il, l'expression au plan politique d'un sentiment d'unité et d'universalité qui est l'un des produits psychologiques du processus de désintégration. Mais

ces états, par ce qu'ils contiennent de faux, portent en eux le germe de leur propre destruction. Toynbee insiste sur le fait que les empires universels ne s'emparent pas du monde, mais que c'est le monde alentour qui cesse de résister. Ainsi les Romains n'ont fait que s'emparer de ce qui se laissa prendre : « l'Impérium Romanum résulte non d'une tension extrême de tous les moyens militaires, comme ce fut le cas jadis contre Carthage, mais de l'abandon par le monde oriental des signes extérieurs de l'autonomie.

Puis, nous dit-il, vient le déclin des civilisations par défaut de créativité et perte de la décision personnelle. Elles sombrent sous l'assaut conjugué des laissés pour compte - les barbares de l'intérieur, les marginalisés - et les barbares de l'extérieur qui veulent leur part du gâteau. L'atrophie de l'esprit martial parmi les sujets de l'État universel donne l'occasion au prolétariat, qui a déjà prouvé son énergie créatrice en fondant une église universelle, de s'emparer de l'autorité dans un état affaibli.

Toynbee poursuit son analyse par une étude des religions supérieures qui naissent sur le terreau ou le fumier des civilisations en décomposition et s'épanouissent lorsque ces dernières déclinent. « Ni cancers, ni chrysalides, nous dit-il, elles ne sont pas seulement les aspects religieux de la culture des civilisations, mais des sociétés d'un type distinct qu'il faut traiter comme telles. (...) Si les civilisations aspirent à l'unité politique, les religions s'intéressent à l'âme. Ces deux niveaux de l'Histoire ne peuvent donc être étudiés en fonction d'un type unique de société qui engloberait tout ». Toutefois, ayant posé cela, Toynbee ne s'est guère aventuré plus avant dans l'étude de ces institutions, sauf à célébrer ce qu'il appelle les religions supérieures qui s'adressent directement aux hommes comme à des personnes individuelles.

Pour conclure, constatant d'une part le parallélisme étroit entre la civilisation gréco-latine et la civilisation occidentale, posant d'autre part comme hypothèse que les civilisations doivent leur échec à leurs défauts, admettant que l'homme ne change guère au cours des siècles, craignant finalement par-dessus tout un conflit atomique, il en vient à confier le destin du monde à quelque Providence, espérant, contre ses propres thèses, un retour du Yang au Yin, de la discorde à la concorde.

Comme on vient de le voir, Toynbee, du point de vue de l'étude des cycles, n'a pas apporté grand-chose au travail de ses prédécesseurs. Il a mis de côté tous les problèmes qui se

posaient. Soit en les écartant purement et simplement, par le système de l'affiliation, soit en refusant avec mépris de s'intéresser aux cycles, trop effrayé sans doute de se voir qualifié de déterministe ou de défaitiste, en une période (avant et après la seconde guerre mondiale) où il ne faisait guère bon douter de la valeur de la civilisation anglo-saxonne. Les auteurs du livre Les Ecoles historiques déjà cité ne sont guère plus tendres : « L'Histoire (A. Toynbee) qui se présente au départ comme une philosophie de l'Histoire, appréhendée de manière empirique, débouche, en fin de parcours sur une théologie de l'Histoire, fondée sur un providentialisme d'aspect archaïque ».

De plus, il nous semble que Toynbee a confondu « régime fort et centralisé » avec État universel, faute d'avoir compris ce que signifiaient les mentalités d'un tel État, ou celles d'une civilisation magique. En effet, des régimes forts et centralisés ont pu s'instaurer et se maintenir à des époques qui n'avaient rien à voir les unes avec les autres. Ainsi, pour Toynbee, l'Égypte ne fut, de bout en bout, qu'un État universel. Or, même une étude superficielle montre que les périodes postérieures à l'Ancien Empire, qui vit la réalisation de l'État universel, ne se prolongèrent que par mimétisme dans le Moyen et le Nouvel Empire. Tout comme la civilisation chrétienne orthodoxe ne fut que le prolongement de la civilisation grecque

De même, Toynbee considère que les civilisations indienne et chinoise ont maintenu leur État universel depuis -500 jusqu'à nos jours, ce qui n'est évidemment pas le cas, même si les historiens chinois ont voulu le faire croire.

**LES EPOQUES SPIRITUELLES "CONTEMPORAINES" DES CIVILISATIONS
GRECQUE ET MODERNE OCCIDENTALE
SELON O.SPENGLER**

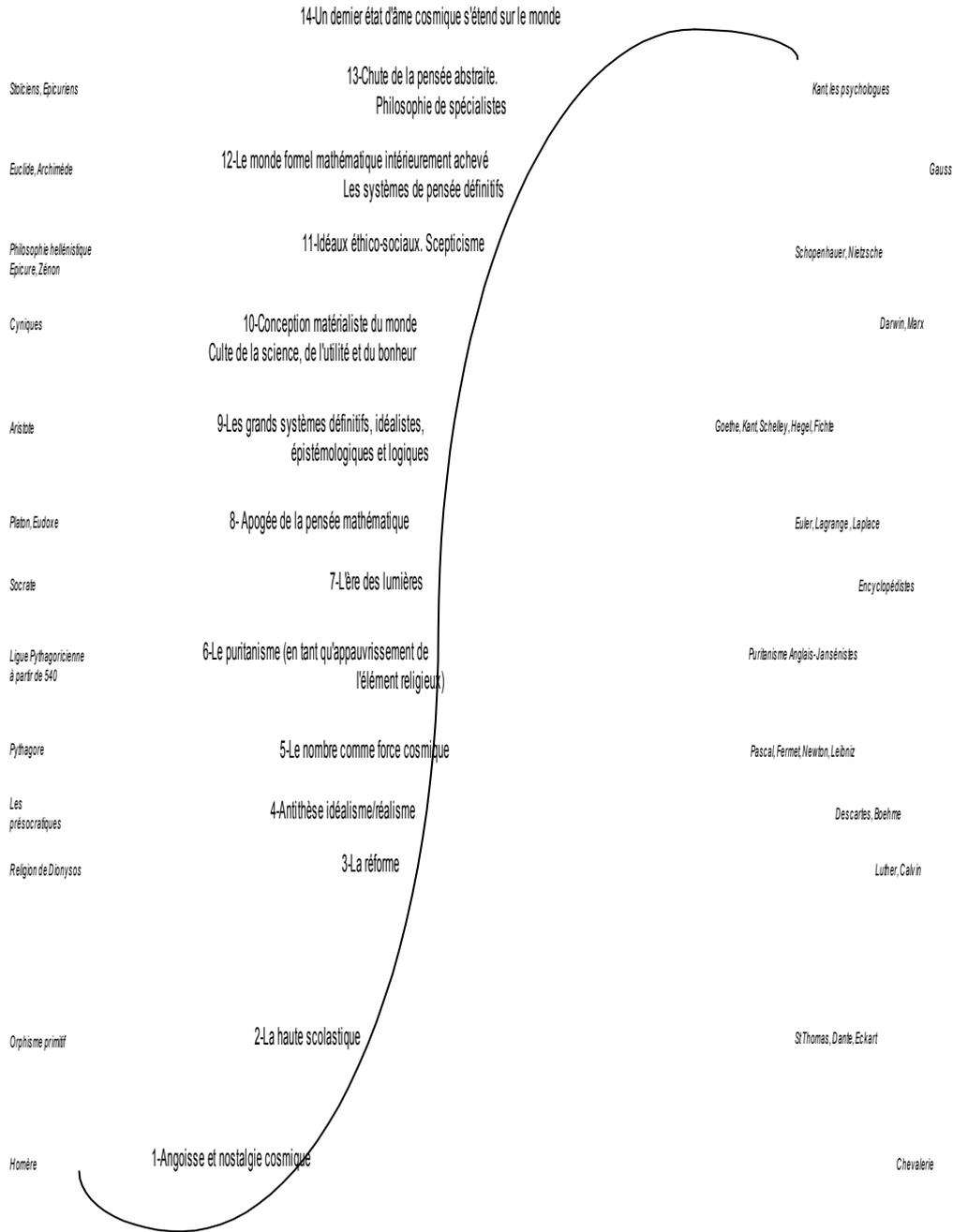


Fig 4

CHAPITRE 3

LA NATURE DU CYCLE MENTAL

*Un temps Yin, un temps Yang
C'est cela qu'on nomme le Tao
Yi Jing.
(Grand Commentaire Ière partie.
Chapitre V §1)*

Si les historiens écartèrent si vite et si fermement la question des rythmes, c'est qu'ils avaient sans doute de bonnes raisons de le faire, raisons qui trouvaient leur justification par le fait qu'il leur manquait, à notre avis, trois choses : une compréhension juste des forces en action, cause de ces rythmes, une prise en compte de la durée exacte des cycles, et une explication des anomalies et exceptions qui pourraient contredire cette thèse.

Nous avons déjà abordé le problème de la durée des cycles dans le premier chapitre et nous y reviendrons ultérieurement dans le chapitre 7.

La question des anomalies sera traitée au chapitre 6 après l'exposé des périodes historiques. Ce chapitre est donc consacré au premier problème : la nature des mouvements en présence, dont le jeu mutuel crée ces rythmes. Non pas du point de vue de la réalité de leur existence, mais de celui de leur qualité.

Tout le monde a entendu parler de ces deux pôles de la tradition chinoise, le Yin et le Yang, mais ils véhiculent tant de notions erronées sur leur origine et leur signification qu'il est difficile de les utiliser en Occident. En effet, pour tout un chacun, ils s'expriment à travers la dualité, les polaires, et les oppositions : c'est le chaud et le froid, le jour et la nuit, le masculin et le féminin, la matière et l'esprit, le soleil et la lune, la fission et la fusion, l'extérieur et l'intérieur etc., et l'on peut continuer comme cela presque indéfiniment.

Mais aucune de ces notions ne peut traduire en fait ce que représentent les idées de Yin et Yang, car, comme nous le dit Cyrille Javary (*Le Yi Jing*. Cyrille Javary. Ed Cerf 1989),

spécialiste du Yi Jing, ils n'expriment pas des états statiques et fixes, mais des changements, des types de mouvement. Cela apparaît clairement dans leurs idéogrammes qui sont composés selon la méthode chinoise habituelle, à l'aide d'association d'images. Yang est le moment particulier où les nuages diminuent, où le soleil se dévoile, où l'air se réchauffe et devient plus lumineux. Yin est le mouvement complémentaire du Yang : les nuages de pluie s'amassent, le soleil se voile, le ciel descend, l'air devient plus sombre et plus froid.

Cette seule présentation des idéogrammes prouve combien est fausse la traduction habituelle en masculin et féminin. Masculin et féminin sont des états fixes, non des mutations. De plus, nous verrons dans un chapitre ultérieur que des courants à caractéristique Yin et Yang s'entremêlent dans l'homme et la femme et dans toute la nature vivante, de telle sorte qu'il ne peut y avoir absolument aucune correspondance univoque. Pour ne citer qu'un exemple, la Force, attribut du masculin sur le plan physique, est une caractéristique de la femme sur le plan psychique.

Yin et Yang ne sont pas davantage les états duels que nous avons énumérés plus haut. Yin n'est pas froid, mais une tendance au rafraîchissement. Il n'est ni intérieur, ni repos, mais mouvement de retour en soi et de frein.

Le couple Yin-Yang ne peut être séparé. Pour illustrer ce concept, il peut être comparé au mouvement des deux pieds sur le pédalier d'une bicyclette : lorsqu'un pied appuie, l'autre est obligé de se mettre au repos.

Il ne s'applique pas seulement aux phénomènes naturels, mais à tous les niveaux de la pensée et de l'action, car, en fait, il est un modèle descriptif du fonctionnement de l'univers.

Il ne propose aucune explication. Il décrit simplement le fonctionnement du changement perpétuel tout comme le symbole qui lui a été associé tardivement au XI^{ème} siècle, le dessin du Grand Retournement.

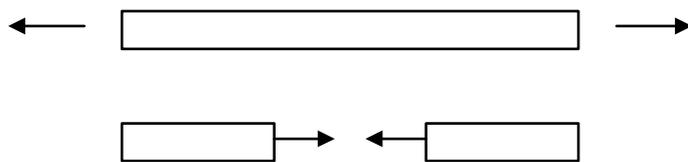
Cyrille Javary nous dit que ce schéma n'est ni spécifiquement chinois, car on l'aperçoit sur les cathédrales gothiques, ni particulier à l'époque des Song (ou néoconfucianisme, 960/1279). Il existait déjà à l'époque des Han (- 206 /+221), et doit sa renommée à Zhu Xi (1130 / 1200) qui décida d'en faire la clé de voûte de tout le Yi Jing, en l'appelant « schéma du Tāi Ji ».

Le concept Yin/Yang lui-même ne fut introduit dans la pensée chinoise que vers le IV^{ème} siècle avant J.C., avec le texte du Grand Commentaire du Yi Jing. C'est à cette époque qu'il devint l'emblème du mouvement alternatif qui anime l'univers. Il conféra au livre de divination qu'était jusqu'alors le Yi Jing, dont les premières transcriptions manuscrites datent

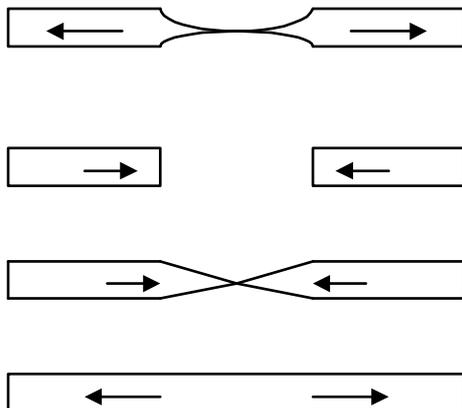
de la dynastie Zhou (12ème au 8ème siècle avant notre ère), une dimension philosophique qui propulsa ce livre à l'égal des grands traités de sagesse.

Dès l'origine, Yin et Yang furent représentés par des traits pleins et discontinus comme indiqué ci dessous. Comme le recommande Cyrille Javary, pour entrer dans la compréhension de ces signes, il est souhaitable de « plisser les yeux pour les voir à la chinoise ».

Yang est un mouvement d'expansion. Il se dirige vers l'extérieur. Yin, à l'inverse, est un mouvement centripète de concentration.

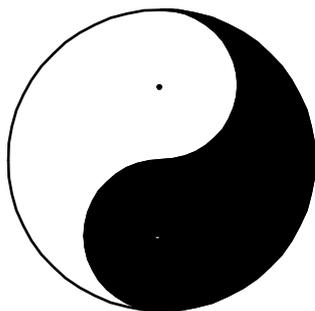


A force de tension séparatrice, Yang se rompt et se transforme en Yin, qui aussitôt s'anime d'un élan des deux parties l'une vers l'autre, jusqu'à ce qu'ils se touchent de nouveau et réalisent le Yang.



C'est ce mouvement perpétuel que décrit en détail le Yi Jing, au travers des 64 hexagrammes et de leurs mutations.

Ce mouvement est aussi celui que décrit l'emblème du Grand Retournement de façon imagée.

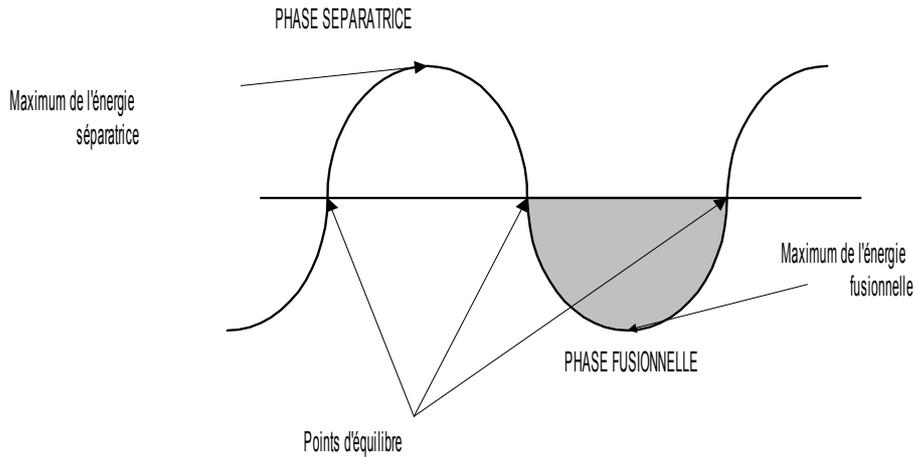


Il faut remarquer deux choses que nous retrouverons dans l'évolution des civilisations. D'une part, au faite de la puissance de l'un des mouvements Yin ou Yang, apparaît le germe de l'autre. De même, un pied recommence à appuyer sur le pédalier lorsque l'autre est au maximum de sa puissance.

D'autre part, il existe un phénomène d'inertie qui fait que le maximum de puissance d'un mouvement a lieu après le point culminant, de même que le maximum de chaleur du soleil est ressentie longtemps après le passage du soleil au zénith à midi et de même que la puissance de l'été se manifeste après le solstice d'été.

Ce phénomène explique en partie pourquoi les civilisations et les cultures purent se maintenir dans des états quasi stables, longtemps après le passage au point culminant.

Le mouvement de fusion se manifeste donc en germe dès le sommet de la courbe et s'amplifie pour atteindre son point culminant au plus bas de la courbe. Il en va de façon exactement inverse pour le mouvement de séparation, d'individuation. En raison du phénomène d'inertie dont nous avons parlé, le quart de la courbe après le zénith ou le nadir est encore largement sous l'influence des énergies précédentes. C'est pourquoi nous appellerons phase séparative la partie de la courbe au dessus de l'horizontale et phase fusionnelle, celle qui est en dessous.



Il va de soi que la symbolisation que nous avons adoptée d'une sinusoïde horizontale, avec les périodes séparatrices au-dessus, n'implique aucune connotation de valeur. Nous aurions pu tout aussi bien placer la période fusionnelle en haut, ou encore, tracer la sinusoïde de façon verticale.

Ayant posé les bases conceptuelles de ce mouvement d'alternance qui anime l'univers, et lorsque nous abordons l'étude détaillée du cycle, il nous faut impérativement éviter les pièges dans lesquels sont tombés Spengler et Toynbee, c'est-à-dire la valorisation de l'une des deux phases du cycle. Spengler exérait les périodes séparatrices, les civilisations, en ce qu'elles causaient une destruction progressive de l'âme par perte du contact avec le moi profond. Il n'a pas su saisir et comprendre quelle extraordinaire occasion de croître est donnée à l'âme durant cette période, quelle fantastique opportunité est donnée à la création pour expérimenter la liberté, même si cela doit se faire au prix d'une descente aux enfers.

Toynbee, au contraire, farouche partisan du progrès et des Lumières, n'accorda pas un seul regard au Moyen-Âge et à la civilisation arabe. Fils de son siècle, tout ce que la raison n'expliquait pas était rejeté dans l'abîme de l'obscurantisme.

Aussi, pour tenter de saisir les mouvements de l'Histoire dans ce qu'ils essaient d'exprimer, le plus souvent par l'exact opposé, devons nous aller au-delà de nos préférences pour l'une ou l'autre phase de l'alternance. Nous devons oublier nos inclinaisons naturelles soit pour les sociétés individualistes, amoureuses de la liberté, mais sources de solitude, soit pour les Moyen-Âges chaleureux mais oppressants.

De même, il nous faut dépasser nos opinions et nos préjugés pour nous élever au dessus de nos conceptions étroites du bien ou du mal. En effet, aucune phase de l'alternance n'est toute

blanche ou toute noire. L'obscurantisme du Moyen-Âge cachait une solidarité et une joie de vivre qui fait bien défaut à nos sociétés civilisées.

Et la démocratie, fleuron des périodes séparatrices, serait probablement perçue, dans une période fusionnelle, comme une absurdité, une injure à l'ordre sacré du monde ; le progrès, comme un orgueil démesuré ; la revendication de liberté, comme une révolte contre Dieu ; le droit écrit, comme une injure à la probité et à la sincérité de l'homme, à son honneur et sa capacité de réparer l'offense.

A l'inverse, notre époque, malgré ses errements et sa vanité destructrice, permet une liberté de recherche, de progrès, de pensée et de comportement que le Moyen âge nous aurait envié.

Au-delà même des notions de bien et de mal et de nos préférences, ce que nous voulons essayer de faire comprendre, c'est que les perceptions - qui sont organisation des sensations -, et donc la pensée qui en découle, sont totalement différentes dans les phases séparatrices et fusionnelles, et cela en raison de l'influence du cycle fusion/séparation que nous essayons de mettre au jour progressivement. Si déjà certains estiment qu'à notre époque, il y a un fossé d'incompréhension entre l'homme et la femme qui fonctionnent selon un mode différent d'appréhension du monde, fossé que nous expliciterons plus loin, c'est un fossé au moins tout aussi profond et de même nature qui existe entre l'homme du Moyen-Âge et l'Homme civilisé Gréco-romain ou contemporain. Et cela non pas du fait d'un retour de la civilisation à la barbarie ou inversement, mais du fait du changement des courants de force sous-jacents qui influencent le mental. L'histoire n'est que l'expression et la conséquence de ces courants, et non leur cause.

Il faut percevoir ce rythme mental de fusion et de séparation comme nous appréhendons le jour et la nuit. Nous connaissons bien le jour auquel s'apparente notre époque, mais nous ignorons et rejetons la nuit comme nous avons banni la vie de nos vies civilisées. Non pas la nuit qui est inconscience et sommeil, mais la nuit qui est rencontre des âmes et du sacré, annihilation du moi, expression des rêves, partage. La nuit qui est aussi cauchemars et peurs, comme ces grandes peurs du Moyen-Âge qui charrient des idées de fin du monde, de damnation, de possession, de diable et d'enfer. La nuit qui est fête des corps, communion avec les esprits de la nature, que le siècle des Lumières qualifia d'orgies, d'obscurantisme.

La nuit est familière des corps, de la maladie, mais aussi de ses remèdes. C'est de cette période plus instinctive que nous vient sans doute toute notre pharmacopée. Il paraît absurde,

en effet, que l'homme ait essayé successivement toutes les plantes une par une pour toutes les maladies et qu'il en ait déduit les propriétés des plantes sauvages. Bien plus probable est le fait qu'à l'instar des animaux, l'homme est doté dans les périodes fusionnelles d'une qualité de sensation beaucoup plus fine qu'à l'époque actuelle, car le développement du mental de raison durant les phases séparatrices affaiblit nos possibilités sensitives. Tout se passe comme si l'homme actuel consacrait toutes ses énergies à développer son mental logique et qu'il ne peut le faire qu'au détriment de facultés qu'il possédait précédemment. Nous y reviendrons longuement lorsque nous aborderons le processus de perte de la connaissance au cours des âges.

Une des grandes difficultés que nous rencontrons pour la perception et la reconnaissance de cette alternance provient du fait que nous sommes tellement imprégnés du mode de pensée de notre époque, si persuadés de la justesse de nos institutions et du bien-fondé de nos valeurs, qu'il nous est très difficile d'imaginer que nos idées ne puissent être que conjoncturelles, liées au moment du cycle où nous nous trouvons : conjoncturelles les idées de progrès matériel, de suprématie de la logique, d'athéisme, la revendication du droit d'être soi-même, ou encore l'exaltation de l'individu. Conjoncturelles, les valeurs de doute, d'égalité extérieure, de liberté d'entreprendre, de démocratie.

Peut-être même nous est-il encore plus insupportable d'imaginer l'influence de forces ou de phénomènes extérieurs sur notre mental, l'idée que nous ne puissions être les auteurs tout-puissants et libres de toute influence de nos pensées.

L'identification de l'ego à la pensée est telle que peu pourront reconnaître ici qu'ils ne sont pas maîtres en leur demeure mentale. A notre époque, quelqu'un se définit par ses idées, est reconnu pour elles. Si l'homme dût admettre, faute de pouvoir faire autrement, l'asservissement aux lois biologiques, il a fait de la supposée liberté de sa pensée l'étendard de sa gloire, et même le noyau de son être : je pense, donc je suis. Chacun, et cela est surtout valable pour les hommes, croit détenir la vérité et malheur à celui qui pense autre chose ! (Les femmes, de par la nature des courants qui les façonnent, sont restées plus proches de la perception de l'unité de la nature.) A tel point que certains régimes tentèrent d'éradiquer la pensée individuelle. C'est aussi ce que fait, d'une manière plus détournée, l'économie libérale qui, par sa nécessité du nombre, érige la quantité en vérité : puisque la majorité pense cela ou vit cela, c'est que cela est juste.

Notre intention n'est pas cependant de faire le procès de notre civilisation occidentale, mais de montrer que les civilisations, purs produits de la pensée, sont soumises au même rythme qu'elle. Si nous voulons apprendre à nous orienter et maîtriser notre devenir, nous devons connaître ses rythmes.

Dans la suite de ce chapitre, nous allons tout d'abord présenter les deux phases séparatrice et fusionnelle, de façon statique, par les caractéristiques de leurs extrêmes, c'est à dire des hauts et des bas de notre courbe. Il faudra cependant que le lecteur essaye de garder à l'esprit dans ce premier exposé que les transitions de l'une à l'autre s'effectuent de façon continue, comme la succession des saisons. Nous terminerons le chapitre par une description dynamique de la succession des quatre principales phases à l'image de la succession des saisons.

Les sommets de la courbe, telle que nous l'avons présentée, sont l'accomplissement de deux tendances : l'une qui pousse chaque forme individuelle vers son accomplissement, sa totale expression, vers la réalisation de toutes ses potentialités. C'est le mouvement que nous nommons « séparateur ». Quand nous disons formes, il s'agit aussi bien d'archétypes, d'idées, de formes sociales, de civilisations, que des êtres vivants individuels, hommes, animaux ou plantes. Ce premier mouvement est nécessairement un processus d'individuation, à l'intérieur des limites et des lois des genres. Et lorsque ce mouvement agit dans le développement humain, l'homme perd conscience de la nature de son origine. S'il n'en était pas ainsi, jamais il ne pourrait se séparer de l'unité. Il perd cette conscience car il perd la sensibilité qui apporte le sentiment d'unité. C'est à la fois son drame et sa chance, car il peut alors éprouver ce qu'il appelle la Liberté. C'est le sens du mythe de la Genèse.

Cette tendance séparatrice, issue du mouvement qui pousse chaque forme individuelle vers son accomplissement, est donc indissociable des notions de progrès, de recherche, de perfection, de tension vers un accomplissement, car c'est la nature même de ce mouvement.

Devant conduire toute forme vers son accomplissement, elle se doit de trancher ce qui gêne, et aussi de limiter, parfois de structurer, de cadrer. Dans le mental, elle est la puissance d'exécution. Elle a besoin de la répétition pour construire l'expérience et s'appuie donc sur la mémoire.

Ce mouvement n'est pas en lui même un affaiblissement de la sensation, mais plutôt un déplacement de la perception, qui est organisation, autour de la mémoire, des sensations.

L'autre tendance est une puissance qui pousse au repos, au repli en soi, à la fusion, au retour à l'essence. Une de toutes choses, chacun selon sa loi. Puissance de conscience concentrée, potentialité d'expansion infinie, c'est elle qui incite au franchissement des limites. Si la première se déploie dans le temps comme devenir, la seconde en tant que manifestation de l'Unité, gouverne l'espace, c'est-à-dire les relations spatiales ordonnées où le temps disparaît. C'est ce que Kant signifie quand il dit « l'espace est la forme a priori de l'intuition », l'intuition étant cette faculté qui nous relie à l'Unité, à l'essence de la Réalité.

Si la première est une force d'individuation, elle va s'employer à briser toutes les barrières de dépendance, tous les liens d'autorité et de sujétion. En termes de physique, c'est un processus d'entropie croissante, c'est-à-dire de désordre croissant, d'agitation et de chaleur croissante. Chacun est poussé à revendiquer la pleine liberté de son accomplissement. Mais la contrepartie de cette exigence est la perte de la conscience du tout, tant que l'homme n'est pas capable de fixer sa conscience à la fois sur l'ensemble et la partie, c'est-à-dire sur lui-même et les autres en tant qu'unité. Cette force de séparation est pour l'individu un outil de construction de l'ego, de la personnalité composées par les parties vitale et mentale de l'être, laquelle personnalité est un reflet de l'individualité, elle-même expression de l'âme (Nous rappelons que personnalité vient du latin « persona » qui désignait le masque porté par l'acteur). Pour les sociétés, cette force en action n'est jamais aussi sensible que lorsqu'elle émerge à l'aube des civilisations, dans l'Égypte de l'Ancien Empire, la Grèce de Périclès ou la Renaissance européenne.

Les idées qui animent les sociétés durant la phase de séparation tendent donc à proclamer des idéaux de liberté avec une participation au pouvoir égale pour tous, en ce sens que chacun est son seul maître. Mais la réalité montre bien souvent un phénomène inverse car, au stade actuel de développement de l'humanité - qui n'est pas capable de conserver la conscience de l'unité qu'elle acquière dans les phases fusionnelles -, les idées ne sont pas assez puissantes pour mettre un frein aux appétits des égos individuels.

C'est l'inverse qui se passe dans la phase fusionnelle du cycle. Les énergies en action incitent au rassemblement, à la conscience de l'unité et par là même du sacré et du mystère qui l'accompagne. Elles font percevoir l'ordre du monde dans les grandes choses comme dans les petites et incitent au respect de l'ordre sacré selon les lois propres à l'essence de chaque espèce et de chaque être. C'est un processus néguentropique, durant lequel se perd le désir du progrès et du changement dans la matière, qui entraîne vers la fixité et l'immuabilité, le repos.

De façon extrêmement primitive, le jeu de ces deux forces peut se voir chez le très jeune enfant, dans l'intensité d'énergie avec laquelle il s'empare de l'objet convoité pour asseoir son royaume et pour donner, quelque temps après, un dessin à sa mère avec tout son être dans un sourire radieux : prendre et donner, loi de la nature, pulsion fondamentale qui participe du sacré. Tout dans la nature prend et donne alternativement. La plante puise dans la terre l'air et l'eau, en hiver et au printemps, et donne ses fruits en été. L'animal donne le mouvement, le rythme et l'harmonie, et aussi la caractéristique de son espèce, comme la fidélité chez le chien.

Prendre et donner sont deux aspects des opposés du cycle que nous retrouverons dans les civilisations, presque identiquement au comportement des jeunes enfants : civilisations prédatrices et civilisations oblatives et sacrificielles. Car il est une loi du comportement des groupes qui fait qu'ils se comportent au niveau du moins évolué de ses membres.

Ainsi, dans les phases séparatrices, la conscience qui domine dans les civilisations est celle du prédateur : exploitation sans vergogne de la terre, des plantes, des animaux et de l'homme par l'homme pour asseoir sa propre puissance d'individu, de clan, de nation ou de firme multinationale. L'attitude mentale dominante est la recherche de pouvoir et son instrument la convoitise. Il est facile de comprendre cette attitude si l'on considère que cette tendance à la construction de l'ego individuel, à la réalisation du moi qui confère le sentiment d'existence, passe par l'affirmation de son propre pouvoir d'action. Et dans les phases séparatrices où la conscience de l'unité est perdue, cela se traduit par le pouvoir sur l'autre et la nature, l'autosuffisance, la contemplation de sa propre importance.

Au service de ce comportement de prédation, il y a la raison froide, qui évalue et classe avec efficacité, dans son seul intérêt.

A l'inverse, dans les phases fusionnelles, ce n'est plus la conscience du prédateur, mais celle de l'oblation, du sacrifice qui prend le dessus, qui peut aller jusqu'à l'exaltation du sacrifice de sa propre vie, mais peut être tout aussi bien détournée dans le sacrifice d'autrui pratiqué pour satisfaire ou apaiser les dieux. Ainsi en était il de ces sacrifices de milliers de gens - pas toujours des prisonniers - pratiqués par les Toltèques et les Aztèques, sacrifices qui stupéfièrent jusqu'à l'écœurement les espagnols qui n'étaient pourtant pas des êtres tendres.

Prendre et donner est un couple qui représente une loi fondamentale de l'univers à laquelle tous les règnes doivent se soumettre. Mais l'homme ne doit prendre que ce qui lui échoit et son don de soi, son sacrifice ne doit pas être compris comme la nécessité de la souffrance, mais comme une injonction à rendre «sacré », c'est-à-dire à accepter l'ordre de l'univers et

ses lois. Si l'homme est autorisé à prendre, à se nourrir des autres règnes, il doit aussi impérativement donner.

Dans les phases séparatrices, la puissance de réalisation du multiple, qui pousse chaque être, chaque idée, à sa pleine réalisation, est une force d'action qui sépare, isole et classe, car le pouvoir d'action juste suppose le discernement. Elle se sert de la raison, ou plutôt, elle développe dans le mental la puissance d'organisation et de séparation qui s'appuie sur la mémoire et que nous appelons logique, raison. Car elle est cause et non conséquence. C'est elle qui structure le cerveau gauche, l'organise. C'est elle qui suscite les idéaux de liberté et d'égalité. Car sans liberté, pas de possibilité pour l'individu d'accomplir son propre destin. Sans égalité, c'est-à-dire sans chance égale pour tous à ce qui est considéré comme des droits fondamentaux (besoin physiologiques, santé, instruction), pas de possibilité non plus.

Les privations de liberté par l'esclavage physique ou l'endoctrinement de force constituent peut être des forces d'opposition qui émergent pour que s'affirment ces valeurs mais sont surtout l'expression de l'exacerbation du phénomène de prédation et de recherche de pouvoir. L'esclavage en effet n'existe pas en général dans les périodes fusionnelles.

Ces forces n'ont jamais été aussi violentes physiquement et intellectuellement que durant ce 20ème siècle, car l'appel à l'émergence du niveau supérieur, du contact de l'ego avec sa vraie nature n'a jamais été aussi fort.

Pour la même raison, et en dépit des idéaux égalitaires proclamés haut et fort, jamais les inégalités ne sont plus criantes que dans ces époques séparatrices. Le Moyen-Âge qui, au contraire, a vu se développer un ordre social hiérarchisé, était dans les faits sans doute beaucoup plus égalitaire que notre époque. Ni l'habit ni la nourriture, dit-on, ne pouvaient distinguer les uns des autres.

Dans l'état actuel de la nature humaine, cette puissance d'individuation, loin de conduire à la diversité qui devrait être en théorie l'objet de sa pleine réalisation, entraîne paradoxalement vers plus d'uniformité. Nous supposons que ce résultat inverse est dû à la nature encore très primaire du mental humain : les processus économiques mis en place par les ego prédateurs impliquent la loi du nombre contre l'individu. Et cette loi de la quantité tire vers le bas, vers le nivellement, vers le plus facile et donc le plus médiocre.

Cette puissance de séparation est, nous l'avons dit, une force de progrès. Elle révèle et soutient les idées de progrès matériel sans fin et du bonheur qu'il est censé procurer. Et

comme l'homme a perdu dans cette phase la conscience de son unité avec le reste du cosmos, elle suscite la compétition avec ses compères, la concurrence et la spéculation. Les ego collectifs et individuels s'emparent de cette énergie pour proclamer leur « moi-je ». C'est le développement de l'autosuffisance, de la vanité, de la contemplation de soi, de la difficulté à s'unir à l'autre. C'est l'exacerbation de la soif de pouvoir. Au niveau des peuples et des nations, cela peut s'exprimer par des idées de supériorité de races et de peuples, la volonté impérialiste toute puissante de soumettre le monde, sans foi ni loi, jusqu'à ce qu'un homme se proclame dieu, tels Huang Di chez les Chinois ou Auguste chez les Romains. C'est l'apparition grandiose et terrifiante de quelques ego humains divinisés. Nous ne parlons pas ici des détenteurs du pouvoir absolu en général mais de la façon dont il est acquis et dont il en est fait usage. Il faut bien comprendre en effet que cette force de séparation n'est pas la cause du pouvoir absolu, car ce dernier existe dans presque toutes les phases du cycle -la recherche du pouvoir étant inhérente à l'homme- mais de la façon dont il est exercé.

Mais tous ces phénomènes de dérive mégalomanes du culte de la personnalité ne sont que les balbutiements collectifs d'une individualité qui doit naître. Pour cela, l'homme doit apprendre progressivement à acquérir une pensée libre, capable de s'étendre à l'infini en incluant tous les contraires dans une synthèse de vérité supérieure. Mais force nous est de constater que dans l'humanité actuelle, bien peu ont appris à penser par eux-mêmes. Cette première étape, l'élaboration d'une pensée autonome, constitue pourtant le processus élémentaire vers la liberté du mental, qui atteint son apogée dans un phénomène qui est appelé « Illumination » ou mental illuminé.

Cette puissance de séparation est principalement active dans la psyché masculine, car l'homme, au niveau du mental, est en résonance avec le cerveau gauche logique tandis que la femme est plus proche de l'hémisphère droit intuitif. Cette puissance appelle vers la quête de connaissance et donc de pouvoir, car connaître, c'est pouvoir. Elle incite à la maîtrise, mais l'homme la dévie de son but et l'utilise à son profit pour prendre le pouvoir et dicter sa loi. Ce que l'on voit est une perversion de ce pouvoir en une exploitation de l'homme par l'homme, et un saccage de la nature.

Et comme cette influence dure depuis douze mille ans, car nous sommes au sommet d'une grande phase séparatrice, il ne faut pas s'étonner que Simone de Beauvoir puisse noter que jamais, dans toute l'histoire connue - qui ne remonte pas à plus de 6 000 ans - l'homme ne fut départi de son pouvoir de domination.

Dans les périodes séparatrices, c'est l'homme qui est au centre du monde. Dans l'autre moitié du cycle, en période fusionnelle, c'est le sacré, quelle que soit la forme que cela prenne ou les noms qu'on lui attribue dans les religions et les cultes divers. Dans les premières règne le doute, nécessaire au discernement et conséquence logique de la perte de contact avec le réel. Dans les secondes, la foi, indissociable du sentiment d'unité.

Ici, la place d'honneur est à ceux qui combattent, là à ceux qui prient.

La phase séparatrice est le temps de l'homme-dieu, et le rejet de toutes les formes et de tous les signes extérieurs de la religion. Cette dernière n'est plus que coquille vide car elle a perdu contact avec le souffle qui l'a animée durant toute la période fusionnelle.

A l'apogée de cette phase se manifeste le désir d'une intériorité nouvelle, d'un contact avec le dieu intérieur. En cette période où tout pousse à l'extériorisation, l'homme a pour tâche de prendre contact avec le dieu intérieur qui sommeille en lui, car c'est la seule façon de gérer le monde s'il ne veut pas le conduire vers l'absurde et peut être sa destruction. La perte de la conscience des relations ordonnées dans l'espace, perte qui résulte de son éloignement du réel, lui fait obligation de se situer dans le temps, d'intégrer les leçons de l'histoire. Car la progression vers la réalisation de soi suppose de discerner ce qui est bon pour soi, en accord avec son but intérieur secret et le plus souvent inconscient. Et le discernement a besoin de la mémoire pour se construire. Et la mémoire repose sur le temps qui implique passé, présent et futur. La volonté de progrès se sert du futur pour élaborer un projet. C'est donc une période où l'homme se projette lui-même dans le monde, par le projet que lui dicte la raison.

Dans l'autre demi-alternance, au contraire, le temps disparaît ainsi que ses frontières : la mort est familière, apprivoisée. L'homme prend sa place entre les hiérarchies d'êtres divins et celles de la nature. Et c'est l'espace qui règne par l'intermédiaire du sacré, incarné dans les édifices religieux. La créativité s'exprime, non comme ce qu'on a prétentivement jugé être au Moyen-Âge un art naïf, mais comme un jeu à l'intérieur d'une harmonie spatiale.

En essence, les deux parties du cycle sont dans le rapport du jour à la nuit. Le jour qui permet de distinguer les objets, de séparer, qui invite à l'activité, aux projets, au temps rythmé. La nuit, qui unit tout en son ombre, qui est silence et réceptivité, invitation au repos. Mais aussi, qui est proche des royaumes de l'ombre et de l'inconscient, des puissances cachées ou obscures, de la magie et de l'ensorcellement. Anges et démons s'y promènent. Magie blanche et magie noire s'y côtoient : période magique...

Et si le sage règne sur le jour, par la maîtrise de la connaissance, le mage règne sur la nuit, par sa participation à l'essence des choses, par sa familiarité avec l'invisible.

Le jour, c'est l'être-pour-soi.

La nuit, l'être-pour-autrui.

Le jour, c'est le grand, la réalisation, la conquête. La nuit, c'est le détail, la perfection de l'ordre intuitif du réel.

Dans la période séparatrice, l'homme se place au centre du monde. C'est l'humanisme qui proclame la grandeur de l'homme contre la force brute de la nature. Tout ou presque tout est réputé connu. La crainte de l'inconnu a disparue. L'intérêt se tourne vers l'individu et non vers la collectivité. Par principe, l'homme est « contre », en opposition permanente contre les autres, leur pensée, la nature. Et cette opposition, il l'appelle liberté.

En ces temps d'individuation, les institutions prospèrent. L'homme y a la passion de l'intelligibilité et le doute est élevé à la dignité de la vertu la plus haute.

La fin de cette période voit poindre le crépuscule du « devoir ». L'homme n'y a plus que des droits. La revendication majeure est de laisser chacun être soi-même ; elle est supportée par une éthique de l'authenticité, c'est-à-dire une justification du moi égoïste et égotiste. La notion du sacrifice, au sens de rendre sacré et non de résignation passive, est rejetée si ce n'est honnie. C'est un temps d'où la morale est progressivement bannie, un temps où l'affirmation du moi des individus et des collectivités atteint son paroxysme et où la spéculation n'a plus de limites. Plus aucun lien au sacré ne peut retenir de bafouer ouvertement les idéaux que la raison proclame. L'homme est isolé, face à lui-même. Dieu ne se promène plus dans le jardin d'Eden comme il avait coutume de le faire, nous le dit allégoriquement la Bible, avant que l'homme ne croque la pomme interdite. Il n'y a plus de contact. C'est l'épreuve de la solitude et de l'angoisse qui peut conduire au geste absurde du suicide par déconnexion totale de la réalité.

Dans cette période séparatrice, le progrès et son outil la science, sont divinisés. L'expert remplace le prêtre. Le pouvoir va aux plus rusés ou aux plus riches. L'État appartient à ceux qui s'en emparent. Les guerres sont économiques et satisfont le plus souvent aux ambitions individuelles. Régner sur le monde est le but à atteindre.

L'homme vit dans le temps causal, rapide, urgent, sans répit. Sa démarche est batailleuse. Il ne vit que pour demain, jamais dans le temps présent. La possession est bien souvent le seul

pouvoir qui lui reste, car il a délégué tous les autres à l'État. La perte du contact au réel l'a fait tomber dans un sentiment d'insécurité permanent. Dans sa quête éperdue d'identité et de sécurité, il se raccroche à des bannières futiles et glorifie son appartenance à un territoire, à un clan ou un parti. Les sociétés qu'il élabore sont essentiellement individualistes et utilitaires.

Si nous avons tendance à souligner ici les aspects négatifs de cette période, c'est pour attirer l'attention sur ces déviations qui rendent ce passage difficile et dangereux pour l'humanité. Il ne faut cependant pas oublier que ce sont des périodes exceptionnelles pour que l'homme se trouve lui-même et cherche sa vérité jusque dans les plus grandes extrémités : en quelque sorte, Dieu se retire de sa création pour lui laisser le champ libre. C'est une période extraordinaire où l'homme a le loisir de balayer toutes ses croyances et d'expérimenter le vide et la liberté.

C'est tout l'inverse dans une période fusionnelle. Le sacré retrouve la primauté et y acquiert une vitalité exceptionnelle. Il imprègne tous les aspects de la vie quotidienne. Le sacré, l'ordre des choses, marche la main dans la main avec la foi, car c'est la foi qui est le pont entre le monde quotidien et le divin. La religion domine car toujours l'homme a eu besoin d'encadrer son rapport au sacré. C'est Dieu, et la nature, sa création, qui est au centre du monde, qui est exaltée devant la misère de l'homme. Transcendance et immanence sont des réalités vivantes, vécues. La création révèle certains de ses mystères devant lesquels on s'incline avec une crainte sacrée, sentiment qui n'existe plus dans la période séparatrice.

La sensation de l'inconnu est toujours présente. A l'intelligence sèche de la période séparatrice succède le cœur inquiet. L'émerveillement fait partie du présent, et devant celui qui s'émerveille éclosent les merveilles.

Mais la peur panique est là aussi, devant les manifestations des mondes mystérieux qui nous entourent. Anges et démons, elfes, ondines, lutins, sylphes y sont des réalités perceptibles et non, comme aujourd'hui, de simples figures des mythes pour enfants.

Notre rationalité actuelle a vite fait de classer ces choses comme purs fantasmes des hommes de ce temps. Mais nous croyons qu'il n'en est pas ainsi ; ces croyances étaient très certainement fondées sur des perceptions qui ne nous sont plus accessibles. Dans un prochain chapitre, nous aborderons le processus par lequel s'effectue, au cours du cycle, la perte de sensibilité à ces phénomènes.

Ces perceptions du monde qui nous entoure - esprits de la nature, hiérarchies angéliques et démoniaques - ouvrent la porte à quantité de pratiques magiques. Lorsque la perception de ces mondes s'atténue, en fin de période fusionnelle, la chasse aux sorcières commence. Nicolas Rémy, juge et procureur de Lorraine au XVIème siècle, aurait envoyé à lui seul quelque trois mille sorciers et sorcières au bûcher. Et ce phénomène s'enfla dans des proportions insensées au XVIIème siècle : un million de sorcières auraient été brûlées vives en Europe à la fin du Moyen-Âge, entre le XIVème et le début du XVIIIème siècle.

Le sentiment dominant de cette période fusionnelle est celui de la crypte, du recueillement, du doré qui exalte le sacré, du surnaturel et du merveilleux. Le temps perd son importance et les sociétés succombent à la tentation de l'immobilisme. Le devenir est remplacé par l'être. L'espace rural est ordonné, là où, en période séparatrice, le temps urbain est morcelé et saccadé.

L'homme vit dans un ensemble de relations ordonnées avec ses semblables où les liens personnels sont fondés sur la fidélité, l'honneur et le dévouement.

Ce sont également des relations ordonnées qui gouvernent le domaine des croyances, où l'homme prend sa place entre les dieux et la nature.

Les relations sont d'homme à homme sans passer par le biais d'institutions. Les rapports personnels remplacent le sens de l'État.

Parmi tous les traits qui différencient les périodes fusionnelles et séparatrices, il faudrait présenter en détail la mutation du droit, le passage du droit écrit au droit coutumier oral et inversement. Cette mutation est d'autant plus complexe qu'on a vu maintes fois coexister ces deux formes du droit : il est dit par exemple, que le droit romain fut la continuelle tentation du Moyen âge. Elle suit, dans ses grandes lignes, l'évolution de la religion et de la philosophie. Si l'étude de cette mutation est relativement difficile à appréhender, c'est parce qu'il faut considérer l'esprit et non la forme extérieure. Le premier, le droit écrit est au service de l'individu, conçu pour garantir les biens, la propriété, les trafics et les négoce, le second, le droit coutumier est fait pour des êtres vivants dans une communauté en relation avec le sacré. Le droit romain est un exemple frappant du premier, du droit des périodes séparatrices : « Conçu pour des militaires, des fonctionnaires, des marchands, il confère au propriétaire le jus utendi et abutendi, droit d'user et d'abuser, en complète contradiction avec le droit coutumier, mais éminemment favorable à ceux qui détiennent des richesses surtout mobilières » (Régine Pernoud. *Pour en finir avec le Moyen-Âge*. Ed du seuil. Coll. Points).

. Il est plébiscité non seulement par la bourgeoisie, mais par tous ceux qui y voient un instrument de centralisation et d'autorité. « Ce droit romain n'est pas favorable à la femme, pas plus qu'à l'enfant. C'est un droit monarchique, qui n'admet qu'un seul terme : c'est le droit du pater familias ». La place d'honneur qui était faite précédemment à la femme dans la période fusionnelle disparaît totalement.

A l'inverse, le droit des périodes fusionnelles n'est pas normatif. Pour un même délit les peines peuvent être très différentes d'un endroit à un autre. Il arrive même que l'on juge l'accusé selon sa loi propre, celle de son clan ou de la famille de croyances à laquelle il appartient.

Dans la période fusionnelle, le pouvoir n'est pas concevable hors la religion ; la séparation de l'Église et de l'État y serait même une absurdité, car le pouvoir ne peut être qu'une responsabilité confiée par Dieu, et non un bénéfice personnel. En revanche, la structure ecclésiale, masculine, reste animée du désir de pouvoir car, ne l'oublions pas, nous sommes dans une vaste demi-alternance séparatrice favorable au désir de puissance de l'homme : l'église catholique qui s'écarta de l'esprit du Haut Moyen-Âge, tenta de s'arroger le pouvoir sur le monde, au plus profond de la courbe.

De nos jours, en pleine période séparatrice, les religions qui semblent suivre le schéma que nous venons de décrire et tentent de s'imposer comme seule structure de pouvoir, ne peuvent le faire que par l'oppression, et ne sont donc pas du tout animées du même esprit.

Dans le domaine des échanges, le troc succède à l'économie de concurrence. La compétition est remplacée par la coopération, et même un désir d'entraide.

La société y est essentiellement égalitaire, car chacun ressent l'égalité devant Dieu comme une évidence : ce n'est pas une revendication, comme celle qui émergea à la révolution française contre un pouvoir abusif qui a perdu tout contact au sacré, mais une perception intime propre à chacun.

La société devient statique, comme figée dans un temps immuable. Ce que nous appelons le progrès cesse. Ou plutôt le désir de progrès : pourquoi faudrait-il améliorer quoique ce soit puisque l'ordre ici bas est gouverné par des lois divines immuables. Puisque le salut réside dans l'au-delà, puisque le paradis n'est pas et ne sera jamais sur cette terre. Seul importe la façon d'y parvenir et d'échapper à l'enfer. L'avenir terrestre a peu de signification. Il est rapporté qu'au Moyen-Âge, les masses rurales n'éprouvent pas le besoin de connaître leur âge ni les années écoulées. La mortalité infantile par maladie, guerres ou épidémies, ne suffit

pourtant pas à justifier ce fait. Nous pensons que cela est dû à un autre rapport au temps, comme nous essayons de le faire sentir.

Dans le domaine des idées, le Moyen-Âge vécut sur celles d'Aristote, sans éprouver le besoin d'approfondir ni de critiquer. « Tous les détails qui se sont ajoutés à son œuvre et ont été recopiés sans trêve, sans esprit critique et sans souci de mise à jour durant toute la période, proviennent eux aussi de l'Antiquité et (...) le vulgaire a cru ou su la même chose durant mille ans » (Robert Delors. *La vie au Moyen-Âge*. Ed du Seuil. Coll. Points 1982 p 74).

Les guerres sont religieuses ou vitales ; croisades ou invasions barbares. L'intérêt de l'espèce pour la continuité de la vie a supplanté celui pour l'individu. S'unir, s'aider et donner aux individus le sens de la communauté sont des besoins puissants.

C'est, en essence, une période de prédominance des valeurs féminines. Non seulement par les pratiques magiques de sorcellerie, ou de guérison, non seulement par la passion de s'unir qui s'exprime par l'amour courtois, mais aussi dans le respect porté à la femme et dans les responsabilités qu'elle assume. Il semblerait - car peu d'études ont été faites à ce sujet - qu'elle ait eu à cette époque une place au moins équivalente à l'homme. Régine Pernoud rapporte qu'une femme fut abbesse d'un couvent de moines. Ce n'est qu'après le Moyen-Âge que fut retiré à la femme tout ce qui lui conférait quelque autonomie. Selon Robert Delors, « le nombre de maris réprimandés, battus, tyrannisés et cocufiés par leur femme ogresse, forte en gueule et seule patronne à la maison, portant les braies, est très supérieur à celui des femmes corrigées par leur mari, au moins dans la littérature des XIIème et XIIIème siècles. »

Devant Dieu, tous sont égaux. Mais ce n'est pas pour autant que tous ont les mêmes droits, car chacun doit tenir son rang, à l'instar des castes indiennes.

Toutefois l'esclavage est une notion inconnue et le serf n'est pas aussi servile qu'on a pu le dire. C'est Régine Pernoud qui nous le fait le mieux comprendre. Elle note que l'esclavage est probablement le fait de civilisation qui marque le plus profondément les sociétés antiques et modernes (séparatrices), et que sa disparition au tout début du Haut Moyen-Âge et sa brusque réapparition au début du XVIème siècle sont presque passés sous silence. La société antique l'a considéré comme naturel et nécessaire. Notre époque fit de même les premiers siècles des temps modernes et l'esclavage actuel n'est sans doute pas meilleur que l'ancien. Mais R.Pernoud souligne qu'il n'y a pas commune mesure entre le servus antique, l'esclave, et le servus médiéval, le serf, par ce que l'un est une chose et l'autre un homme. Le sens de la personne humaine depuis les temps antiques jusqu'aux temps médiévaux a connu une lente

mutation. Et entre le Moyen-Âge et notre époque, elle a connu une mutation inverse. Cela est relativement facile à comprendre dans notre théorie : dans les périodes séparatrices, le sens de l'unité - unité de l'homme avec la nature et le divin - est totalement perdu. En conséquence, la nature sacrée de la personne humaine disparaît - et nous ne parlons pas même des animaux. L'autre devient ce qu'il manifeste à l'extérieur, un objet, une chose. Et aux choses, on peut faire subir n'importe quoi.

Il faut noter aussi une différence essentielle dans le rapport à la terre entre les périodes fusionnelles qui privilégient l'usage, et les périodes séparatrices où domine la notion de propriété. Dans la période fusionnelle, c'est la Terre Mère qui s'offre pour satisfaire les besoins de l'homme.

La phase fusionnelle est aussi une période symbolique, rituelle, où le mythe tient une grande place. Symbolique parce que seul le symbole peut traduire les vérités du sacré perçues par l'intuition. Ainsi, par exemple, Saint Augustin considère les Nombres comme des pensées de Dieu. La raison n'y a de valeur que pour éclairer les vérités de la foi perçues par l'intuition. Et ceci, aussi bien chez les rishis védiques, au temps du Moyen-Âge grec que lors du Moyen-Âge européen. Les rituels expriment et mettent en scène le sacré, et permettent à l'homme de se situer dans l'univers. L'art est idéalisé, expressif, et toujours religieux : cathédrales, mosquées etc. Souvent la démesure règne et certaines règles élémentaires d'architecture semblent être ignorées, comme sans importance. La symbolique, en revanche, est omniprésente dans les mesures, les orientations, les couleurs. Toujours l'édifice vise à procurer l'émotion la plus haute, le sentiment le plus pur, à l'intérieur d'un espace sacré. Ce qui fait dire à Oswald Spengler que ces périodes sont des « temps magiques où domine le sentiment de la crypte ».

S'il peut sembler que nous avons donné aux périodes fusionnelles un éclat qui semble injustifié par rapport aux périodes séparatrices, il ne faut pas oublier que ces périodes de retour au sentiment d'unité sont extrêmement peu propices à l'expression individuelle et présentent bien des aspects qui nous sembleraient intolérables aujourd'hui : les réactions aux événements sont le plus souvent subjectives, impulsives ou d'ordre émotionnel. Il règne ce que l'on pourrait décrire comme une certaine confusion mentale. Ou peut-être comme la soi-disant incohérence que l'homme reproche souvent à la femme. Ce n'est peut-être pas tant le but à atteindre qui compte que la façon d'y parvenir, à l'inverse de notre siècle, car de toute

façon, le but ultime, rejoindre Dieu, est hors d'atteinte. Les superstitions font cortège au merveilleux. Magie noire et magie blanche se pratiquent également, et la crédulité est très répandue. Il y a presque toujours absence d'unité dans les constructions, manque de rigueur et bien souvent inachèvement. Robert Delors nous fait remarquer que bien souvent, les arcs boutants prévus pour épauler les piliers à l'endroit où ils reçoivent la poussée des voûtes tombent entre les points où s'exercent les poussées. Il nous dit qu'il n'est pas exagéré de signaler, à côté de la vaste indifférence au temps, une égale indifférence ou une certaine incapacité à saisir l'espace. Mais, nous dit-il, ce n'était pas la marque d'esprits imprécis. Bien qu'il n'ait existé aucune carte du royaume de France avant le XVème, le Roi, ses officiers et les sujets sont conscients du tracé des frontières.

Cette incapacité à saisir l'espace peut sembler contradictoire avec le fait que nous avons dit précédemment que l'espace était la caractéristique de la phase fusionnelle, parce que liée à l'intuition. Mais il s'agissait alors du rapport entre les choses et de la juste place et non de la perception des mesures. Le premier est du domaine de l'harmonie, la seconde de celui des structures géométriques. Le premier est une fonction du cerveau droit intuitif, la seconde du cerveau gauche logique. De manière générale, nous pouvons dire que le Moyen-Âge fonctionnait davantage avec le cerveau droit et l'humanité actuelle avec le gauche.

Les raisons évoquées plus haut, ajoutées à une sensation d'étouffement créée par un certain immobilisme et des structures d'église rigides et qui se vident progressivement de leur substance, expliquent pourquoi il y eut un tel rejet du Moyen-Âge pendant près de trois siècles et un engouement correspondant pour la période classique grecque.

Le déroulement du cycle

Après ce premier aperçu des caractéristiques générales des deux phases du cycle, nous allons décrire leur déroulement dans le temps.

Peut-être le lecteur aura-t-il parfois l'impression de répétitions, car la démarche adoptée progresse davantage en spirale qu'en ligne droite afin d'amener progressivement le lecteur à une compréhension de la nature du cycle.

D'autre part, et dans toute la suite, il faudra nous rappeler sans cesse que si les forces sous-jacentes que nous venons d'explicitier restent toujours les mêmes, les réponses des individus et des peuples varient selon leur nature et leur état de développement. Ce ne sont donc que les

manifestations historiques de ces tendances, largement soumises à l'état de développement actuel de l'humanité, que nous allons examiner.

En remarque préliminaire, nous noterons aussi que si certains individus peuvent avancer très vite et s'élever loin au-dessus des autres, la masse humaine ne progresse que très lentement, à la vitesse des plus lents. Pour les deux raisons que l'on vient d'évoquer, les phénomènes observés à l'échelle des civilisations conserveront toujours un caractère enfantin : désirs de possession, d'expansion, de sécurité, de liberté, luttes pour la conservation de l'acquis, peurs de l'inconnu... qui se traduisent toujours par les mêmes types d'événements : guerres, conquêtes, et des rassemblements humains de plus ou moins grande taille. Nous devons donc porter davantage notre attention sur les changements dans les institutions, les idées, l'art et les formes sociales que sur les faits guerriers de tel ou tel peuple. Et si nous portons notre intérêt vers les guerres, ce sont les motifs de ces combats et non les victoires ou les défaites que nous devons examiner. Nous serons donc amenés à étudier des influences similaires à travers les âges malgré des échelles de population très différentes. Ainsi, les guerres entre cités chez les Grecs répondent à la même influence séparatrice d'individuation que celle qui fut à la source des guerres entre nations de ces deux derniers siècles.

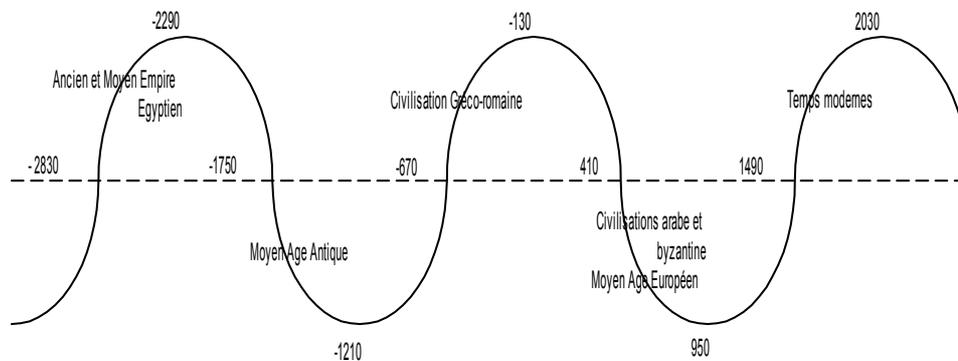
Nous devons aussi garder à l'esprit que le déroulement des petits cycles de 2 160 ans se situe à l'intérieur d'un vaste cycle de 26 000 ans dans lequel nous nous situons, comme nous le verrons, au sommet de la période séparatrice.

Les petits cycles sont donc marqués globalement par une forte empreinte séparatrice, qui, dans les faits, se traduit depuis des millénaires par la domination de l'homme, des conquêtes et des guerres, et la quête du pouvoir. Il est probable que les tendances d'un petit cycle, dans la période fusionnelle du grand cycle, sont assez radicalement différentes. Mais ceci se passant à 12 000 ans de distance de nous reste encore du domaine de l'imagination.

La dernière question qui se pose est le point de départ du cycle.

En fait, il n'y en a pas, car l'ondulation est, bien évidemment, perpétuelle. Toutefois, il nous faut bien commencer notre description quelque part. Le point qui nous paraît le plus judicieux est la fin de la période moyenâgeuse du cycle, car c'est le point où les historiens font en général commencer l'histoire des civilisations. C'est le point où la courbe traverse l'horizontale sous l'impulsion de l'énergie séparatrice, le retour en force de l'humanisme : début de l'Ancien Empire égyptien, en 2 778 av. JC, sous le règne de Djoser, début probable

de la civilisation de l'Indus, sortie du Moyen-Âge grec (VIIIème siècle av. JC), fin des « siècles obscurs » en Europe, fin de la Chine féodale, avec la naissance du Taoïsme et du Confucianisme, et plus près de nous, la Renaissance.



Ce moment que nous choisissons arbitrairement pour décrire le cycle marque non pas l'apogée, qui aura lieu 540 ans plus tard, non pas le dépôt du germe, qui a eu lieu 540 ans plus tôt au plus profond de la période fusionnelle et qui a été bientôt suivi par les premiers bourgeons, telle la création des universités au XIIème siècle, mais l'arrivée au grand jour des puissances séparatrices d'individuation, tant pour les personnes que pour les nations. C'est un point d'équilibre entre les tendances séparatrices et fusionnelles, mais à l'avantage des premières qui sont dans un mouvement d'expansion.

La perception du sacré s'est déjà largement estompée. Soit de nouvelles religions apparaissent, plus humanistes, comme le Bouddhisme et le Taoïsme, soit les Églises, après avoir longtemps lutté contre les hérésies, sont obligées de se réformer : Concile de Trente ...

Ce point de pseudo-équilibre marque aussi le point culminant de la royauté de droit divin : absolutisme pharaonique au temps des pyramides, où l'on adore le pharaon en tant que fils de Râ (Saqqarah, - 2668, grandes pyramides -2589 à - 2496), fin de la monarchie étrusque en Italie, et arrivée de Louis XIV au pouvoir en 1643. Et en même temps, le début du contrôle de l'Église par l'état avant que ne soit prononcé quelques siècles plus tard leur séparation. C'est, à toutes les époques, la fin des Moyen-Ages, la fin des siècles dits « obscurs ». Le monde est désormais organisé en cités ou en nations qui chercheront de plus en plus à affirmer leurs identités propres, leur individualité, à commencer bien sûr par la délimitation des espaces propres à chacun.

Ce qui va se développer au cours du premier quart de la courbe jusqu'à son apogée, c'est la prise de conscience d'elles-mêmes des entités humaines, cités ou nations, parfois même avec

le vague sentiment de leur rôle et de leur fonction dans le devenir humain. Cette tentative d'objectivation se fait dans un total rejet de ce qui n'est plus ressenti, et donc incompris : rejet de ce qui est qualifié d'obscurantisme, mais qui n'est en fait qu'une perte de sensibilité et donc des perceptions et des concepts correspondants.

Lorsque chacun tente d'affirmer son espace et sa personnalité en criant plus fort que tous les autres, et en revendiquant le droit d'avoir raison, d'être le meilleur et le plus fort, il ne peut s'en suivre que des conflits. C'est le début de la période que les historiens dénomment « période des royaumes combattants ». On la retrouve dans la période -2900/-2300 au Proche-Orient où les cités-états des civilisations sumériennes au sud, Ourouk, Our, Nippour et Lagash, ou des civilisations sémitiques au nord, Kish, Mari, Ebla, s'opposent pour la prépondérance dans la région.

Ce fut bien sûr les royaumes combattants en Chine, de - 481 à - 221.

Ce fut toute la période gréco-romaine précédant l'avènement des Césars.

Et les guerres européennes et mondiales, depuis la Révolution française.

Pendant cette même période, l'art se libère des contraintes du religieux et de la représentation des choses sacrées. Poussé par la raison, il cherche les formes mathématiques de la beauté et de l'équilibre : art de l'Égypte de l'Ancien Empire ou de la Grèce antique au siècle de Périclès, de la Renaissance italienne et européenne. La créativité semble prendre son envol, hors des structures et des formes qui ne lui correspondent plus. C'est le début des périodes dites classiques qui tentent d'élaborer les règles de l'esthétique.

Parallèlement, les connaissances occultes sur la nature du réel qui ont été touchées du doigt pendant la période de foi, se perdent chaque jour davantage et les écoles de Mystères tentent, tant bien que mal, de les perpétuer avant de disparaître.

Ce sont les Mystères égyptiens d'Héliopolis, instaurés vers - 3360 au plus profond de la courbe.

Ce sont aussi les Mystères égyptiens, diffusés à partir de - 2000, lors de la première révolution sociale. A compter de ce moment, chacun s'approprie les droits des pharaons liés aux funérailles et peut désormais, à son égal, devenir un dieu.

Enfin, ce sont les Mystères grecs d'Éleusis qui disparurent progressivement sans avoir été dévoilés.

Le pouvoir se libère petit à petit de la tutelle puis de l'influence de l'Église. Le souffle du progrès se répand sur le monde. Les aspirations à la Liberté et à l'Égalité se renforcent. Mais, paradoxalement, par perte du sens, l'exploitation de l'homme par l'homme, sous toutes ses formes, réapparaît : début de l'esclavage en Grèce en - 480 qui s'arrêtera à la chute de l'Empire romain pour ne reprendre qu'à la fin du Moyen-Âge pour satisfaire aux exigences de la colonisation de l'Amérique. Paradoxalement – mais ce n'est pas un paradoxe dans notre théorie, car c'est le moment où l'homme perd la sensation et le sentiment de l'unité - ce sont les périodes séparatrices, celles qui se vantent de leurs idéaux de liberté, qui pratiquent le plus à fond l'exploitation de l'homme par l'homme. Jamais il n'y eut autant de victimes de l'inquisition et de la chasse aux sorcières qu'au XVIème et XVIIème siècles. Et notre époque n'est pas en reste : le bureau international du Travail évalue à 250 millions le nombre d'enfants aujourd'hui réduits aux travaux forcés. Et l'on peut affirmer sans trop de risques de se tromper qu'il existe à la fin du XXème siècle à travers le monde un plus grand nombre d'esclaves qu'à aucun moment du passé (Voir à ce sujet Dominique Torrès, *Esclaves*. Ed Phébus 1996).

Le développement du processus dans ce premier quart de la courbe nous est bien connu, car il correspond à l'histoire des temps modernes depuis la Renaissance. Bien sûr, il n'est pas exactement identique à la période gréco-romaine, car l'évolution est non seulement cyclique mais aussi linéaire, résultant en un mouvement spiral. Mais les tendances sont les mêmes. Comme le dit Spengler, Alexandre et Napoléon sont contemporains. Contemporaines aussi, les guerres puniques et les guerres mondiales. Semblable, toujours à 2 160 ans d'intervalle, la création d'un Empire universel, inéluctablement, «presque malgré lui-même» : premier empire mésopotamien, sous la tutelle de la cité-état d'Akkad, fondée par Sargon Ier ; ancien Empire égyptien ; probablement, empire de l'Indus ; empire romain ; empire américain (à conforter).

S'il est deux mots qui peuvent résumer ce premier quart de la courbe, ce sont violence et créativité. Au fur et à mesure que diminuent sensibilité et perception du sacré et de l'Unité, les règles de morale perdent leur fondement. Des notions évidentes dans la période précédente, telles que la solidarité, disparaissent. La violence absurde, comme règle de vie ou comme divertissement, fait son apparition au sommet de la courbe : jeux du cirque au temps des romains, et de nos jours, violence télévisuelle, bandes, etc. Dans cet extrême de l'action des forces séparatrices - et nous sommes doublement sous leur influence puisque nous sommes à la fois au sommet d'un grand cycle de 26 000 ans et d'un petit cycle de 2160 ans - il n'y a

presque plus de limites dans la déshumanisation : enfants tueurs, exterminations méthodiques..., comme si l'homme devait explorer les profondeurs de l'absurde et de l'horreur.

D'innombrables exemples dans tous les domaines pourraient être pris pour illustrer cette évolution du sacré vers le profane dans le premier quart de la courbe comme par exemple le passage de l'amour courtois à la pornographie. C'est une progression de l'énergie similaire aux premiers mois du printemps, aux trois premiers signes du zodiaque. Le groupe, la ville, la nation, se tournent vers leurs propres besoins, leur propre construction. Logique aristotélicienne et cartésianisme se font écho. C'est le refus du dogmatisme, la sortie du ventre maternel moyenâgeux.

Très vite le désir de pouvoir va s'exacerber. Prenant appui sur les masses populaires, il fait surgir progressivement la démocratie puis un état centralisé universel. Cette émergence de l'Empire unifié avec, à sa tête, l'homme-dieu, le pharaon-soleil-dieu, les divins Auguste et Huang di, met fin à la période des états combattants.

Dans le domaine de l'art, au fur et à mesure que l'on se rapproche du sommet de la courbe, l'impulsion créatrice apparue près de 1000 ans plus tôt, tend à disparaître, remplacée par une quête d'originalité. La copie des œuvres d'art fait son apparition à Alexandrie, dès le deuxième siècle avant notre ère ; et le Moyen et le Nouvel empire égyptien ne seront qu'une prolongation des impulsions émises pendant l'Ancien empire. Notre époque ne fait pas exception à la règle.

Pour Spengler, au sommet de la courbe, l'homme, comme l'art, a perdu son âme.

Pour Toynbee, c'est le signe qu'il doit commencer à la chercher en lui-même, car la maturation de la civilisation la mène vers un lent retournement de l'extérieur vers l'intérieur : l'homme et non plus le monde extérieur, devient à lui-même son propre défi.

En effet, au sommet de la courbe, l'Empire universel est stabilisé. Il ne se connaît plus d'ennemis capables de le menacer sérieusement. Les Barbares de l'extérieur sont contenus. Les Barbares de l'intérieur ne sont pas encore devenus trop puissants (mafias, gangs, bandes...)

Si Toynbee a bien saisi qu'il se passait quelque chose de particulier au point maximum de développement de la civilisation, une sorte de retournement des énergies, il n'a su en donner une raison valable car son modèle de défi économique ne peut suffire à expliquer un tel renversement de direction.

Ce sommet de la courbe est l'apogée de la raison pure, du séparatisme. C'est la victoire de la bourgeoisie qui s'est accaparée les fruits de la Révolution.

Mais la logique et la raison pure isolent des puissances du sentiment. Elles déconnectent de la réalité et entraînent par cristallisation, une certaine stérilité : stérilité non seulement de l'âme et des arts, mais curieusement aussi, des corps. Ce phénomène de stérilité physique croissante n'appartient pas uniquement à certains pays développés de cette fin du XXème siècle, car il avait déjà été remarqué du temps des romains.

Et cette époque, difficile et douloureuse pour l'âme mais propice à la quête d'identité, où les connaissances sont morcelées, où les experts font office de grands-prêtres, sert de matrice pour la dépose du germe de la phase suivante de l'alternance, la période de foi. Ainsi l'Égypte du Moyen Empire et la Mésopotamie furent le berceau de la civilisation assyrienne et sans doute de l'Inde védique ; la Grèce et Rome furent celui de la chrétienté et de la civilisation arabe.

Nous l'avons vu, ce sommet de la courbe est la réalisation de l'unité politique sous forme de l'Empire universel. Toutefois, la force sous-jacente, qui pousse vers la réalisation de toutes les possibilités, ne permet pas a priori de prévoir cette unité politique du monde, car c'est une force séparatrice qui est à l'œuvre.

Toutefois, un ensemble de phénomènes semblent contredire cette force, ou en être l'application dans une humanité très infantine. Tout d'abord la montée en puissance de l'humanisme et donc le besoin pour cette humanité-enfant d'adorer un homme-dieu. L'un des signes précurseurs actuels est l'idolâtrie croissante pour les idoles du showbiz ou du football. En second lieu, cette force stimule les volontés de puissance de l'ego, et ceux qui savent l'utiliser entraînent le monde avec eux inéluctablement vers l'Empire universel, présenté comme seule solution pour la paix. C'est une vaste manipulation menée quasiment à l'insu de tous, basée sur le fait que les hommes ont peur les uns des autres.

(Dans l'autre phase de l'alternance - qui est diversité politique/unité culturelle -, il est plus facile de comprendre l'évolution du pouvoir. Les hommes ne craignent que Dieu, et peu la mort. L'inféodation n'est donc acceptée qu'en échange d'une protection tangible.)

A ce sommet de la courbe, des ego puissants finissent donc par s'emparer des foules humaines désorientées qui poursuivent leur quête insatiable de sécurité et de plaisir. Le désordre croît, de même que l'aspiration à l'ordre.

Dans la déroute générale des valeurs apparaît « la seconde religiosité », phénomène qui s'explique bien à ce stade de la courbe. En effet, les religions ne sont plus que des enveloppes vides. Non qu'elles aient perdu leurs fidèles, car une certaine aspiration à la transcendance est toujours présente dans l'espèce humaine, mais par perte totale du contact avec le sacré, lequel contact prépare à la vraie spiritualité.

Avec la bascule des énergies, certaines personnes, peut-être plus sensibles que les autres, ressentent un appel à renouer avec le sacré. Mais faute de guides adéquats, ils s'égarent dans les méandres d'une fausse spiritualité que leur présentent soit des personnes de bonne volonté mais ignorantes de la vraie spiritualité, soit des charlatans sans scrupules.

Cette seconde religiosité, ainsi que l'a nommée Oswald Spengler, recherche une satisfaction de la partie émotive de l'être, en refusant les exigences d'une foi réelle qui implique le combat et non la mièvrerie. L'élan de l'âme et la force de l'engagement sont remplacés par une sensiblerie douceuse et vaporeuse. La soumission aux décrets du hasard, à Dame Tyché dans la Grèce finissante, à travers toutes sortes d'interprètes, a pris la place d'une ascèse rigoureuse guidée par des gens d'expérience. La spiritualité devient un bien de consommation, porteuse d'un marché fructueux.

Dans cet appel intérieur qu'il ne reconnaît plus, l'homme transfère son besoin de transcendance sur des hommes politiques ou sur des idoles, lesquelles finissent par se déclarer dieux-vivants, empereurs divins. C'est à l'aube d'une telle époque que nous nous situons.

Comme l'a fait remarquer Arnold Toynbee, c'est en servant leurs propres intérêts que les Empires universels assoient leur puissance et non par une volonté de conquête délibérée. Etant porteurs du flambeau de leadership que se transmettent les civilisations, ils incarnent les forces de progrès à l'oeuvre dans le monde et en tirent les bénéfices. Les autres puissances, pays ou nations, après avoir réclamé leur arbitrage, sollicitent leur protection, les uns après les autres.

En principe, les périodes des sommets de la courbe n'ont pas à craindre des religions, car ces dernières, on l'a vu, ne sont plus en rapport avec le sacré et sont vidées de leur substance, même si certains mouvements extrémistes ou des emballements émotionnels tentent de donner le change. Aussi n'ont-elles aucun mal à proclamer leur tolérance et la liberté de pensée, tant que leurs intérêts et leur pouvoir ne sont pas remis en cause. Ainsi, pour Rome et son représentant Pilate, le Christ n'était pas dangereux, pas plus que ne l'étaient les différents courants religieux de ce temps, ou que ne le sont les religions ou les sectes pour le pouvoir politique de notre époque, même s'il veut nous faire croire le contraire.

Et si les régimes totalitaires du XXème siècle cherchèrent à éradiquer les religions, ce fut davantage pour empêcher la liberté de pensée - et surtout la pensée non conforme à la doctrine imposée, qui est toujours un risque pour le pouvoir - qu'une négation de telle ou telle religion. La religion, en elle-même, est subversive pour ces doctrines, car hors de leur domaine. Dans une période séparatrice, la foi est à la raison ce que la femme est à l'homme : objet de désir, de fascination ou de rejet.

Ce sommet de la courbe est marqué aux temps anciens par l'effondrement de l'Empire mésopotamien d'Akkad (-2160), celui de l'Ancien Empire égyptien (-2160), la mise sous tutelle de la Grèce par Rome (-146), et de nos jours la main mise sur l'Europe par les États-Unis.

Après l'apogée de la période séparatrice, vient une période de calme relatif de près de 300 ans : c'est la « pax romana », période qui se termine avec le début du Bas Empire.

C'est aussi la période du Moyen Empire égyptien de 2160 à 1785 avant JC.

Dans cette seconde partie de la courbe, le processus de réunion, de fusion, qui a émergé au plus haut de la courbe, à l'apogée de la raison, ou au plus profond de la nuit humaine séparée du Divin (car c'est la même chose), se développe progressivement. Lorsque c'est le germe d'une religion qui a été semé, le processus, comme au temps des débuts du christianisme, se poursuit par la consolidation de l'Église et la stabilisation des dogmes, à l'abri des structures de l'Empire. Si la religion existait déjà, comme au Moyen Empire égyptien, elle renforce ses structures.

C'est une période de pseudo-stabilité, qui marque, comme l'indique le signe du Tao, la continuation du mouvement sur sa lancée et le maximum de l'énergie des forces séparatrices. Période dite faste mais dont le lent déclin n'échappe à personne. Les riches sont toujours plus riches, les pauvres toujours plus nombreux et plus pauvres. Le début du Bas Empire romain se fera sentir dès le IIIème siècle, avec la période d'anarchie militaire (235/ 284). Dès 272, Rome se protège contre la menace barbare, et en 330, le déclin de Rome est consacré par l'inauguration de Constantinople.

Petit à petit, la religion s'est imposée comme un force avec laquelle doit compter le pouvoir politique. Alors que mille ans plus tard, dans sa phase finissante, elle s'épuisera en guerres de religions, en réformes et contre réformes, pour être finalement évincée, elle est, dans cette première partie descendante de la courbe, une puissance montante, pleine de sève. A l'inverse,

les structures de l'Empire, qui se sont sclérosées, s'effondrent sous la pression des Barbares : Hycsos en Égypte ; Wisigoths, Vandales, Burgondes et Huns en Italie.

Durant toute cette première partie descendante de la courbe, avant l'effondrement final, il se produit une exacerbation progressive des tensions entre riches et pauvres ou plus généralement ceux que Toynbee appela les Barbares de l'intérieur. Ce sont les laissés pour compte de la progression vers l'Empire, esclaves et pauvres sans travail, qui finissent par se révolter. C'est une révolution sociale qui met fin en - 2260 à l'Ancien Empire Égyptien, et Rome doit faire face, dès avant le début du millénaire, à la révolte des esclaves. A notre époque, qui n'a pas encore atteint le sommet de la courbe, et donc qui n'a pas encore vu l'apparition de son « Auguste », certains mouvements de grande ampleur se dessinent déjà.

Les élites n'hésitent pas à peser, chaque jour davantage, sur ceux qui assurent leurs richesses. La spéculation devient un mode de gouvernement et l'Empire s'appauvrit de plus en plus.

Si, au début, quelques riches spéculateurs consacrent une partie de leur fortune en faveur de leur cité ou pays d'origine, l'argent n'est bientôt plus utilisé par leur détenteur que pour leur propre plaisir et leur propre gloire. Palais et villas de campagne deviennent des mondes en eux-mêmes. Car les riches fuient la ville pour se barricader à la campagne, dans un mouvement inverse de ce qui vit l'aube de la civilisation, lorsque la ville attirait à elle comme un aimant.

Les villes sont progressivement abandonnées aux mains des populations qui fuient les campagnes. Les terres, objets de spéculation, ne permettent plus la survie.

L'Empire devient un immense réseau de drainage des richesses, depuis les provinces les plus reculées, richesses par ailleurs chaque jour plus insuffisantes pour satisfaire la spéculation, la cour et les riches.

Surtout, il s'instaure partout dans le monde, soumis à cet Empire universel, un fonctionnement unique, homogène, où toute diversité, la moindre déviance, est traquée. Sous un couvert de soi-disant liberté de pensée et d'expression, s'instaure une normalisation d'idées et de comportements. Pensée unique qui justifie les riches, la spéculation, et l'exploitation des autres. Comportements uniques : toges et Coca-Cola, T.V. et jeux du cirque. Peter Brown nous dit qu'au III^{ème} siècle, les paysans n'ont plus la possibilité de s'adresser directement à la cour impériale pour se protéger de l'injustice et doivent passer par des intermédiaires (*patrones*) (Peter Brown. *La Tiare et la Mitre*, le Monde de l'Antiquité tardive). La fascination pour le pouvoir se propage dans toutes les couches de la population, car la pensée unique véhicule l'idéal de domination : chacun tente d'écraser plus faible que soi. Les hommes-loups sont portés aux nues et le mensonge glorifié. Toutes les valeurs sont inversées.

Le fantasme de la possibilité de richesses pour tous est utilisé outrageusement par la spéculation et le jeu, malgré l'effondrement évident prévisible pour la majorité.

Nous pourrions continuer longtemps à décrire le déclin des civilisations de cette façon sinistre, voire cynique. C'est l'automne de la courbe, mais un automne privé de ses joies et de ses couleurs magnifiques, car l'humanité, encore enfantine, tombe dans tous les pièges de l'égoïsme. Possession, pouvoir et jouissance la fascinent, car elle n'a pas encore goûté aux joies supérieures.

Cette période n'est pas seulement déclin extérieur. C'est aussi à l'intérieur une forte nostalgie de l'âme qui suscite en réponse un premier contact avec la Réalité. Cela se manifeste par la croissance d'une religion ou d'une croyance nouvelle. C'est une faculté depuis longtemps oubliée d'émerveillement qui réapparaît. Miracle de la nature, miracle de l'unité. Et ce printemps de la foi va triompher de tous les obstacles. L'oppression lui donnera ses quartiers de noblesse. Les religions qui dominaient durant la phase séparatrice du cycle étaient humanistes ou philosophiques, tels le Taoïsme, le Bouddhisme et le Confucianisme, toutes trois apparues à l'aube d'une période séparatrice. Elles doivent céder la place à des religions qui réintroduisent la transcendance et sortent l'homme du milieu de la scène pour y remettre Dieu.

Leur expansion est soit lente, comme pour le christianisme, soit foudroyante, comme pour l'Islam qui a pris plus d'un demi-millénaire de retard.

Nous voilà arrivés au point médian de la courbe descendante, à l'opposé du point où nous avons commencé. C'est aussi un endroit de pseudo-équilibre, mais les forces dominantes sont des forces qui entraînent vers la fusion et l'unité.

Avant d'aborder ce troisième quart de la courbe, il faut nous interroger sur un point que nous avons laissé de côté jusqu'à présent : nous n'avons pris des exemples que dans les civilisations dominantes, et non dans celles qui sont restées dans l'ombre durant la même période, sans tenter d'expliquer les raisons de la domination de ces civilisations qui à priori, reçoivent le même influx que les autres.

C'est un point que nous ne savons expliquer, sauf à considérer comme Oswald Spengler, que tout peuple a une âme, une nature particulière. Cependant, si tout le monde s'accorde à attribuer à certains peuples des caractères spécifiques, nous n'avons jamais rien pu lire à ce jour qui ait reçu l'aval de la communauté scientifique, si ce n'est de très vagues considérations sur l'influence du climat. Nous proposerons dans un prochain chapitre une

explication fondée sur la théorie des hologrammes : il y aurait une sorte d'homothétie entre l'homme et la terre, et les énergies y agiraient spatialement de la même façon, conférant à des zones géographiques précises une énergie et une fonction particulière. Certaines entre en résonance avec les périodes fusionnelles, d'autres avec les périodes d'individuation, avec toutes les nuances possibles. Les peuples se réveillent quand vient une période avec laquelle ils sont en accord, et se retirent dans l'ombre quand elle s'en va. A tout moment dans le monde, il y a toujours un peuple en résonance avec ce moment particulier de la courbe, et qui brille alors de tous ses feux. Ainsi, les civilisations arabe et byzantine culminèrent en plein Moyen-Âge européen. Ou encore, l'Inde qui vécut un âge d'or durant le Bas Empire romain, avec l'apogée du bouddhisme alors qu'elle a tendance à sommeiller dans notre civilisation industrielle. Une étude détaillée de l'émergence des peuples à certains moments précis de la courbe montrerait sans doute leur caractère et leur vocation particulière pour l'humanité. Ou réciproquement, la perception de l'âme d'un peuple pourrait laisser deviner l'époque de sa pleine expression.

Mais la nature propre à chaque pays ou zone géographique n'empêche pas qu'elles subissent les influences générales : par exemple la Chine, de nature plutôt fusionnelle, a quand même montré, en accord avec la courbe, tous les symptômes des périodes séparatrices durant la période des États combattants.

En abordant le troisième quart de la courbe - la descente vers le Moyen-Âge -, nous devons donc garder à l'esprit à la fois le Moyen-Âge européen, la civilisation byzantine et la très brillante civilisation arabe.

Cette période est essentiellement marquée par une montée en puissance du pouvoir spirituel. C'est un temps d'hiver, de repli sur soi, avec très peu de créativité extérieure. Arts et lettres sommeillent. Le quart précédent s'était terminé par la cessation de la prédominance de la raison ; symboliquement, la fermeture de l'université d'Athènes en 529, précédée en 392 par la promulgation par Théodose du christianisme comme seule religion tolérée dans l'Empire romain. Quelques années plus tard, en 425, Théodose II fonda l'université chrétienne de Constantinople.

Le problème de la mort des civilisations, thèse chère à Spengler, ou de leur renaissance dans une série successive d'autres civilisations, idée chère à Toynbee, ne se pose pas pour nous. En effet, les mouvements sous-jacents aux mutations existent quelles que soient les formes extérieures que prennent les sociétés. Il paraît évident pour nous que les valeurs qui animaient l'Empire romain d'Orient avaient davantage à voir avec la civilisation arabe qu'avec le Bas

Empire romain. Car, nous le rappelons, ce qu'il importe de discerner au-delà des formes extérieures de pouvoir dans les empires, qui sont toujours conformes à l'esprit masculin, ce sont les mouvements qui animent ces sociétés.

Ce troisième quart est aussi fréquemment marqué dans ses débuts par un vaste mouvement de retour à la terre, à la paysannerie. Ce sont souvent des périodes que les historiens dénommeront culture primitive, tel le haut Moyen-Âge Européen, avant que ne débutent les temps féodaux proprement dits. Mais ce peut être, pour certains peuples, des périodes relativement brillantes, ou du moins des tentatives de revitalisation des germes de la civilisation disparue. Tel le Nouvel Empire égyptien (-1580/-1085) qui vécut une résurgence de l'apothéose de l'Ancien Empire, après la deuxième période intermédiaire marquée par l'invasion des Hyksos (-1785 - 1580). Telle la civilisation mycénienne qui se développa simultanément sur le même modèle que la civilisation égyptienne.

Si elles sont brillantes, ces périodes n'en sont pas moins très peu créatrices, et se contentent de copier ou perfectionner les formes d'art précédentes. Même dans le domaine des idées, il faudra attendre les philosophes arabes de l'an 1000, tel Avicenne, pour que soit donnée une nouvelle impulsion à la pensée. Le Moyen-Âge européen resta pendant près de mille ans dépendant de la pensée d'Aristote, sans se soucier ni de la discuter, ni de l'améliorer. Car il ne s'agissait plus de penser ; il fallait croire.

Qui dit période de culture dit aussi retour vers une unité culturelle. Lorsque l'homme entreprend son voyage vers l'intérieur de lui-même, vers son essence, vers le point où il se sent unifié avec la nature, les autres, et le cosmos, il s'en suit nécessairement une communion de compréhension et d'expression, une unité culturelle.

Durant toute cette période, s'élabore très lentement l'organisation en ordres de la noblesse et du clergé. Si comme le veut l'explication classique, cette structuration féodale se fit en partie pour des nécessités de protection de la paysannerie, nous pensons que ces modèles d'organisation s'expliquent plus facilement par le fait que nous approchons du plus profond de la période fusionnelle, qui est comme nous l'avons déjà mentionné, une période spatiale où l'homme ne peut faire autre chose que vivre dans un espace total ordonné. Aussi bien dans son rapport à la nature et à Dieu que dans ses relations sociales.

Tout au long de cet hiver extérieur, la puissance de l'Église ne cesse de croître. Ce mouvement culmine lorsque la réforme grégorienne, au plus profond de la courbe au XIème siècle - elle tire son nom du Pape Grégoire VII, commence sous Léon IX (1049 -1054), et

prend fin avec Innocent III -, instaure la prédominance absolue du spirituel sur le temporel. Ce principe met fin au co-gouvernement du monde par le Pape et l'Empereur.

Dieu devient le centre incontesté de l'univers. La théologie est reine. La déesse-mère, la Vierge Marie, règne sur le monde alors qu'elle n'était qu'un personnage mineur aux débuts du Christianisme.

Il est à noter que les points caractéristiques de la courbe présentent des énergies particulières, et sont donc souvent accompagnés de mouvements importants, de la même façon que nous avons des maladies de rééquilibrage des énergies aux changements de saisons. Cela fut particulièrement vrai autour de l'an - 1200, avec l'écroulement des civilisations hittite, mycénienne, et Chang en Chine, le déclin égyptien et sans doute assyrien.

Avec le dernier quart de la courbe, que nous pouvons associer au printemps dans la suite logique de l'analogie avec les saisons, commencent les temps féodaux, c'est-à-dire les temps des multiples centres de pouvoir. La place d'honneur est à ceux qui prient. La seconde aux combattants. Puis viennent les artisans et les paysans.

Dans la période pré-antique, de - 1210 à - 670, c'est en Chine la période médiévale Zou, qui précède Confucius et Lao-Tseu. C'est également la culture chevaleresque du Mahabharata en Inde, les féodalités militaires en Égypte, les «siècles obscurs» de la Grèce, où Homère (- 900) décrit une culture chevaleresque dans l'Iliade et l'Odyssée. C'est, 2160 ans plus tard, de 940 à 1453, le Moyen-Âge européen, le Japon féodal, mais aussi l'apogée de la civilisation arabe, la splendeur de l'Islam, de la civilisation mongole, et de l'Empire byzantin.

C'est au plus profond de la courbe, que naît, dans la crypte arabe, l'impulsion humaniste, un germe qui mettra mille ans à atteindre son apogée. Une impulsion qui sera très tôt pervertie par l'apparition des premiers bourgeois et de leur mentalité sécuritaire, dont l'apogée aura lieu mille ans plus tard.

Dès l'an mille, la foi est en quête d'intelligence, c'est-à-dire de compréhension. Les dogmes assésés par l'Église ne suffisent plus. Les noms qui nous restent de cette époque sont Anselme et Abélard (1142), pionniers de la dialectique. Thomas d'Aquin et Albert le Grand tenteront, peu de temps après, une grande synthèse de la foi et de l'intelligence.

Au tout début, c'est un renouveau de l'art sur des bases entièrement nouvelles : art roman, puis gothique en Occident.

Dès la fin de la réforme grégorienne commence le temps des croisades, à la fois dévotion et aboutissement de la notion de sacrifice, pèlerinage qui devient croisade.

Après une courte période de domination absolue du spirituel, la lutte de ce dernier avec le temporel pour la suprématie reprend de plus belle. Mais toujours à l'avantage de l'Église, car elle est dominante dans cette partie de la courbe, sans contestation possible. Sa puissance fait écho à la paix universelle de l'Empire à 1000 ans d'intervalle. Toutefois, l'issue finale du combat est connue car les vents soufflent désormais vers les sommets humanistes. La pensée cherche à se libérer de la foi. C'est l'épanouissement de la scolastique au XIIIème siècle au contact de la pensée arabe et byzantine, qui elles-mêmes transpirent la pensée grecque, elle-même héritière de la pensée égyptienne. Le concile de Latran en 1215 sera le dernier éclat de la suprématie religieuse avec l'apogée de la monarchie pontificale.

Dans les deux premiers siècles de cette période, c'est-à-dire pendant la période de prospérité de l'Église, la voie de la persuasion est jugée suffisante pour ramener les hérétiques dans le giron de la vérité. Mais bientôt cela ne suffit plus. Sous la poussée fiévreuse de la pensée, la foi doit se défendre des hérésies : c'est l'instauration de l'Inquisition qui marque de son fer rouge toute la fin du Moyen-Âge et se termine finalement par une chasse aux sorcières meurtrière sous couvert d'une lutte contre l'obscurantisme. Cette fin du cycle, qui précède juste l'approche de l'aube, lorsque la nuit est la plus noire, est marquée par un temps de crise : on l'appelle « crise philosophique » à la fin de la Chine féodale en - 500 avant J C, « crise économique » ou déclin du XIIIème au XVème siècle de notre ère. A chaque fois, les religions doivent se réformer pour survivre, car le contact avec le sacré est déjà perdu et les dogmes privés de leur substance. Alors que pointent les Renaissances, les églises ont perdu le sens de l'unité humaine. S'ouvre alors le temps des guerres de religion qui marque le retour au point où nous avons commencé notre description. Souvent même, cette partie linéaire de la courbe fait écho à la même partie, mais inversée, mille ans plus tôt : en 410, c'est le pillage de Rome par Alaric qui suit, en 395, le partage de l'Empire romain par Théodose, et en 1527, c'est le sac de Rome par Charles Quint qui partage son empire en deux, en 1556.

CHAPITRE 4

LES PERIODES HISTORIQUES

Arrivé à ce point de notre étude, nous espérons que le lecteur aura acquis une bonne compréhension des énergies à l'œuvre dans chaque partie du cycle. Le présent chapitre se propose de donner quelques illustrations historiques complémentaires. Peut-être le lecteur aura-t-il le sentiment de répétitions inutiles, et nous nous en excusons, mais nous avons choisi de revenir à plusieurs reprises sur la description des différentes périodes de la courbe afin de mieux faire sentir la nature des énergies à l'œuvre.

Au préalable et pour plus de commodité dans la lecture des événements et de facilité de représentation graphique, nous devons essayer de voir s'il est possible de caler la courbe, c'est-à-dire d'attribuer une date précise à l'un des points significatifs.

Comme nous l'avons vu, les cycles historiques de 2160 ans sont la résultante de la division en douze parties égales du cycle de précession des équinoxes, lequel a une durée de 26 000 ans environ. Cette durée est connue depuis longtemps ainsi que sa division en cycles. En revanche, elle n'a pas d'origine fixe et ses divisions non plus. Aussi les avis des astrologues sont ils le plus souvent divergents quant au début de chaque cycle. Ils situent le début de l'ère du Verseau, censée commencer à notre époque, dans une plage s'étendant de la Révolution française au début du XXIème siècle, soit une incertitude de près de 200 ans.

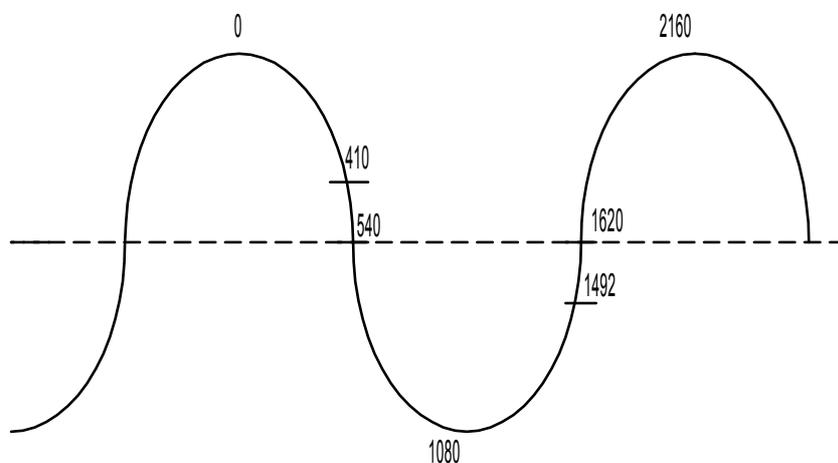
En fait, ce calage de la courbe, à quelques dizaines d'années près, n'a pas vraiment d'importance, car ce qui compte, c'est l'espacement entre des périodes similaires et non leur exacte place sur la courbe. Toutefois, pour présenter des graphiques, nous sommes obligés de choisir un point de départ.

Pour cela, un certain nombre de dates significatives s'offrent à nous, soit pour les sommets de la courbe, soit pour les points médians, dont nous n'avons retenu que les principales. Pour les points extrêmes de la courbe, (haut et bas) :

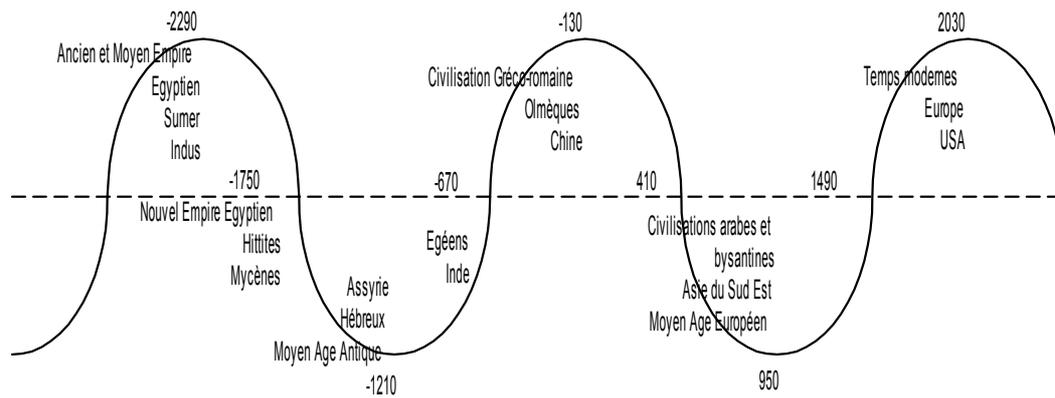
- 2 260 : fin de l'Ancien Empire égyptien

- 27 : Octave prend le nom d'Auguste. Instauration de l'Empire romain.
 - + 1049 : Léon IX démarre la réforme grégorienne qui instaure la suprématie du spirituel
- Pour les points médians :
- + 330 : Inauguration de Constantinople. Début de l'Empire Byzantin.
 - + 395 : Mort de Théodose et partage de l'Empire entre ses deux fils.
 - + 410 : pillage de Rome par Alaric
 - + 476 : dépose de l'Empereur Romulus Augustule
 - +1453 : chute de Constantinople
 - + 1492 : découverte de l'Amérique par Christophe Colomb et jonction Europe-Asie par le Cap de Bonne Espérance.

Parmi les dates possibles pour le début et la fin du Moyen-Âge, nous retiendrons pour plus de commodité les dates de 410 et de 1492 qui ne présentent pas entre elles un écart de 1080 ans. Deux choix sont alors possibles : soit nous plaçons - 27 ou même zéro, date origine de notre comptage du temps au sommet de la courbe ; mais alors, la période moyenâgeuse que nous avons choisie est décalée d'une centaine d'années par rapport à l'horizontale, comme l'indique le schéma ci-dessous.



Soit nous calons le Moyen-Âge exactement dans le bas de la courbe entre + 410 et + 1490 - et c'est la solution que nous retiendrons - toutes les autres dates se positionnant à partir de là. Le sommet de la courbe le plus proche de la période actuelle se situe alors en 2030. Une fois se positionnement établi, toutes les civilisations s'enchaînent sur la courbe comme figuré sur le schéma ci-dessous.



Ayant calé la courbe, nous allons maintenant donner des illustrations de notre théorie en essayant de mettre en lumière les similitudes qui existent entre les parties homothétiques (parallèles) des courbes. Pour cela, il est évident que nous n'allons pas positionner la totalité des événements historiques, mais seulement certains faits symptomatiques.

Il faut d'abord souligner que le nombre d'ondulations pour lesquelles nous avons des éléments historiques est faible : deux cycles complets et un quart de cycle seulement, si nous faisons commencer l'étude au début de l'Ancien Empire égyptien. Hormis cette dernière période, que nous pourrions comparer à 2 160 ans d'intervalle à la période gréco-latine et à 4 320 ans d'intervalle aux Temps Modernes, toutes les autres comparaisons ne pourront se faire qu'une seule fois, à 2 160 ans de distance.

Comme deuxième fait remarquable, il apparaît que les points caractéristiques de la courbe, les sommets et les points médians à l'intersection avec l'horizontale, sont généralement marqués par des événements particuliers : effondrements d'empires, naissances de grands hommes, catastrophes naturelles.

Ainsi par exemple les différentes périodes de l'Empire égyptien. En se reportant au schéma de la civilisation égyptienne donné en fin du chapitre précédent, on pourra constater une remarquable correspondance avec les phases de notre courbe.

Fin de l'ancien empire en -2260 et à peu près 540 ans plus tard, en milieu de courbe, c'est la fin du Moyen Empire en -1785 ainsi que la disparition de la civilisation de l'Indus. Puis la fin du Nouvel Empire égyptien (-1085), la destruction de Mycènes et la décadence hittite. La fin du nouvel Empire marque, nous disent les historiens, une époque de confusion générale.

540 ans plus tard, ce sera l'effondrement de la Syrie, la fondation de Rome (-753) et début de la dynastie de Zhou orientaux (-771).

Enfin, on retrouvera une grande période de bouleversements et de catastrophes autour de l'an 1000.

Pour plus de facilité de lecture, nous allons considérer la première période de - 2830 à - 2290 de façon isolée. En revanche, nous traiterons toutes les autres périodes par groupes de deux, ayant entre elles 2160 ans d'intervalle.

Première période : - 2830 - 2290

Pour toute l'étude qui va suivre, nous devons préciser que toutes les dates proviennent soit de la chronologie universelle publiée chez Larousse (Larousse de poche 1996), soit de l'histoire du Monde, publiée également chez Larousse sous la direction de Claude Mossé.

Cette période de 540 ans se situe dans la partie montante de la courbe séparatrice. Elle est comparable à la période gréco-latine située entre les débuts de Rome vers - 670 et la chute de la Grèce sous la coupe de Rome en -130, ainsi qu'aux Temps Modernes, entre la Renaissance et le sommet de la courbe des temps actuels (soit entre 1490 et 2030).

Elle correspond assez exactement à l'Ancien Empire égyptien dont les dates officielles sont : - 2778/ -2260. C'est également la période du Minoen ancien en Crète (- 2700/ - 2200). Il faut par ailleurs noter que la civilisation minoenne suit un développement parallèle à celui de l'Égypte, bien que nous n'ayons quasiment aucun vestige des deux première époques, tous les palais ayant été détruits à la fin du Minoen moyen, lorsque disparut aussi la civilisation de l'Indus.

L'ancienne Égypte montre toutes les caractéristiques d'une période séparatrice ascendante, même si ce que nous savons de son organisation politique diffère de celles des périodes correspondantes gréco-romaine et actuelle. Ce fut la période la plus créatrice de l'Égypte, marquée au milieu du IIIème millénaire par une fièvre de bâtir - cités, temples, pyramides - et une organisation remarquable.

La première moitié de la période est sous le signe de la concentration des pouvoirs qui culmine en - 2600/ - 2500 avec l'absolutisme pharaonique de la IVème dynastie (- 2589/ - 2496) qui nous laissera en souvenir les grandes pyramides. Cette période est à rapprocher du siècle de Périclès (- 443/ - 429)(delta = 2170).

(Dans toute la suite de cet ouvrage, nous noterons par « delta » la différence entre les deux époques ou les deux dates qui viennent d'être mentionnées. Ici par exemple entre le début de la IVème dynastie Égyptienne et le début du siècle de Périclès, soit $2589-443=2146$.Ceci afin de permettre le rapprochement avec les périodes de 2160 ans et $2 \times 2160 = 4320$ ans, que nous

essayons de mettre en lumière dans ce livre. Il ne faut pas oublier non plus qu'à cette échelle de temps, une variation de 1 % dans la comparaison des dates, correspond à 22 années environ.)

Cette période est à rapprocher aussi de l'Empire perse Achéménide, et surtout des absolutismes européens avec Cromwell (1599/ 1658 ; delta = 4188), et Louis XIV (1638/1715 ; delta = 4227).

Dans les cycles suivants, la seconde moitié de cette période est toujours sous le signe des Royaumes combattants. Nous n'avons pas assez d'éléments pour affirmer qu'il en fut ainsi en cette période de l'Égypte ancienne, mais c'était le cas à Sumer à cette même époque.

C'est l'indépendance croissante des hauts dignitaires qui reçoivent de plus en plus de terres et un peuple toujours plus écrasé par les travaux forcés, qui jettera le pays dans une grave révolution sociale, dite Première période intermédiaire. C'est le schéma de tous les hauts de courbe : toujours plus de richesse pour quelques-uns qui s'entre-tuent pour le pouvoir, tandis que la grande majorité subit l'injustice et la pauvreté. François Daumas dans son livre *La civilisation de l'Égypte pharaonique* (Ed. Artaud, 1987), nous dit : « le vieux roi, impuissant dans son palais, ne peut plus rien. Pendant ce temps, les monarques locaux, devenus des seigneurs quasi indépendants, n'obéissent plus et n'envoient plus les tributs au trésor central. Peu à peu tout l'ordre social s'écroule. Tandis que les gens distingués sont dans la misère et ne savent que manger ni de quoi se vêtir, les nouveaux riches étalent un luxe insolent. Les nobles femmes des harems furent obligées de travailler aux plus durs métiers. Puis, avec la famine et les épidémies, apparut l'insécurité ; les brigands hantent les chemins. Le pays commence à se dépeupler. Les enfants nouveau-nés sont abandonnés et les naissances se raréfient de plus en plus (...). L'invasion étrangère vient, inévitablement, couronner ce désordre, puisqu'aucune force ne peut plus contenir l'avidité des Asiatiques.

Ce qui est plus grave encore, c'est la perturbation des fondements mêmes de l'ordre ancien. Les procédures judiciaires, jusqu'alors secrètes, ont été divulguées ainsi que les lois... Le culte divin est interrompu... On assiste à l'éclosion d'un scepticisme de mauvais aloi ». Toutes ces caractéristiques - brigandage, insécurité, raréfaction des naissances, destruction de l'ordre ancien, athéisme, doute - se retrouvent de façon identique 2160 ans plus tard à l'époque hellénistique et 4320 ans plus tard à notre époque

Parallèlement à la civilisation égyptienne, celle de l'Indus, dont nous savons peu de choses, montre, par les ruines qu'elle nous a laissées, un plan d'urbanisme extrêmement développé, avec des égouts et déjà un système de séchage des silos à grains par ventilation. Curieusement

aussi pour cette époque, elle semble répondre aux critères d'a-religion notés par Spengler, car il n'y a trace ni de temples ni de palais.

Nous avons dit que le sommet du cycle était aussi le temps de l'homme-dieu, l'empereur divinisé. Si ce n'est pas caractéristique en Égypte, où tous les empereurs semblaient être traités comme des dieux, en revanche la Mésopotamie, au sommet de la courbe, en - 2250, est unifiée par le grand Sargon d'Akkad. La légende lui attribue la même origine que Moïse, Cyrus ou Romulus : fils d'un nomade et d'une prêtresse qui n'avait pas le droit de garder d'enfant, il fut livré au gré du fleuve. Élevé par un jardinier, il fut reconnu par la princesse Ishtar et devint le conquérant du monde et le Roi de l'univers. Un cycle avant Auguste, soit 2220 ans auparavant, et 2020 ans avant l'empereur chinois Huang Di, il se fit appeler « divin ». (On notera un décalage de la Chine en avance de 200 ans par rapport à la civilisation occidentale, phénomène sur lequel nous reviendrons ultérieurement).

Deuxième période : - 2290/ - 1750 et - 130/ + 410

Cette période est marquée par l'inversion de l'impulsion au sommet de la courbe, sommet qui jalonne aussi la fin des tendances démocratiques et le début de l'Imperium. Elle est témoin de l'apogée puis de la lente décadence des structures mises en place précédemment. C'est la période du Moyen Empire égyptien, qui après un siècle de troubles, commence en - 2160 avec la XI^{ème} dynastie, avec Thèbes pour capitale, pour se terminer en - 1785 avec l'invasion des Hyksos. C'est aussi l'apogée et le déclin de l'Empire romain, depuis Auguste jusqu'à la chute de Rome en 410.

Comme l'ont bien souligné Spengler et Toynbee, ces périodes sont celles des empires universels. L'Histoire ne semble plus se passer à l'extérieur, mais à l'intérieur de ces empires. En fait la période des états combattants a fait place aux luttes intestines pour le pouvoir. Le nombre d'empereurs assassinés à Rome, ou de meurtres dans leur entourage, est impressionnant. Les guerres entre factions sont rudes. Ainsi Octave, en 31 avant JC, remporte à Actium une victoire décisive sur Marc Antoine et Cléopâtre, qui lui ouvrira le chemin vers l'Empire.

De même, ce sont les dynastes de Thèbes qui, après un siècle de rivalités, détruisirent la royauté d'Héracléopolis et fondèrent le Moyen Empire. Signe du sommet de la courbe, un pharaon de cette première période intermédiaire, Akhtou III, laissera un essai très élaboré

pour substituer l'intelligence à la violence. Il écrira : « la langue est une épée et les paroles ont une force supérieure à n'importe quel combat ».

Dans le domaine de l'art, la créativité perd son élan : les règles se figent, la copie se généralise, et la recherche de l'originalité devient le but recherché.

En Mésopotamie, Akkad ne saura pas maintenir sa puissance sous les coups des barbares et s'effondrera avant même que ne commence le Moyen Empire égyptien. La troisième dynastie d'Our lui succédera, mais de façon éphémère.

Seule semble s'être maintenue de façon stable en parallèle avec le moyen Empire égyptien, la civilisation de l'Indus.

Comparées aux civilisations qui ont marqué l'ascension vers le sommet, celles qui s'installent comme maîtres du monde sont souvent considérées comme barbares et rustres en comparaison des premières. Ainsi en est-il des Thébains, pharaons du Nouvel Empire, comparés aux Héracléopolitains. Ainsi, les Romains, en regard des Grecs. Ainsi, comme le pensent beaucoup, les Américains vis à vis des Européens.

F. Daumas nous dit cependant des Thébains : « ce furent de durs soldats et ils étaient capables de s'affiner ». Il poursuit : « même si les fastes du Premier Empire thébain, que nous appelons communément le Moyen Empire, n'ont pas atteint le degré de puissance et de perfection que nous sommes tentés d'attribuer à l'Ancien Empire, un je-ne-sais-quoi de plus humain, de plus près de notre nature, tempère sa grandeur et nous rend son histoire et sa civilisation plus séduisantes ».

C'est aussi sans doute le jugement que portèrent les Temps Modernes sur Rome, préférant cette dernière à la Grèce trop austère.

C'est aux environs de - 2000, avec le début de la XIIème dynastie, que débutèrent deux siècles de prospérité, précédant l'effondrement sous les coups des envahisseurs que l'on nomma en grec Hyksos, c'est-à-dire les *régents de pays étrangers*.

Vingt et un siècles plus tard, ce sera l'apogée de la paix romaine, puis, au IIIème siècle de notre ère, le début du Bas Empire romain.

Vers - 1785, à la fin de cette période de « paix Égyptienne », s'effondre le Moyen-Empire et simultanément la civilisation de l'Indus et les palais minoens en Crète. Un cycle plus tard, soit 2160 ans plus tard, ce fut la fin de l'Empire romain et l'entrée dans le Moyen-Âge occidental. Cette période est également celle de la Chine Impériale, entre - 221, date d'avènement de l'Auguste Empereur Qin Shi Huangdi, et l'entrée dans la période dite des Trois Royaumes, ou Moyen-Âge chinois qui précède, encore une fois, de 200 ans le Moyen-Âge européen.

Troisième période : - 1750/ - 1210 et + 410/ + 950

Avec ces périodes, nous rentrons dans la partie fusionnelle de la courbe, caractérisée par la floraison des civilisations de type magique et les Moyen-Âges des peuples de raison. Mais c'est surtout, dans cette dernière partie de la courbe descendante, les dernières résurgences, souvent brillantes, des civilisations qui virent le jour mille ans plus tôt. Ainsi le Nouvel Empire égyptien, qui ajouta aux formes créées dans l'Ancien empire, la grâce des périodes fusionnelles et son goût pour l'opulence. A l'architecture civile et de culte divin de l'Ancien Empire, elle ajoute celle du culte royal. (Voir à ce sujet : *Les Pharaons à la Conquête de l'Art* - Etienne Drioton et Pierre de Bourguet, Ed. Desclée de Brouwer, 1 965, p. 211).

C'est aussi la dernière période minoenne, dite Minoen Récent, avec la reconstruction des palais et l'apogée de Cnossos (- 1 690). C'est une civilisation raffinée où règnent douceur de vivre, harmonie et luxe, et qui laisse une large place à la femme à la fois en religion et en politique.

Dans la période homothétique récente (+410 /+950), s'épanouit la civilisation byzantine ou Empire Romain d'Orient (Byzance fut appelée par la suite Constantinople puis Istanbul), prolongation ou résurgence de l'Empire romain mais plus encore de la civilisation grecque, mais selon nous, sous l'influence d'une toute autre énergie et donc de nature différente.

Parallèlement à ces résurgences, d'autres civilisations, en résonance avec les caractéristiques des époques fusionnelles s'épanouissent : la civilisation mycénienne, en - 1 450, durant laquelle se développent de nouvelles croyances et où prédomine la force guerrière. Trait typique des civilisations de ces périodes fusionnelles, elle n'eut jamais de capitale fixe.

S'épanouit aussi la civilisation assyrienne qui succédera en -1235 à Babylone et dont Hammourabi, en -1750, avait fait la capitale de son empire.

Dans la période récente, c'est la civilisation arabe qui s'épanouit. De 661 à 1 258 se succédèrent les califats Omeyyades et Abbassides, qui furent témoins de la foudroyante expansion de l'Islam, tandis que la foi catholique se propageait à l'ombre du Moyen-Âge.

La fin de cette période est également marquée par de grands bouleversements et le Proche Orient fut soumis à partir de -1200 aux invasions de ceux qu'on appela les Peuples de la Mer. Aux alentours de -1100, tous les centres du Levant s'effondrent : le Nouvel Empire égyptien en -1085, malgré une résistance le plus souvent victorieuse de Ramsès III ; l'Empire Hittite en -1198 ; la civilisation Mycénienne à la fin du 13ème siècle qui céda sous les vagues de l'invasion Dorienne et en -1084, l'anéantissement du Ier Empire assyrien.

Deux mille ans plus tard, aux alentours de l'an 1000, c'est aussi une période de chaos politique et de bouleversements démographiques : dissolution de l'administration créée par Charlemagne, fin de la civilisation Maya, fin de la dynastie Tang en Chine, suivie par des guerres dévastatrices et par l'éclatement de la Chine du Sud en royaumes.

Ce fut aussi les grandes peurs de l'an mille, caractéristiques du fond de la courbe fusionnelle où naissent les terreurs sacrées. Elles furent d'ailleurs presque justifiées par des désastres naturels peu habituels entre 980 et 1030 : pluies diluviennes, invasions de sauterelles, épidémies... Dans les années 1030, presque toute l'Europe est ravagée par la famine.

A la fin de ces deux époques jumelles, on rentre progressivement dans les temps féodaux : Moyen-Âge grec que l'on fait commencer vers 1250, et temps féodaux européens, vers l'an mille.

Mais si certains peuples rentrent dans leur phase obscure, d'autres vont s'épanouir, comme les Assyriens lors du second Empire et 2000 ans plus tard, les civilisations arabe et byzantine.

Il est intéressant de noter que la sortie d'Égypte des Hébreux sous la conduite de Moïse est également située aux alentours de - 1250. Cette époque est aussi, en Chine, le début de la dynastie Zhou qui s'achèvera près de mille ans plus tard, avec la Chine Impériale.

Quatrième période : - 1210 /- 670 et + 950 / + 1490

Au début de cette période, comme 1080 ans plus tôt, l'impulsion s'inverse. Précédemment de tendance Yin, elle repart vers le Yang. Les semences de l'âge séparateur de raison sont déposées. En Orient comme en Occident est tentée une vaste synthèse des lumières de la raison et de la puissance de la foi. Dans cette synthèse, la raison n'est justifiée que dans sa mise au service de la foi. C'est la Somme Théologique de Thomas d'Aquin (1266 / 1273) et, en Chine, Zhu Xi (Tchou Hi) parachève l'œuvre de synthèse de son époque en rédigeant la réinterprétation des classiques confucéens.

Mais, sous l'effet du phénomène d'inertie, cette période est surtout marquée par l'apogée des tendances de la période fusionnelle : c'est ce que, dans toutes les civilisations, on nommera les *Temps Féodaux*, imprégnés de l'esprit chevaleresque.

A partir de -1150, la Grèce entre dans ses *Temps Obscurs*, que les historiens font se terminer en -776, date des premiers jeux olympiques. C'est l'époque où sont rédigés les poèmes épiques l'Iliade et l'Odyssée que la tradition attribue à Homère (vers -850).

En Orient, c'est le temps des Zhou occidentaux, dite *Époque Féodale*, qui se termine en -771, dans une vaste crise philosophique.

En Inde, c'est la rédaction du grand poème épique, le Mahabharata.

A mille ans d'intervalle, deux civilisations de type magique s'épanouissent : l'Assyrie, qui, en -1235, s'empare de Babylone, et qui, malgré de sévères destructions par les Araméens en 1084, s'imposa en 884, avec Assurnazipal II comme seule puissance du Moyen Orient. Cet empire culmina avec Sargon II (-721 / -691) et s'effondra définitivement en -612, tandis qu'il est gouverné par le dernier monarque Assurbanipal. Les palais de sa capitale Ninive disparaissent dans les flammes. Cette époque fut marquée par un remarquable développement de l'observation, avec une volonté de répertorier les données qu'ils connaissaient tant en astronomie qu'en médecine. Mais ces données ne furent jamais analysées avec un esprit de synthèse qui aurait permis d'établir des principes ou des lois. L'influence du Moyen-Âge était encore trop forte pour que se manifestent les caractéristiques de la raison.

Mille ans plus tard, la civilisation arabe, malgré ses divisions politiques et des divergences religieuses, saura imposer l'Islam du Maroc jusqu'aux frontières de l'Inde. Dans le même temps, l'Empire byzantin retrouve un deuxième souffle et connaît un âge d'or de 867 à 1056, jusqu'à la consommation du schisme avec Rome. La quatrième croisade s'empare de Constantinople et l'Empire est dépecé. Très réduit, il survivra toutefois jusqu'à son effacement devant l'Empire ottoman en 1453.

Dernière période : - 670 / - 130 et + 1490 / + 2030

Dans tout ce dernier quart, nous allons jongler sans cesse entre la période gréco-romaine, et, 2160 ans plus tard, les *Temps Modernes*. Plusieurs époques se succèdent, déjà bien identifiées par Spengler et Toynbee : le temps des réformes religieuses et la renaissance des arts, domaines dans lequel l'appel au nouveau semble s'exprimer plus immédiatement, tandis que le renouveau des idées ne prend forme que près de deux siècles plus tard, avec Les Lumières. Cette époque est suivie par le temps des absolutismes et des tyrans, où sont aussi posés les fondements de la pensée et de l'éthique. Suit alors le temps du culte de la raison, et des despotismes éclairés. Les monarchies constitutionnelles cèdent la place aux républiques et aux nations. La dernière époque est celle de la guerre des nations, qui voit le triomphe de l'une d'entre elles, et l'établissement de l'Empire universel.

Pour toute la fin de ce chapitre, la lecture sera plus facile si nous gardons à l'esprit un rapprochement au facteur d'échelle près, que nous avons déjà mentionné, à savoir que les

royaumes grecs sont semblables aux États européens, tant dans leurs rapports mutuels qu'avec la puissance extérieure. C'est à dire que les rapports des États Unis et des nations européennes suivent la même évolution, à 2 160 ans de distance, que celle de Rome et des cités Grecques. (sans oublier qu'à cette échelle de temps, une variation de 1 % correspond à 22 années environ.)

Nous avons déjà abordé cette période dans ses grandes lignes avec l'Ancien Empire égyptien. Nous y revenons en détail avec le parallèle de la civilisation gréco-latine avec les Temps Modernes, déjà bien connu des historiens. Il nous interpelle davantage que les autres époques de la courbe, car, d'une part, c'est celle pour laquelle nous avons le plus d'éléments historiques, et, d'autre part, c'est la période que nous vivons actuellement.

Si la presse actuelle annonce l'Empire Américain, c'est que les antécédents ne manquent pas. Cette période commence au milieu de la courbe ascendante, à la sortie des Temps Féodaux, époque que chacun put ressentir comme une libération. Cette sensation d'étouffement provient, nous l'avons dit, de structures figées, le plus souvent religieuses, d'où la sève s'en est allée. Réformes et contre-réformes ne sauront ressusciter l'union des temps passés avec le réel, et inexorablement, cette période conduira vers l'humanisme absolu, qui met l'homme au centre du monde.

C'est donc, au début, le temps des *Renaissances*, renaissance saïte égyptienne, renaissance grecque, Renaissance italienne.

Il y a 4 320 ans se réveillait l'Ancien Empire égyptien, avec un art accompli. 2 160 ans plus tard, l'Empire égyptien tentait de se renouveler sous l'impulsion Saïte qui prétendit retrouver l'impulsion de l'Ancien Empire. Mais ce fut en fait le monde grec qui reprit le flambeau avec, vers -650 l'apparition d'un ordre nouveau fondé sur le droit.

Après un nouveau cycle, selon le même schéma, la Renaissance européenne prenait la Grèce Ancienne pour modèle. Entre 1500 et 1530 resplendirent les grands créateurs - Léonard de Vinci, Michel Ange, Raphaël, Dürer, Giorgione, Titien, Grünewald etc.

Fait remarquable, toutes ces renaissances prirent pour bases les critères artistiques et les idées qui avaient cours 2160 ans plus tôt.

Les deux premiers siècles de cette phase correspondent à une période de tâtonnements où les espaces d'influence réciproque entre temporel et spirituel tentent de se définir au travers de structures politiques où la religion est toujours le pôle dominant. C'est l'époque des monarchies de droit divin durant lesquelles le pouvoir royal perd de sa puissance. La revendication de liberté du peuple, du *daimos*, qui est guidé par la bourgeoisie émergente, se

fait chaque jour plus pressante. Le peuple veut s'occuper du gouvernement de la Cité, des « Res Publicae », les choses publiques. La transmission du pouvoir de la monarchie ou de l'aristocratie à la plèbe se fera par étapes successives, avec des tentatives avortées, des retours en arrière, puis des avancées définitives soudaines.

La monarchie, dans un premier temps, s'exacerbe par le phénomène d'inertie déjà expliqué, jusqu'à un extrême d'elle-même, la tyrannie. Puis suivent les despotismes éclairés. Viennent ensuite les monarchies constitutionnelles durant lesquelles la place du roi se restreint peu à peu. Elles cèdent enfin la place à la république. Lors de ce processus, la séparation de l'Église et de l'État devient définitive.

Si l'on suit ce processus avec quelques exemples historiques, on voit apparaître les civilisations séparatrices au début de cette période. Début de l'Ancien empire avec la III^{ème} dynastie en -2778. Un cycle plus tard, c'est la fondation de Rome en -753 que tous les mythes attribuent à Romulus. Dans le cycle d'après, c'est la découverte de l'Amérique en 1492, tandis que l'Italie, dès 1500, voit émerger la Renaissance.

La monarchie romaine s'épanouit de -753 à -575, date à laquelle elle tombe sous la domination des Étrusques.

En Chine, c'est le début de la période des *Printemps et Automnes* (-722/-481). Cette première phase de la dynastie des Zhou orientaux est marquée par la lente dégradation du pouvoir royal au profit des princes féodaux. Le roi est progressivement dépossédé de ses attributions pour ne plus disposer que d'un pouvoir théorique et rituel. Les princes vassaux finiront par régner en véritable tyrans

En Grèce, au VI^{ème} siècle avant JC, le pouvoir des aristocrates est battu en brèche. L'évolution économique ruine de nombreux petits paysans qui tombent sous la dépendance des riches. La révolte gronde. La crise appelle des réformes et des législateurs. L'un de ceux qui passèrent à la postérité par le langage, Dracon, instaura à Athènes un code de lois, bien sûr *draconiennes*, vers - 620.

Autour de la fin de cette première période qui s'accompagne d'un bouillonnement intellectuel intense, s'incarnent une floraison de grands hommes, porteurs de différents courants de la philosophie humaniste renaissante.

Ainsi, en Chine, apparaît Kong Kiu, devenu Kong Fuzi, ou Maître Kong, latinisé sous le nom de Confucius (-551/ - 479). Ce qu'il propose n'est pas une religion mais une éthique sociale.

A l'inverse des grands hommes qui apparaissent dans la partie descendante de la courbe et sont des fondateurs de religion qui mettent en avant une relation à la transcendance, au dieu extérieur, ceux qui viennent dans les parties ascendantes parlent du dieu intérieur, de l'immanence, ou plus simplement d'humanisme et d'éthique sociale. Ce sera le cas de tous ceux que nous rencontrerons dans cette partie de la courbe.

Confucius parle de la responsabilité, de l'individu, et engage à l'étude. Ses théories seront combattues et ne s'imposeront qu'à l'arrivée des Han en 202 avant JC.

Un disciple de Confucius, maître Mengzi (Mencius) affirme la responsabilité réciproque du prince et de ses sujets, et, en tant que tel, est l'ancêtre de la pensée démocratique.

Mozi, un autre philosophe, inventera la monarchie constitutionnelle, et Zhuangzi (Tchouang-Tseu) sera l'ancêtre de la pensée libérale et écologique. Il enseignera qu'il est vain de vouloir guider le monde, hypocrite de prétendre le réformer. A la même époque Lao Zi (maître Lao) ou Lao Tseu (- 517) nous laisse en héritage le Tao Te king.

En Inde, en - 566, naît Siddharta Gautama qui deviendra l'Eveillé, l'Illuminé : le Bouddha.

Dans ce même pays, en - 739, naît Mahavira, fondateur du jaïnisme, qui prêche la non-violence, la droiture, la pauvreté et la chasteté.

Sans oublier Zoroastre (Zarathoustra, vers - 628 / - 551), promoteur du Mazdéisme et auteur de l'Avesta.

En Occident, l'Europe renvoie l'image de la Grèce antique : A Pythagore (vers -540) répondent Descartes (1596/1650), Spinoza (1670), Copernic (1473/1543) et Galilée (1564/1642).

Socrate (- 470/- 399) et Platon (-428/- 348), par dessus les siècles (2160 ans), tendent la main à Pascal (1623/1662), Locke (1690), Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Leibniz (1686) et Bossuet (1681).

Un peu plus tard, Aristote (- 384 322) a pour frères Kant (1781), Fichte et Hegel (1821).

C'est aussi le temps des grandes tragédies et comédies. A Électre (- 415) et Antigone (- 442) de Sophocle font écho Andromaque (1667) et Phèdre (1677) de Racine. A Médée (- 431) d'Euripide et aux Oiseaux (- 414) d'Aristophane, correspondent, 2 160 après, l'Avare (1668) de Molière, et les œuvres de Boileau, Pascal, La Fontaine, Corneille, La Bruyère etc..

La plupart de ces grands hommes voient le jour dans le deuxième siècle de cette période

(-570/-470 et 1590/1690), qui est dit le temps des tyrannies ou des absolutismes.

En Chine, c'est la fin de la période des Printemps et Automnes ou période des Hégémonies

qui se terminent par le règne de véritables tyrans, les cinq Hégémons (vers - 520). « Sous leur domination, la lignée est méprisée, les ancêtres ignorés, et les rites ne sont plus accomplis. Ils se livrent entre eux des guerres féroces au détriment de leur peuple ».

En Grèce, les réformes musclées, comme sous Dracon, ou modérées, comme sous Pythagore, n'empêchent pas l'arrivée des tyrans : Pisistrate et Hippias à Athènes, Polycrate à Samos etc.

A Rome, c'est la domination étrusque et la dynastie des Tarquin qui gouvernera de - 575 à - 509, et laissera dans les mémoires le souvenir de son dernier tyran, Tarquin le Superbe.

Presque exactement 2 160 ans plus tard, dans l'Europe moderne, ce sont les absolutismes français et anglais : Louis XIV (1643/1715) et Cromwell (1653/1659).

C'est la mise en place de structures plus démocratiques qui met fin partout, avec plus ou moins de violence, aux régimes tyranniques. Ces derniers font place au gouvernement de despotes éclairés légitimés par la raison, ou absolutismes. On y retrouve en général les mêmes caractéristiques : développement des villes, liberté de culte, œuvre d'unification, mise en place d'une justice équitable, développement de l'instruction, activité intellectuelle intense et progrès scientifique et technique.

En Europe, dès Louis XV, a lieu une réaction contre la tyrannie. Les mœurs se libèrent. La Grande Bretagne instaure une monarchie constitutionnelle dès 1727 avec Georges II. Partout règnent des despotes éclairés : Frédéric II en Prusse (1740/1786) ; Marie-Thérèse en Autriche (1740/1780) ; Charles III en Espagne, Catherine II en Russie, Gustave III en Suède et Joseph II en Autriche.

Mais avec la naissance des consciences nationales, apparaissent inéluctablement aussi les conflits de pouvoir entre nations.

En Chine, c'est de - 470 à - 220, pendant plus de deux siècles, la période dite des Royaumes Combattants. Les guerres, incessantes, opposent des pays de la taille des nations européennes d'aujourd'hui. Les victimes, après les batailles, se comptent par milliers. Les populations sont transplantées de force. D'immenses travaux sont entrepris pour protéger les frontières.

Parmi les courants de pensée qui ont vu le jour dans la première moitié de cette période et dont découleront la plupart des systèmes d'argumentation et de réflexion qui auront cours en Chine par la suite, figurait « *l'école des lois* » qui enseigne que la loi doit être connue de tous, appliquée à tous. Cette elle qui va triompher avec l'avènement du premier empereur Qin Shi

Huangdi en -221. Presque exactement 2 160 ans plus tard, en 1960, les communistes se réclameront de ce courant.

En Grèce, l'année - 508 marque le début timide de la démocratie par l'instauration de l'égalité devant les lois. Cette époque, célèbre dans l'histoire Grecque car elle symbolisera par la suite une sorte de perfection, est marquée par Périclès, de - 460 à - 429. Il renforce la démocratie à Athènes, mais à l'extérieur, il fait fi de la traditionnelle autonomie des cités aussi bien que de la Ligue grecque, et conduit Athènes comme la plus impérialiste des puissances. Mais le calme ne durera pas, et dès -431, commence la guerre du Péloponnèse.

A la même époque, la Rome du milieu du Vème siècle est marquée par les luttes internes entre Patriciens et Plébéiens, alors que, depuis la chute des Tarquins la *res publicae* prend de l'importance dans les mentalités. Le droit est codifié et laïcisé, permettant ainsi de passer de ce qui est autorisé religieusement « *fas* » à ce qui est permis civilement « *jus* ». 2 160 ans plus tard, Napoléon instaurera les bases de notre Code civil.

Les lois de - 367 en Italie marquent la victoire décisive de la Plèbe. Exactement 2 160 ans plus tard, nous sommes en 1793... C'est également la Déclaration d'indépendance des États-Unis en 1776 et, en 1787, la proclamation de leur constitution.

Tandis que mûrit la démocratie à Rome après -367 et aux USA après 1790, une vaste tentative d'unification a lieu : conquête de l'Ouest moderne par les Américains, mais surtout conquête du Macédonien Alexandre de -336 à -323 auquel répond, de 1797 à 1815, l'empereur Napoléon Bonaparte. Tous deux rêveront d'unir l'Orient à l'Occident. Alexandre s'arrêtera sur les rives de l'Indus sous la pression de son armée épuisée. Napoléon devra céder devant les rigueurs sibériennes de l'hiver russe. Tous deux seront révéérés presque à l'égal des dieux, mais il faudra attendre Auguste pour qu'un empereur ose vraiment se conférer le titre de « divin ».

Les temps récents

En Chine, on l'a vu, le roi de Qin, partisan de « l'école des lois » annexe peu à peu les derniers royaumes combattants et réalise l'unité du pays en -221. Cette école des lois, mise en place et en pratique par Shang Yang durant le siècle précédant, s'oppose en tout point à l'école des lettrés de Confucius qui vise le bien-être du peuple par la pratique des vertus. Elle institue un régime dictatorial : noblesse de mérite militaire et travail obligatoire. Les oisifs

sont réduits à l'esclavage. Le regroupement des familles est obligatoire, la délation récompensée et l'espionnage populaire encouragé. Près de 2 160 ans plus tard, en 1960, toute ressemblance avec les pratiques chinoises de ces années-là ne semblera peut être pas fortuite.

Le roi Zhong Quin adopte le titre de Huangdi qui signifie « premier auguste » et tente d'imposer son essence divine; il organise l'Empire d'une main de fer, déportant les populations aux fins de peuplement, créant une monnaie unique qui perdurera jusqu'au XXème siècle.

En -213, devant l'opposition des confucéens, l'empereur décide de faire disparaître toute trace de l'ordre ancien et donne l'ordre de détruire tous les textes écrits, tous les livres, hormis ceux à caractère scientifique. Des lettrés sont mis à mort sous prétexte d'avoir conservé des textes interdits. En 1966, près de 2 160 ans plus tard (delta = 2179), Mao Zedong lance la grande Révolution culturelle, qui, elle aussi, veut faire table rase du passé.

La succession de l'empereur Huangdi est mouvementée, mais l'unité de l'Empire sera maintenue jusqu'en 220 après JC, année où commence la période des « Trois Royaumes » suivis, à partir de 316, de la dislocation de l'Empire sous l'effet des invasions barbares.

En Grèce, à partir de -323, les successeurs d'Alexandre, les Diadoques, vont se disputer l'Empire pendant un demi-siècle. Lors de ces luttes intestines, la Grèce perd une grande partie de sa population. La concurrence avec l'Orient est rude pour les cités qui tombent sous la coupe d'une bourgeoisie de propriétaires fonciers. Les comportements religieux changent : les hommes se cherchent des dieux plus transcendants et aussi plus proches d'eux et plus miséricordieux. Les fidèles, d'abord craintifs, deviennent superstitieux et font le succès des cultes à mystères.

Rome, pendant ce temps, a poursuivi son évolution libérale. Les lois Hortensia de -287 (= 1873) couronnent l'évolution démocratique en assimilant les décisions de la plèbe - plébiscite - à des lois.

Dès cette époque, va s'engager l'expansion romaine. Au début, sans que Rome ne manifeste une volonté de conquête mais simplement par respect de ses accords, nécessité de sa propre défense ou parce qu'elle est appelée à la rescousse par des voisins mal en point. Puis, progressivement, sous l'emprise d'un appétit de puissance sans frein.

En -197, les Romains deviennent les protecteurs de la Grèce. En 1949, c'est la création de l'Otan (delta = 2146).

Enfin, tandis que s'achève la troisième guerre punique (-149/-146) et que Carthage est rasée, la même année, Corinthe, ville grecque qui résiste à la domination romaine, est mise à sac et incendiée sur l'ordre du Sénat romain. Ainsi, en -146, la Grèce tombe définitivement sous la coupe de Rome, tandis qu'est instaurée la riche province d'Asie. Le mythe de la protection et de la liberté qu'apportait Rome prend brutalement fin.

CHAPITRE 5

LA FIN DE LA DÉMOCRATIE

« Un prochain jour, le peuple américain va prendre conscience du fait qu'il est devenu une nation impériale (...) C'est arrivé parce que le monde voulait que cela arrive »

Irving Kristol

(The emerging American Imperium. The Wall Street Journal. New York 18/8/97 cité par le Monde Diplomatique du 18/8/98 in Vers un nouveau siècle d'impérialisme Américain par H.J.Schiller)

« Le capitalisme ne peut s'effondrer, c'est l'état naturel de la société. La démocratie n'est pas l'état naturel de la société, le marché, oui ». (Alain Minc cité par Ignatio Ramonet dans *Géopolitique du Chaos*, Ed. Galilée.1997, p77). Si nous citons ces propos d'Alain Minc, ce n'est pas que nous soyons en accord avec cet auteur, mais simplement parce qu'ils témoignent de la pensée unique, qui porte en elle les prémisses de la justification de la fin de la démocratie, à l'instar de ce qui se passa dans la civilisation gréco-latine. Lorsque nous utilisons le terme de *« pensée unique »*, nous pouvons en prendre la définition donnée par I.Ramonet comme étant *« la traduction en termes idéologiques, à prétention universelle, des intérêts d'un ensemble de forces économiques, celles en particulier du capital international »*. Nous pourrions ajouter avec Cornelius Castoriadis qu'*« elle est unique en ce sens qu'elle est la première pensée qui soit une non pensée intégrale. »* Ces valeurs sont connues : le marché, la concurrence, la compétitivité, le libre-échange, la mondialisation, la déréglementation, la privatisation, la libéralisation... Toutes, censées apporter le développement, les richesses, la stabilité, le plein-emploi..., en bref, le bonheur. C'est une croyance insidieuse, fondée sur les instincts et les appétits les plus bas de l'homme, qui ne souffre pas d'opposants.

Ces paroles d'Alain Minc sont révélatrices - en l'état actuel de l'évolution humaine -, d'une société arrivée au sommet de la partie séparatrice de la courbe et qui ne conçoit pas que l'homme puisse fonctionner avec d'autres valeurs que celles de la prédation. C'est un aveu retentissant de l'abandon de tous les idéaux humains proclamés à l'aube de la période humaniste qui mit une telle foi en l'homme. En fin de compte, ce n'est pas l'humanisme qui a triomphé, mais Mammon, le principe premier de l'Avoir en combat contre l'Etre. Dit d'une

autre façon par Castoriadis, « la société capitaliste est une société qui court à l'abîme à tous points de vue, car elle ne sait pas s'autolimiter (...) L'imaginaire de notre époque, c'est celui de l'expansion illimitée. »

Ce credo de la pensée unique est en fait très similaire à celui qui anime le monde antique après la période classique. Les historiens l'ont appelé « période hellénistique », qui est « après la Grèce » et « avant Rome ». Elle commence à la mort d'Alexandre en -323, laquelle mort signe la condamnation de la démocratie à Athènes, et se termine avec la victoire définitive d'Octave sur Antoine à Actium en -31, le suicide de Cléopâtre en -30 et l'auto-proclamation d'Octave comme « divin Auguste ».

C'est pour nous, 2160 ans plus tard, la période qui va de la fin de l'Empire napoléonien, en 1815, jusque en 2 130, soit une période de trois siècles dans laquelle nous nous situons actuellement à peu près au milieu.

Notre intention n'est pas tant de nous arrêter sur les événements, que sur le climat de cette époque, similaire par tant de côtés à celui que nous vivons. Au départ, l'Empire universel n'est pas encore installé, la Pax Americana (Romana) pas encore définitivement établie. Nous sommes toujours dans la période des États combattants, à son apogée. C'est pourquoi, d'un certain point de vue, cette période est particulièrement critique, car elle porte en elle un énorme potentiel de destruction. du fait à la fois de la situation séparatrice à son extrême (le haut de la courbe) et de l'état actuel de l'évolution de l'humanité.

Il est toujours abusif de vouloir faire des rapprochements trop précis dans les similitudes des événements, mais le parallèle est ici trop frappant pour que nous le passions sous silence : à plus de 2000 ans d'intervalle, la civilisation mondiale actuelle rejoue la même pièce que la civilisation gréco-romaine. Dans le rôle de Rome et de l'Italie, les USA et l'Amérique toute entière à l'instar de l'Italie antique, qui ne s'unifia que très tardivement. Dans le rôle des cités grecques, les nations européennes.

Les lignes de force qui les animent dans leurs rapports réciproques sont identiques, même si les événements, et en particulier les conflits, n'ont pas la même échelle et ne se reproduisent jamais identiquement. Aussi serait-il un peu vain, même si le jeu est tentant, de vouloir pousser le parallèle trop loin en attribuant à chaque cité une nation. Ceci nous évitera en particulier de vouloir attribuer aux guerres puniques ou aux guerres macédoniennes les deux grandes guerres, même si les dates correspondent. Et nous évitera aussi de faire des pronostics sur l'avenir hormis les grandes lignes directrices sous-jacentes.

Dans tout ce qui suit, lorsque nous indiquerons une date de la civilisation gréco-romaine, nous mettrons entre parenthèses celle qui correspond à notre époque 2 160 ans plus tard. Lorsque nous ne le précisons pas, nous laissons au lecteur le soin de faire le rapprochement avec la situation mondiale actuelle.

Les quelques pages qui suivent tendent à démontrer, sur une courte période de la courbe, que l'état d'esprit de notre époque est comparable en tous points à celui qui prévalait lors de la période hellénistique. Les informations données ci-dessous à l'appui de cette proposition et concernant cette dernière période ont été très largement puisées dans l'excellent livre de Peter Green traitant de cette époque *D'Alexandre à Actium*. Nous recommandons vivement sa lecture à qui veut essayer de suivre l'évolution de notre société ; et dans une moindre mesure, celle du livre *Rome et son Empire* de MM Christol et Nony (Hachette 1995).

Le premier parallèle à noter, c'est que les États Unis, comme Rome, n'ont pas de racines culturelles en propre et puisent leur sève - quand ce n'est pas un pillage en règle de toutes les richesses culturelles favorisé par leur position économique dominante - l'un dans la vieille Europe, l'autre dans la Grèce antique. La culture romaine - philosophie, poésie, théâtre, peinture, architecture - s'inspire de celle des grecs ou l'imité. Hormis une culture de l'image qui leur est propre et prend pour critère de base la rentabilité et la satisfaction des sens - mais est ce vraiment une culture ? - les écrivains et les artistes américains sont totalement imprégnés de la civilisation européenne. Rome et les États Unis sont en fait de jeunes civilisations, gréco-latines et américano-européenne. Toutes deux en ressentent une sorte d'infériorité qu'ils expriment par un mépris souverain des peuples dont ils envient les racines. Les romains considéraient les grecs de la période hellénistique comme des gens sans scrupules, sans morale, cupides et sans parole, et surtout mauvais guerriers et les distinguaient des grecs du siècle de Périclès. Tout comme les Américains semblent considérer différemment l'Europe actuelle de celle d'avant les grandes guerres.

Les grecs, de leur côté, n'avaient pas meilleure opinion des romains. Il va de soi que cela ne s'améliora guère avec le sac de Corinthe et la déportation de milliers d'entre eux.

Il est peu probable que les jugements des américains et des européens les uns sur les autres soient bien meilleurs aujourd'hui.

Le second point de similitude, c'est la rapidité avec laquelle ces deux civilisations devinrent dominantes, en moins d'un demi-siècle. Rome ne comptait pas aux yeux des successeurs d'Alexandre qui se partageaient son empire, et jusqu'en -221 (1939), elle était encore une

puissance inconnue dans le monde antique. Mais dès le début du II^{ème} siècle, après la défaite d'Hannibal à Zama en -202 (1958), elle était appelée comme arbitre dans les conflits égéens.

Quelque 2160 ans plus tard, l'Angleterre, l'Espagne, la France et l'Autriche qui se partagèrent l'Empire napoléonien ignoraient totalement l'Amérique. Lors de la première guerre mondiale, cette dernière ne s'était pas encore vraiment imposée comme grande puissance.

Ce qu'on a appelé la première guerre macédonienne de Rome de -215 à -205 (1945/1955) n'était en fait qu'une guerre entre Hellènes et Macédoniens, un reflet de la politique locale où Rome se trouva impliquée, comme les États-Unis dans la seconde guerre mondiale.

Toutes deux en fait, ne s'impliquèrent dans les conflits que lorsque leurs intérêts furent menacés. Pour Rome, les routes commerciales, et pour les États Unis, la destruction de sa flotte à Pearl Harbour.

Mais plus que tout, ce qui les rend si semblables, c'est l'ambiance caractéristique des civilisations arrivées au sommet de la phase séparatrice de la courbe. Nous n'en retiendrons que quelques aspects majeurs.

Tout d'abord il faut remarquer que la décadence ne se limite pas aux civilisations dominantes, Rome et les États Unis, mais qu'elle touche aussi les civilisations plus anciennes qui sont entraînées dans le même climat mercantile. En Grèce, l'intérêt pour les affaires commence au début du IV^{ème} siècle avant JC (1760). A cette époque, le génie créateur se tarit et la Grèce se tourne vers le culte du passé. C'est la fin de l'époque classique et à la fin du IV^{ème} siècle, l'apparition de philosophies fondées sur le culte des valeurs négatives - refus de la souffrance et non-participation aux affaires de la cité - et sur les intérêts personnels, avec Zénon, Épicure et Diogène. Elles incitent principalement à ne s'occuper que de soi, avec toutes les variantes que cette attitude peut prendre. Et surtout, fait caractéristique de ces sommets de courbe, devant le sentiment d'impuissance qui va croissant - hormis chez quelques-uns qui ont concentré en leurs mains la toute-puissance - elles cautionnent la fuite devant la réalité. L'individu ne trouvant plus sa place dans la cité se retourne sur lui-même. Non pas comme le dit Toynbee parce que c'est le seul défi qui lui reste, mais bien parce que toutes les structures de participation à l'organisation de sa propre vie et de la cité ont été confisquées par quelques-uns, ou même par le phénomène séparateur lui-même sans que quiconque se sente responsable. Les démocraties représentatives de notre époque conduisent au même désintérêt de la vie de la cité.

Ces philosophies consacrent la fin des valeurs de la « polis » (la cité), qui avaient fait la réputation du siècle de Périclès et étaient probablement issues du Moyen-Âge grec : le

courage, l'honneur, l'action désintéressée. Tout comme notre Moyen-Âge transmet à nos républiques commençantes ces mêmes valeurs qui étaient la gloire de la noblesse.

Dans tous les domaines - militaire, politique, financier, artistique - les professionnels remplacent les amateurs et leur idéal désuet.

Le culte de la personnalité, banni du temps de la « polis », fait son apparition après la guerre du Péloponnèse, au début de IV^{ème} siècle. Et il ne fait que croître de nos jours.

Au mercantilisme, à l'absence de pouvoir politique réel et au repli intellectuel, il faut ajouter un développement rapide de l'urbanisation : « Pergame, Antioche, Séleucie du Tigre, et surtout Alexandrie, ces grandes cités centres du commerce international, ressemblaient davantage au Londres, au Paris ou au New York d'aujourd'hui qu'à l'Athènes de Périclès (...) Dans l'Asie des successeurs d'Alexandre, sont produites en série de nouvelles cités hellénistiques, aux plans orthogonaux aussi monotones que ceux du middle West américain (...) L'agora, ayant perdu ses fonctions politiques, est devenue un centre commercial entouré de banques et de galeries marchandes». Peter Green rapporte aussi que l'indifférence aux affaires publiques et l'intérêt exclusif pour les questions d'ordre privé et personnel, conjuguées à une curiosité morbide pour la psychologie des passions, firent du sexe l'objet d'une attention croissante au cours de l'époque hellénistique. Mais, dit-il, le mobile essentiel que nous relevons à travers toute l'ère hellénistique est une soif inextinguible de pouvoir et un appétit insatiable de richesses. Dans tout cela, quelle différence avec notre époque ?

Enfin, c'est la même attitude spéculative qui n'épargne aucun aspect de la vie. La spéculation sur les terres entraîne le même reflux des campagnes vers les banlieues des cités. L'inégalité dans la répartition des richesses se fait de plus en plus sentir.

Il y a sur le marché, par suite des conquêtes romaines, une multitude d'esclaves, à tel point que l'offre est supérieure à la demande. Cette situation amplifie les inégalités d'une manière qui ressemble étrangement aux conséquences du chômage d'aujourd'hui.

Dans cet univers cosmopolite, peu importe qui l'on est. Ce qui compte, c'est combien l'on gagne.

La créativité disparaît progressivement au profit de la quête d'originalité, l'expression de la violence et un réalisme qui expose la laideur : au milieu du II^{ème} siècle, Pline l'Ancien appelle cela la cessation de l'Art, « *cessavit deinde ars* ».

Cette période sera suivie d'une vaste réaction néoclassique avec le pillage de tous les trésors grecs par les Romains. Les riches collectionneurs romains payent des fortunes pour acquérir les objets d'art authentiques des vieux maîtres.

A titre d'anecdote, on peut ajouter que l'économie planifiée de l'Égypte Ptolémaïque ressemblait en bien des points à celle de l'ex URSS : bureaucratie monstrueuse, totalement inefficace, paralysée sous la *papyrasserie*, où la malhonnêteté sévit à tous les niveaux. Les poids sont falsifiés, les comptes truqués. L'extorsion, en espèces ou en nature, est la règle. L'incompétence caractérisée est généralisée à tel point que le blé se gâte par négligence des autorités...

Le système spéculatif romain, qui aurait mérité des réformes radicales, fut maintenu et poussé jusqu'au point de rupture par les Romains... Peter Green nous dit qu'ils opérèrent avec un cynisme si brutal et si efficace qu'en un peu plus d'un siècle, ils acculèrent dans les faits le monde grec à la faillite.

Flaminius avait proclamé la liberté des Grecs en -196 (1964), sous la « protection » de Rome. Rappelons que l'Otan fut mis en place en 1949.

En moins de trente ans (- 196 / - 168)(1964 / 1992), Rome devient l'arbitre incontesté de la Méditerranée. Dès la défaite de la Macédoine à Pydna (-168)(1992), sa suprématie n'était plus contestée. Paul Émile, le vainqueur de Pydna, quitta la Grèce avec 150 000 esclaves et une montagne d'objets d'art.

Cette victoire consacra la fin de la civilisation grecque et la victoire de l'argent sur toutes les autres valeurs. Mais la Grèce ne devait être définitivement écrasée que 22 ans plus tard.

Avec la guerre du golfe, les États Unis confirmèrent leur domination militaire sur l'ensemble de la planète...

Le IIème siècle verra aussi l'apparition d'une vague générale de sensiblerie religieuse à travers toute la Méditerranée - celle qu'Oswald Spengler appela « seconde religiosité » - associée à une influence grandissante de la chance, Tyché, dans les croyances et les coutumes tant grecques que romaines, avec, comme corollaire, une passion démesurée pour l'astrologie. Ce qui arrive n'est plus dû à Dieu, comme dans les périodes de foi, mais à Tyché, le hasard divinisé.

Avec la période suivante (- 167 / - 116) (1993 / 2044), nous n'avons plus de points de repères. Aussi nous contenterons nous de donner quelques indications sur le développement de la civilisation romaine durant les quelques décennies qui suivent Pydna. Cette période est intitulée par Peter Green « la destruction des nations ». Durant la première partie de cette époque, qui va de la victoire de Rome sur le dernier roi macédonien au sac de Corinthe (- 167 / - 146)(1993 / 2014), il ne semblerait pas que Rome ait eu une volonté impérialiste bien définie (voir les paroles de Kristol en tête de ce chapitre). Certains historiens cités par Peter Green affirment que la Grèce était un monde en pleine décomposition qui n'attendait plus que le coup de grâce et que Rome n'eut donc aucun mal à s'imposer dans un monde déjà très divisé et rongé par des luttes intestines.

Les déclarations officielles de Rome, niant toute volonté impérialiste ou expansionniste étaient sincères, nous dit il, dans la mesure où elles reflétaient la pensée gouvernementale, mais elles furent contrebalancées par la rapacité des spéculateurs, le cynisme, l'égoïsme et la cupidité des nouveaux parvenus dont la richesse ne reposait plus sur la possession de la terre. De puissants consortiums commerciaux se créaient. C'était le règne de la libre entreprise incontrôlée. Et Rome utilisait son armée et son administration pour protéger et développer ses intérêts économiques.

Mais les cités Grecques n'en continuaient pas moins de solliciter son intervention dans les conflits internes, alors même que Rome augmentait son emprise sur la Macédoine.

Les relations qui s'instaurèrent alors entre elle et les royaumes grecs furent, pour l'essentiel, de type parental, les Grecs jouant le rôle d'enfants bagarreurs, étourdis et indisciplinés, tandis que Rome s'érigait en *pater familias* toujours plus sévère. Aussi est-ce un peu à l'image d'une révolte d'adolescent que, dès 146 avant JC, les responsables de la Ligue grecque se sont sentis prêts à rentrer dans une guerre désespérée contre Rome, afin de recouvrer une liberté qu'il leur semblait avoir perdue sous le joug économique et l'occupation de la Macédoine. On connaît la suite : Mummius, général romain, donna carte blanche à ses soldats pour piller et raser Corinthe. La « liberté » que Rome s'était vantée d'avoir apportée aux Grecs, fût enterrée sous les décombres de la ville. La même année, Rome rasait Carthage (-146)(2014), seule puissance qui osait lui contester son hégémonie sur le monde.

La destruction de Corinthe marqua la fin de l'indépendance de la Grèce et le début de son crépuscule. A la même époque, ce fut aussi sous l'influence indirecte de Rome, par la victoire du « libre marché », le début de la décadence de l'Égypte ptolémaïque et de la Syrie

séleucide, tandis que Rome entrait dans sa phase triomphante (-116 / - 30)(2044 / 2130) dont l'apogée serait atteinte avec l'empereur-dieu Auguste.

En Grèce, paradoxalement, se réalisait ce que les philosophes de la Grèce classique avaient exigé comme critère de discernement : « l'individu face à lui-même ». Mais cela se réalisait sans le soutien des structures de la cité (*polis*). Aussi, cette situation tant recherchée qui renvoyait chacun à sa propre solitude, se révéla difficile à supporter et se transforma en quête désespérée d'identité et de partage. Sans doute est-ce là l'un des nombreux signes des points culminants des époques séparatives : l'homme qui a rejeté le sacré et les dieux se trouve devant un gouffre de solitude qui lui devient chaque jour plus insupportable.

La destruction de Corinthe, qui se situe, à quelques années près, au sommet de notre courbe, marque un tournant important dans les mœurs. A compter de cette époque, la recherche du pouvoir et la satisfaction des sens deviennent les seules valeurs de l'existence, avec bien sûr une volonté de posséder sans aucune limite. Les spéculateurs se précipitent sur tout ce qui peut être une source de profits rapides et à partir de -170 (1990), l'Orient est porteur de telles promesses.

Peter Green nous dit que Rome pratique bien souvent une politique économique de simple prédation, éliminant ses rivales par la création artificielle de concurrents ou par la destruction directe, pure et simple. Qu'elle connaît un afflux de richesses tel, qu'après -168, les citoyens romains sont dispensés de l'impôt direct. Que le Romain, citoyen-roi, vit désormais en prince quand il est riche, en assisté quand il est pauvre.

Dans les milieux d'affaires apparaissent des fortunes colossales, le plus souvent issues de placements juteux et de prêts usuraires exorbitants. Brutus, l'assassin de César, pratiquait un taux de 48 % alors que le taux légal était de 12 %. En fait, comme de nos jours, ces fortunes se révèlent être indispensables lorsque l'on veut participer à la vie politique en raison du coût des campagnes électorales.

A l'inverse, les paysans et les artisans sont ruinés par les guerres interminables, l'augmentation du coût de la vie, la dévaluation de la monnaie et la concurrence que se livrent les Provinces. La violence, légale et illégale, augmente chaque jour davantage. La surabondance des esclaves est un véritable problème. Les guerres serviles, celles des esclaves, commenceront dès 135 avant JC (2025). L'agriculture est minée par la spéculation. Se retrouvant sans travail, les paysans émigrent vers les villes où ils deviennent des assistés. La tentative des Gracques - 133 (2027) pour résoudre le problème agraire en distribuant des terres aux paysans débouchera sur un siècle de guerres civiles dont mourra la république.

Dans le domaine de l'Art, une fois qu'eut cessé le pillage éhonté du monde grec, s'organise un marché de l'Art semblable au nôtre. Aucun aspect de la fin de la Rome républicaine, nous dit P.Green citant Pollit, ne donne une impression plus moderne : « les acheteurs avaient plus d'enthousiasme que de goût et plus d'argent que d'enthousiasme ».

Même la religion n'échappe pas au commerce ; elle prend un aspect contractuel de marchandage avec les dieux : le dieu doit accorder ce qui est demandé si l'offrande correspondante a été faite.

Pour terminer ce rapprochement entre l'Antiquité gréco-romaine et notre époque, nous devons évoquer le sujet des jeux olympiques qui pourraient laisser penser que l'intervalle de 2160 ans n'est pas respecté. Ils furent en effet fondés en -776 (1384), et devaient être célébrés en l'honneur de Zeus. Courage, désintéressement, loyauté étaient les valeurs qui les animaient. Aussi, pensons nous, n'ont-ils rien à voir avec les jeux olympiques modernes, remis à l'honneur en 1896 par Pierre de Coubertin, qui, eux, font écho aux jeux du cirque romains. Ces derniers, apparus vers -250 (1910), étaient destinés, selon le mot méprisant de Juvénal, à une société oisive à laquelle il faut accorder « *panem et circences* » (*du pain et des jeux*).

A l'opposé de ce que l'on peut voir aujourd'hui, où ils sont largement sous l'emprise des enjeux financiers, les jeux Olympiques grecs devaient davantage ressembler dans leur esprit aux tournois du Moyen-Âge.

Pour clore ce chapitre, nous énumérons ci-dessous les principaux constats sur notre société que fait Ignatio Ramonet dans son livre *Géopolitique du Chaos*, (Ed. Galilée 1997), pour la similitude qu'ils offrent avec la Rome antique.

États Unis et Rome sont porteurs de la même image : pays de liberté, d'accueil et de tolérance. Toutes deux, ont vu se développer en leur sein les phénomènes suivants :

- montée des inégalités et des discriminations de tout ordre : sociales, économiques, raciales.
- mondialisation de l'économie et loi du marché.
- spécialisation des métiers.
- apparition, de par leur richesse, de nouveaux maîtres du monde.
- montée de la violence et de l'insécurité.
- politique de spéculation et de prédation.
- dérapage du culturel dans le vulgaire et le sensationnel, culture de masse, culte des loisirs.
- angoisse des citoyens.
- progression de l'irrationnel, et appel à la chance qui prend la place du sacré.
- financement des guerres de l'Empire par les autres nations (cf guerre du golfe).

- médiations réalisées dans son propre intérêt.
- standardisation, homogénéité, uniformisation.
- condamnation de toute velléité de résistance ou même de dissidence au nom du réalisme et du pragmatisme.
- abandon progressif des valeurs de la république et des conquêtes démocratiques.
- agonie de la culture, soumise au mercantilisme.
- perte des rêves collectifs et repli individualiste.
- religiosité sans Dieu, c'est-à-dire religions sans Sacré.

Nous ne sommes pas seuls à noter cette ressemblance de l'Empire romain et des temps actuels. Le *Monde diplomatique* (août 1997) y consacre deux pages entières, à partir de deux livres d'historiens de l'Antiquité tardive (M. I. Rostovtzeff et Peter Brown). Toutefois, les parallèles qu'ils examinent - brigandage urbain, exactions diverses... - ne devraient culminer, à notre avis, que dans deux ou trois siècles, avec la décadence de l'Empire américain, si notre hypothèse de base se révèle exacte, et si l'homme ne change pas d'attitude.

CHAPITRE 6

L'INFLUENCE DE L'ESPACE SUR LE MENTAL

Dans le chapitre précédent, nous avons présenté un parallèle, peut être surprenant pour certains, entre la civilisation gréco-romaine et la civilisation moderne. On a pu y constater que des événements comparables, situés à peu près au même point de la courbe, se produisent à 2160 ans d'intervalle le plus souvent dans une fourchette d'une trentaine d'années. Soit une précision de près de 1 %.

Toutefois, même avec les éléments que nous avons donnés jusqu'à présent, à savoir une compréhension juste de la nature de l'alternance, et une durée précise du cycle, il n'en subsiste pas moins un certain nombre d'anomalies pour lesquelles nous n'avons que des hypothèses que nous soumettons sous toute réserve.

Nous rappelons que nous ne considérons pas comme anomalies le fait qu'une civilisation connaisse un âge d'or en des périodes différentes des sommets ou des creux des courbes. En effet, comme chez les hommes, nous pensons avec Hegel, Oswald Spengler et bien d'autres que les peuples et les nations sont des personnalités psychiques avec une âme, des qualités et des défauts particuliers, qui entrent en résonance avec un point particulier de la courbe, vivent leur âge d'or, et se mettent en sommeil le reste du temps. Cependant, les caractéristiques et les modalités de développement de ces cultures-civilisations, devraient en toute logique, rester en synchronicité avec les périodes de la courbe où elles se situent. Autrement dit, la terre toute entière devrait vivre au rythme de l'alternance que nous avons décrite, car nous n'avons pour le moment aucune raison de supposer que ce rythme varie suivant les endroits géographiques.

Mais il semblerait qu'il n'en soit pas toujours ainsi. Déjà Oswald Spengler avait remarqué ce phénomène, surtout lorsqu'il comparait les civilisations de l'Europe à celles qui en sont le plus éloigné géographiquement, à savoir celles du Mexique et d'Amérique centrale. Il notait que « chacune des époques de la culture mexicaine suit d'environ 200 ans l'époque correspondante de la culture arabe et précède de 700 ans environ celle de la culture occidentale ».

Si nous reportons sur notre courbe les différentes civilisations qui se succédèrent dans cette partie du monde, nous obtenons le schéma situé en fin de chapitre.

La première civilisation connue dans cette partie du monde est la civilisation olmèque dont on date les débuts vers -1500. Le peu que l'on en sait montre qu'elle avait une urbanisation développée ainsi que de bonnes connaissances en astronomie et mathématiques.

Entre la fin du 1er siècle et le 10ème siècle, plusieurs autres civilisations s'épanouirent : l'ancien Empire maya, les Zapotèques, et la plus célèbre d'entre elles, la civilisation de Téotihuacan, disparue brusquement en 650. La période qui s'étend de 950 jusqu'à l'arrivée des Espagnols, au milieu du 15ème siècle, fut marquée par la civilisation toltèque (987/1168) qui, s'installant à Tula, revendiqua sa filiation avec Téotihuacan. Elle se prolongea par une société quasi égalitaire et, à ce que l'on dit, brutale, sanguinaire et guerrière : celle des Aztèques.

Si nous suivons les historiens qui ont nommé « classique » la période s'étendant globalement du IIème au IXème siècle, il faudrait admettre un décalage de plus de six siècles avec la période classique gréco-latine, entre Périclès et l'avènement du Bas Empire romain.

Nous n'avons pas une connaissance assez approfondie de ces civilisations pour proposer une explication. Toutefois, nous suggérons un parallèle entre la civilisation arabe et l'évolution de la civilisation d'Amérique centrale : les Olmèques seraient comparables aux Grecs, l'Empire Maya à Rome, et les Toltèques et les Aztèques en résonance avec la culture arabe magique. Cette hypothèse devra être confirmée ou infirmée par des travaux ultérieurs.

Si nous nous tournons maintenant vers l'Est, nous retrouvons ce décalage que nous avons déjà mentionné pour la civilisation chinoise, mais cette fois-ci en avance de 200 ans sur la civilisation occidentale. L'avènement de l'Auguste Huang Di qui mit fin à la période des États combattants, en créant l'Empire unifié, eut lieu en 221 avant JC, près de 200 ans avant l'Auguste romain. De même, la réinterprétation des classiques du confucianisme au début de la dynastie Song (960/1279), ou néoconfucianisme - en chinois, « logique de la réalité » ou « doctrine de la foi » - peut être comparée au mouvement qui occupera deux siècles plus tard les scolastiques européens dans leur tentative d'harmonisation de l'héritage gréco-romain avec les doctrines de la théologie chrétienne. Toutefois, ce décalage semble loin d'être uniforme tout au long de l'histoire, et nous ne pouvons guère en tirer de conclusion.

Si l'existence de ce décalage devait être démontrée - ce qui reste encore à faire - nous pouvons envisager deux explications à ce phénomène.

Soit les événements qui sont à l'origine du phénomène d'alternance agissent différemment selon les lieux géographiques. Nous pensons cette hypothèse fort peu probable. En effet, que cette cause soit par exemple un champ de forces ou bien la composition de l'atmosphère agissant sur le cerveau humain, elle n'a aucune raison de présenter des variations d'intensité d'un endroit de la terre à l'autre.

Soit les peuples, à l'instar des individus, sont plus ou moins réceptifs aux variations de ces champs. C'est-à-dire que la terre, de par sa structure électromagnétique, influencerait suffisamment les êtres vivants pour faire apparaître des variations de réceptivité. Bien qu'elle paraisse un peu curieuse a priori, c'est cette seconde hypothèse que nous nous proposons de retenir en la reformulant de la façon suivante : la terre se comporte exactement comme un être humain dont le sommet du crâne se trouverait au pôle nord et le coccyx au bas de la Cordillère des Andes. Dont le cerveau gauche, rationnel, serait à l'Occident et le cerveau droit, intuitif, à l'Orient.

Cette hypothèse peut faire sourire, mais elle va dans le sens de l'hypothèse Gaïa qui propose de considérer la terre comme un organisme vivant (*La terre est un être vivant. L'hypothèse Gaïa*. J.E.Lovelock. Champs Flammarion 1993).

Elle peut aussi trouver sa justification dans la théorie qui tend à considérer l'univers comme un hologramme, aussi bien pour l'espace que pour le temps. Ou du moins que l'univers a des propriétés similaires à celles d'un hologramme.

Nous rappelons qu'un hologramme est la photographie des interférences résultant d'une part, de la lumière émanant d'un objet éclairé par une source de lumière cohérente et d'autre part, de la lumière émanant directement de cette même source. Ce que l'on obtient n'est pas une reproduction de l'objet, mais un support qui contient toutes les informations nécessaires -amplitudes et phases- à la reconstitution de l'objet. Ce dernier est restitué en éclairant l'hologramme avec un faisceau de lumière parallèle et monochromatique.

En photographie ordinaire, à un point de la photo correspond un point de l'objet. Avec un hologramme, chaque point de l'objet diffuse de la lumière qui recouvre tout l'hologramme. Et donc, si on casse l'hologramme, une partie quelconque suffit à reconstituer l'objet. Autrement dit, et sans rentrer dans le problème de la perte d'information, chaque partie de l'hologramme contient la totalité de l'objet.

Si l'on admet que l'univers a des propriétés similaires, cela signifierait que chaque être humain est organisé selon le même modèle énergétique que l'univers et que la Terre est organisée selon le même modèle que l'homme.

Même si cela reste encore à démontrer, cette hypothèse n'est peut-être pas si absurde que cela, car elle rejoint les plus vieilles intuitions de l'humanité.

Faute de pouvoir en donner une démonstration, nous pouvons au moins constater que les observations que nous pouvons faire tendent à valider cette hypothèse.

C'est à l'espace que nous allons tout d'abord nous intéresser. Nous verrons dans un chapitre ultérieur de quelle façon nous l'appliquerons au temps.

Dans l'axe vertical, il est relativement facile de suivre du nord au sud de notre planète une succession comparable aux principaux niveaux de l'homme : l'être mental dans la tête, le sentiment au niveau du plexus solaire, et la vitalité au niveau du ventre. Bien sûr, nous ne considérons pas ici les colonisations des deux derniers siècles, qui au regard des populations terrestres, ont une durée négligeable et ne sont pas encore stabilisées.

Au nord de la terre, nous trouvons les peuples les plus mentalisés, souvent même coupés de leur sentiment et de leur corps. Plus on descend vers le sud, plus l'expression des émotions prend de l'ampleur, que se soit sous forme extériorisée en Occident, ou intériorisée, en Asie. Sous le tropique du Cancer, les peuples d'Afrique du nord ou d'Asie du Sud Est montrent le même raffinement dans l'expression du sentiment. Enfin, au sud, se sont développés les peuples chez qui la vitalité tient la place la plus importante : peuples d'Afrique ou d'Amérique du Sud, qui, aux yeux des peuples nordiques dits développés, semblent souvent arriérés dans leur développement mental, bien qu'ils en jaloussent secrètement la joie de vivre et la facilité d'expression émotionnelle et corporelle. Rappelons que ce sentiment de supériorité est principalement le fruit de la période séparative, durant laquelle la raison, l'individu, est fortement favorisé au détriment du sentiment et de la vitalité, de la famille, du groupe social. Notre civilisation mécaniste et glaciale est typique d'un sommet de courbe qui donne la prépondérance à la tête, au mental.

Peut être faut il rappeler que c'est durant la période fusionnelle, entre 800 et 1600, que les civilisations d'Afrique Noire connurent leur âge d'or. Le Ghana, le Soudan central, l'Empire du Mali (1150/1599) et le Royaume du Bénin (1150/1684), stupéfièrent les voyageurs occidentaux par leur puissance et par leurs fastes.

Dans l'axe Est -Ouest, l'analogie avec les deux cerveaux, l'Occident avec le cerveau gauche, l'Orient avec le cerveau droit, est tout aussi frappante.

Pour nous en expliquer, nous devons faire un long détour pour rappeler ce que l'on sait des fonctions des deux cerveaux - mises en lumière par Mac Lean, dès 1949, et précisées par les

travaux de Sperry (Sperry. Neuropsychologue. Prix Nobel 1981) - et les mettre en correspondance avec les deux forces fondamentales de séparation et de fusion qui sont à la base de notre travail.

Au cours des millénaires du développement animal de l'homme, se sont constitués successivement trois cerveaux distincts, ou, si l'on préfère, trois couches successives. Le cerveau le plus ancien et le plus primitif est le cerveau reptilien, non dualisé, dernier-né de la séquence du développement nerveux qui présida au passage du végétal à l'animal. La reproduction qui est assurée dans le règne végétal par des agents extérieurs - le vent ou les courants marins -, dut s'intérioriser progressivement. Les deux premiers « soucis » de ce cerveau furent donc la survie individuelle et surtout collective de l'espèce dans un monde animal qui s'appropriait l'espace. Ce cerveau réagit sous l'effet des stimuli par des séquences automatiques et répétitives, sans aucune possibilité d'adaptation, si ce n'est sur des durées de temps immenses en regard de la vie humaine.

Le deuxième cerveau, dit cerveau limbique, a permis à l'animal, non encore individualisé, de gérer son adaptation au milieu et au groupe. C'est l'outil qui gère toutes les nuances de « cela est bon pour moi, cela est mauvais pour moi », dans le domaine de la survie et de la sociabilité. Il s'occupe donc de tout le domaine de l'émotionnel, plan adaptatif par excellence, depuis les émotions les plus primaires qui sont de simples réactions au milieu, jusqu'aux balbutiements du sentiment. Il s'occupe également de toutes les relations sociales de pouvoir. Devant gérer les niveaux de survie individuelle - la sécurité, et collective - la reproduction, il contrôle les fonctions les plus élémentaires qui sont à leur origine - la répétition, et le phénomène de l'attraction/répulsion. Le cerveau limbique est dualisé selon les deux grands courants de forces que nous avons explicités dans les chapitres précédents :

- le cerveau limbique gauche est, au niveau vital, l'outil d'exécution au service du courant de force séparateur qui doit mener toute forme de vie vers la perfection de son accomplissement. Sa première tâche fut donc la survie de la forme. Pour cela, il a créé des processus répétitifs en s'appuyant sur la mémoire. Son rôle est de trier, classer, répertorier les sensations et de créer des liens entre elles pour les organiser en perceptions. A ces processus, il a appliqué la tension vers la perfection du champ de forces qu'il exprime : fiabilité, perfection du détail. Il est à l'origine des peurs. Pour lui, tout changement introduit l'insécurité. Il est donc, par essence, conservateur, mais aussi source de progrès dans l'unique but de perfectionner la sécurité et le confort.

- le cerveau limbique droit est, au niveau vital, l'outil au service des forces de fusion, chargé de maintenir toute expression de vie en contact avec l'unité de l'univers. C'est donc essentiellement un outil réceptif et relationnel, qui a pour expression première l'instinct qui est la forme de base de l'intuition. L'instinct est en effet cette faculté qui, permettant de rentrer en résonance avec toute chose, par contact avec son essence, perçoit aussi toutes les informations contenues dans le champ où l'attention se porte.

Ce cerveau est la puissance grégaire, la source qui pousse toute forme de vie vers ses congénères. A son premier niveau, les émotions, puissances primaires de réaction, sont encore peu raffinées par le mental et les sentiments qui en découlent sont encore grossiers. Son outil est l'image.

A eux deux, ces deux cerveaux tentent d'organiser la vie sociale, tirant chacun de leur côté. Le résultat est une vie sociale primaire, tribale, où la loi du clan ne souffre pas d'opposants. En principe, l'homme a dépassé ce niveau d'organisation depuis bien longtemps. On peut imaginer ce que peut être un fonctionnement à ce niveau en observant les comportements des gangs d'enfants américains se livrant des guerres cruelles et impitoyables.

Le troisième et dernier cerveau, dit cerveau cortical, est l'outil mental par excellence, outil d'individuation, devant permettre l'accomplissement de la personnalité par sa mise progressive au service de l'être central. C'est l'outil que l'on connaît le mieux, à tout le moins dans sa partie séparative, le cerveau gauche, logique.

- le cerveau cortical gauche est, au niveau mental, l'outil au service du courant de forces séparateur. Il produit ce que nous appelons la raison ou l'intellect. Son rôle est d'exécuter. Son accomplissement est le discernement. Sa quête, la connaissance. Sa revendication, le pouvoir. C'est lui qui développe tous les processus de séparation et de classification dans la pensée. Il procède par déduction, induction, inférence. Il est assoiffé de progrès, mais, par désir de sécurité, il peut se soumettre à l'exigence du cerveau limbique et rejeter toute idée nouvelle. Il prétend savoir, met en cause, doute, critique. Outil principal de l'ego, il se construit comme séparé, différent des autres. Il fait sans cesse des projets, mobilise la volonté pour l'action. Il s'appuie sur le concret, sur les sens extérieurs.

Son problème, c'est que, mis en valeur pendant près de 13 000 ans au détriment du cerveau cortical droit, il s'est pris à son propre jeu. Se croyant totalement séparé du reste du cosmos, il

a fait perdre à l'homme son contact avec l'unité. Le changement d'hémisphère dominant, qui semble aussi se produire à notre époque, fut appelé dans certaines traditions « la chute » : c'était, vu par des voyants ou des sages qui avaient compris le processus dont nous parlons, l'annonce de la perte progressive du contact avec le divin, ou avec le Réel.

- le cerveau cortical droit est, au niveau mental, l'outil au service du courant de forces fusionnel. C'est le support de ce que nous appelons l'Intuition, qui est, en fait, contact avec l'Unité, avec le Réel, avec la Vérité, lorsque, bien sûr, cette intuition peut arriver pure de toute influence perturbatrice à la conscience. Il est le support de la foi, non en tant que croyance - qui relève davantage du cerveau limbique - mais en tant qu'espérance. En contact avec le Réel, l'essence du monde et du devenir, il est donc le support des manifestations nouvelles. Son outil est la vision : celle des grands visionnaires, des voyants, médiums, créateurs et poètes. Sa base est le silence du mental. Son moyen d'expression, l'image symbolique. L'intuition procède d'une connaissance par identité : elle a donc un caractère de certitude, d'indépendance, d'immédiateté et porte avec elle la force de la Vérité.

Beaucoup plus pragmatiquement, et appliqué au concret, le cerveau droit sera dit global, et synthétique, avec un aspect stratégique qui relève de la perception de l'évolution naturelle des choses et surtout d'une perception exacte des liens spatiaux et de l'harmonie.

Si nous nous sommes un peu attardés sur cette représentation du cerveau selon ses quatre hémisphères, c'est que nous pensons que l'Orient et l'Occident, à l'instar de l'homme et de la femme, sont sensibles à des courants inverses qui leur donnent à la fois leurs caractéristiques propres et complémentaires. En Occident, c'est le cerveau cortical gauche qui est le plus actif, et donc le plus sensible durant les périodes où se manifeste la phase séparatrice de l'alternance. En Orient, où le cerveau cortical droit domine, les peuples s'épanouissent davantage durant la période fusionnelle du cycle.

Le Nord de l'Occident, sous l'influx du cerveau gauche, se construit un monde divin séparé de l'homme, éternel, immuable. Avec la pensée, il tente d'organiser la vie sociale selon des modèles, et sa créativité est happée par le ciel. Il incarne les puissances de progrès dans les périodes séparatrices. Il a tendance à considérer l'homme comme immuable dans un monde aux structures changeantes.

L'Orient, à l'inverse, est le réceptacle des idées de changements et de mutations, dans un monde aux structures qu'il veut immuables. Sa créativité s'exprime vers la terre, dans la perfection du détail.

Ceci aidera peut-être à mieux comprendre comment l'Orient bâtit sa philosophie autour de l'impermanence. Comment le Yi Jing, le Classique des Changements ou, en français, le Livre des Transformations, acquit une telle notoriété ; encore de nos jours, l'écriture chinoise est construite autour de symboles imagés (rappelons que le cerveau droit fonctionne plus volontiers avec des images), et s'écrit de haut en bas, du ciel vers la terre. Comment l'Orient est si facilement séduit par la planification et pourquoi l'Extrême-Orient se caractérise par un refus du changement et du progrès, par une pérennité religieuse doublée d'une pérennité sociale. Pourquoi l'Orient ne sépare pas l'humain du divin. Comment enfin, la Chine, ne cessa de réécrire l'histoire et, considérant tout novateur comme un rebelle parce qu'il dérange l'ordre établi, attribua l'invention des trigrammes au légendaire et mythique Fu Xi, alors qu'elle ne date que de l'époque Han (-206 +221).

L'organisation du cerveau que nous avons présentée dans ce chapitre pourra sans doute nous aider à comprendre, dans le cadre de notre hypothèse, comment l'Orient, plus intuitif, a pu percevoir les évolutions des champs de forces avant l'Occident, et comment, au contraire, les peuples d'Amérique centrale et du Mexique ont pu réagir avec quelque retard à ces variations. Il reste cependant beaucoup de recherches à faire, notamment dans le fonctionnement différent des deux cerveaux en Orient et en Occident, pour arriver à une compréhension plus exacte des phénomènes. Un chercheur Japonais, Tadanobu Tsunoda, étudiant les dominances cérébrales en Orient et en Occident, en vient à formuler les hypothèses suivantes : « Le mécanisme de commutation (des dominances) est aussi en relations étroites avec la révolution de la terre, le mouvement de la lune, et peut être d'autres activités cosmiques. Il est soumis à des modifications dont les causes sont pour l'instant mystérieuses. La liaison qui s'établit avec l'activité cosmique pourrait suggérer qu'il existe un cosmos miniature dans le cerveau humain. Si l'homme préhistorique était sans doute en mesure de le ressentir, c'est une capacité que nous avons perdue dans le branle bas de la civilisation. » (Tadanobu Tsunoda dans *Les énigmes du cerveau*. Yves Christen-Kenneth Klivington. Ed Bordas Hologramme 1989)

CHAPITRE 7

L'HOLOGRAMME DU TEMPS

*« Voir un univers dans un grain de sable
Et un paradis dans une fleur sauvage
Tenir l'infini dans la paume de la main
Et l'éternité dans une heure »*

William Blake

Si nous avons mis en tête de ce chapitre cette phrase de William Blake, c'est qu'elle introduit merveilleusement à l'idée d'un univers, qui est, selon les mots de David Bohm, « une plénitude indivise ». Jusqu'à présent, nous avons laissé de côté la justification de la durée du petit cycle de 2160 ans que nous avons choisie de retenir. Si nous avons retardé jusqu'ici le moment d'examiner ce problème, c'est qu'il y a une bonne raison : nous ne sommes pas capable d'en donner une explication qui ait un support physique, et la seule hypothèse que nous pouvons avancer est l'extrapolation de la théorie des hologrammes au temps. Car les seuls cycles longs astronomiques ou physiques que nous connaissons aujourd'hui ont une durée de dix à douze fois supérieure, entre 19 000 et 26 000 ans comme on l'a vu dans le premier chapitre. A notre connaissance, aucun cycle de durée approchant les 2160 ans et que nous pourrions relier d'une manière ou d'une autre au fonctionnement des deux cerveaux n'a été découvert.

Mais les symbolistes ont toujours considéré, au moins depuis Platon qui lui-même devait tenir ce découpage de source égyptienne ou perse plus ancienne (bien que lui-même n'ait jamais indiqué de durée précise), que le grand cycle de 26 000 ans auquel ils attribuaient par ailleurs une durée précise de 25 920 ans, se découpait en douze cycles mineurs de 2160 ans chacun. D'où les ères symboliques, à commencer par les plus anciennes : Taureau, Bélier, Poissons, et celle du Verseau dans laquelle nous sommes censés entrer en cette fin de millénaire. Ces périodes se succèdent à l'inverse des mois de l'année, dans le sens rétrograde, car le point vernal se déplace en sens opposé à la course du soleil. C'est donc cette période symbolique de 2160 ans que nous avons retenue dans toute notre étude historique, car c'est celle qui nous a

semblé correspondre le mieux aux mouvements des civilisations, bien qu'une durée de 2140 ans ait paru souvent plus appropriée.

Nous n'avons trouvé à ce jour aucune explication scientifique ou astronomique à une telle division de cette période en douze parties égales, si ce n'est évidemment, sur le plan symbolique. Si d'une manière générale, il est communément admis que le douze soit une caractéristique du temps, ce n'est pas pour autant qu'une explication en a été donnée. Il est possible d'imaginer que ce découpage provient du cycle des saisons : quatre saisons avec chacune un début, un milieu et une fin, cela donne douze. Toutefois, certaines civilisations n'utilisèrent pas les mois solaires pour le découpage de l'année mais les treize mois lunaires. Est-ce par analogie que la journée comporte douze heures et l'heure douze périodes de cinq minutes, et la minute douze fois cinq secondes ? Nous ne le savons. Cependant, ce qui est sûr, c'est que sur le plan symbolique, le douze ne fût pas seulement reconnu comme chiffre du découpage du temps, mais aussi comme symbole de ses douze propriétés particulières, peut-être en affinité avec les douze mois de l'année. L'astrologie, science des résonances entre l'univers et l'individu, fondée sur la conception de l'unité de toutes choses, l'a utilisée comme chiffre fondamental de la progression dans le temps. Chacun connaît les douze signes du Zodiaque, qui se succèdent dans l'année, du Bélier aux Poissons.

La mythologie et les différentes cosmogonies font une très large place à ces symboles. L'ère du Taureau correspond à la période - 4 350 / - 2 190, selon notre découpage. Si l'on en croit les mythes, l'influence de cette période était encore très vivace au temps de Toutankhamon (vers -1350), qui se donna le titre de « Taureau qui subjugué le pays », et de Moïse, moins de deux siècles plus tard, qui incitait les Hébreux à renoncer à l'idolâtrie du veau d'or. Cette période devait laisser la place à l'ère du Bélier, de - 2 190 à -30 avant JC. Les exemples sont ici encore plus nombreux : la grande allée de Karnak est bordée de centaines de sphinx à tête de bélier. « Paix mes brebis » disait Jésus, qui ferma cette ère pour ouvrir celle des Poissons, symbole des deux derniers millénaires.

Si les douze signes zodiacaux colorent ainsi de longues étapes de temps, le douze a été aussi utilisé pour caractériser les douze étapes symboliques de maturation de tout cycle : la vie de l'homme se compte en douze septénaires (84 ans). Hercule doit accomplir douze travaux, c'est-à-dire affronter douze défis de maturation. Le Christ eut douze disciples, représentant douze difficultés à vaincre etc.

Mais, tous ces symboles ne nous avancent guère dans la compréhension de la division du grand cycle. Au mieux, si l'on admet un découpage relativement arbitraire en 12, on ne voit vraiment pas pourquoi chaque partie du cycle reproduirait le mouvement Fusion/Séparation du grand cycle. Sauf à considérer que le temps, comme l'espace, a les mêmes propriétés qu'un hologramme dont l'une donnerait à chacune de ses subdivisions le même mouvement que celui de la totalité. Nous ne voyons à ce jour aucune autre explication, bien que la démonstration scientifique reste encore à faire, sur les traces du physicien David Bohm. Ce dernier expose sa théorie dans son livre « *La Plénitude de l'Univers* » (ed. du Rocher, 1987), théorie selon laquelle l'univers fonctionnerait comme un hologramme en mouvement ou *holomouvement*. Il introduit la notion d'un *ordre implié* sous-jacent et cause de notre réalité et suggère qu'au plan subquantique, chaque point de l'espace y est consubstantiel à l'ensemble des autres. Un « ordre total » serait contenu implicitement dans chaque région de l'espace et du temps. Parler de quoi que ce soit comme distinct de ce tout devient alors absurde. Considérer l'univers comme un hologramme revient à dire que tout agit, le moindre geste, la moindre pensée. Nous rejoignons ici les affirmations des nombreux mystiques qui affirment que tout est agissant. David Bohm, bien que peu suivi par ses pairs, est l'un des scientifiques contemporains qui ne se lasse pas d'inviter l'humanité à cesser « de fragmenter le monde », à se débarrasser de l'illusion d'entités séparées, et à habituer notre esprit à l'idée d'un monde qui est une plénitude indivise. Il reste sans doute beaucoup de chemin à faire pour prouver la théorie de l'holomouvement et comprendre la structure interne du temps ; rien n'empêche en attendant, de considérer comme une possibilité ce que nous avons suggéré ci-dessus.

Poursuivant dans la direction de l'holomouvement et du temps qualifié, c'est-à-dire considérant par exemple qu'une heure dans la matinée n'a pas la même qualité qu'une heure au coucher du soleil, que l'énergie de décembre n'est pas celle du printemps ni de l'été, il faut en déduire que les grandes périodes, ou les grands cycles ont aussi une couleur particulière. Si l'on se sert des connaissances actuelles de l'astrologie, on peut en déduire les étapes récentes franchies par l'humanité dans les derniers millénaires :

L'ère du Taureau (axe Taureau / Scorpion ; - 4350 / - 2190) fut l'apprentissage de l'enracinement, de la sédentarisation, de la persévérance et la prise de conscience d'un au delà, comme en témoigne le développement du culte des morts

L'ère du Bélier (axe Bélier/ Balance ; - 2160 ans / - 30) marqua le début de l'individuation et la prise de conscience de la justice.

L'ère des Poissons (axe Poissons / Vierge ; - 30 / 2130) fut l'expérience du don de soi, du sacrifice, ...

L'ère du Verseau (axe Verseau/Lion 2130 / 4290) serait alors le travail vers l'unité humaine par la résolution des conflits et la renonciation à l'ego...

Si l'on admet l'hypothèse évoquée ci dessus et la réalité des cycles de 2160 ans, nous sommes obligés de considérer de façon sérieuse le cycle de 26 000 ans qui, lui, correspond à une réalité physique. Ce cycle serait porteur du mouvement fondamental Fusion/Séparation, dont chacune des parties de 2160 ans ne serait qu'une étape, que l'un des douze travaux d'Hercule que doit accomplir l'humanité afin de parvenir à sa pleine maturité mentale.

Si jusqu'à présent nous avons pu puiser dans l'histoire des éléments pour étayer notre intuition, il n'en va plus de même pour les grands cycles. En effet, l'histoire couvre à peine une période de 6 000 ans, c'est-à-dire moins du quart d'un cycle de 26 000 ans. Autrement dit, statistiquement, si déjà deux périodes étaient une quantité bien faible pour étayer notre argumentation sur le cycle de 2 160 ans, que dire du quart d'une période !

Ce n'est donc plus à la simple logique, mais aussi à l'intuition que ce chapitre fait appel. Non pas à l'intuition des hommes du XXème siècle, bien amoindrie - et nous verrons plus loin pourquoi - mais à celle de tous ceux qui, dans les millénaires passés, ont participé à l'élaboration des mythes. Plus familiers que nous avec leurs capacités intuitives, car ils étaient plus près du fond de la grande courbe fusionnelle, nous pensons qu'ils ont pu approcher des vérités que nos tâtonnements logiques ne peuvent percevoir. Pour différentes raisons, ils n'ont pas jugé bon de les transmettre de façon claire à la postérité, mais seulement au travers d'écoles de mystères qui elles mêmes ont disparu sans rien dévoiler.

En toute logique, ce qui aurait dû se développer au cours des âges, c'est un échange constant entre les écoles ésotériques et les enseignements religieux publics, de façon à ce que ces derniers soient constamment revivifiés par l'esprit, et, on aurait pu l'espérer, une connaissance qui s'approfondit. Mais il n'en fut pas du tout ainsi, bien au contraire. D'une part, on assista au déclin progressif des écoles de mystères, et d'autre part, les textes initiaux furent sans cesse remaniés et déformés au point de perdre toute intelligibilité. Non par malveillance mais par perte progressive du sens. Non pas que les sages eussent totalement disparu, mais plutôt du fait que la transmission ou le témoignage dût se faire d'une toute autre manière que par le passé. Il a été dit que les maîtres trouvaient de moins en moins de disciples capables de recevoir leurs enseignements et que ce processus ne cessait de s'amplifier au cours des siècles.

Avant de poursuivre, il faut nous arrêter quelques moments sur ce problème, la perte progressive de la connaissance.

On pourrait nous opposer en effet que jamais les connaissances de l'humanité ne furent à ce point développées. Depuis l'apparition de l'homme, l'acquisition du langage à l'époque de l'homme de Neandertal, puis celle de l'écriture vers -3 300, les connaissances ne semblent avoir connu qu'une progression ininterrompue. Mais nous pensons qu'il n'en fut pas ainsi, et que des pans entiers ont sombré bel et bien dans l'oubli.

Pour comprendre ce phénomène, il faut se reporter aux deux modes d'approche de la réalité liés chacun à l'un des mouvements fondamentaux - fusion et séparation - ou si l'on préfère, à chacun des deux cerveaux. Nous pensons que ce n'est pas l'outil, le cerveau, qui crée ces mouvements, mais plutôt que le cerveau s'est modelé sous l'influence de ces champs fondamentaux. La théorie des champs morphogénétiques, développée par Rupert Sheldrake, pourrait expliquer un tel processus et nous renvoyons les lecteurs intéressés à cet auteur.

- La connaissance par distanciation, objectivation, liée au mouvement séparateur. Cette connaissance se fonde sur la logique et la raison. Elle a toutes les caractéristiques du cerveau gauche. Elle n'a pas d'accès direct à la réalité. Elle procède par essais, erreurs, et tâtonnements. Nous l'appelons « savoir ». C'est cette branche de la connaissance qui est valorisée dans les périodes séparatrices des cycles. Son grand défaut, c'est d'amener les hommes à croire qu'ils sont séparés les uns des autres et de la nature, et, compte tenu de l'évolution actuelle de l'humanité, à pratiquer une politique de prédation sans freins. A première vue, ce savoir ne fit qu'augmenter au cours des temps connus, c'est à dire depuis 10 000 ans, même s'il passait par de longues phases de sommeil qui correspondent à peu près aux périodes fusionnelles des petits sous-cycles de 2160 ans. Les résultats sur lesquels s'était arrêtée la phase séparatrice précédente d'un petit cycle servaient de base au nouveau développement du savoir lors des renaissances. C'est du moins le processus observable dans les périodes historiques.

- Le deuxième mode d'approche de la réalité est la connaissance par identité, liée au mouvement fusionnel. Cette connaissance a pour outil l'intuition. Elle a toutes les caractéristiques du cerveau droit. Elle va directement au but, perçoit l'objet dans son essence. Le dictionnaire donne de l'intuition la définition suivante : « connaissance claire, droite, immédiate, de vérités, qui, pour être saisies par l'esprit, n'ont pas besoin de l'intermédiaire du raisonnement ni de l'expérience ». Cette connaissance s'accompagne d'un sentiment

d'absolue certitude. Elle est indépendante, non liée à des préalables logiques et temporels. Elle est immédiate et puissante. C'est elle qui est valorisée dans les périodes fusionnelles du cycle. Son grand défaut, c'est qu'elle ne permet que très difficilement l'individuation et encourage une politique d'immobilisme et de refus de tout progrès.

Lorsque nous parlons de perte progressive de la connaissance, c'est de cette dernière, la connaissance par identité dont nous parlons, et non du savoir qui lui, n'a cessé de s'accroître. Notre société n'est même plus capable d'imaginer un temps où l'homme fonctionnait différemment, où ses connaissances étaient autres. Notre arrogance est telle, et notre ouverture d'esprit si faible, que le fonctionnement humain actuel nous paraît être la norme de toute époque passée et future, à l'aune de laquelle nous jugeons toute chose. Les connaissances du passé, acquises par le processus d'identité intuitive, hormis les connaissances médicales, sont purement et simplement classées dans les catégories mythiques. Et si quelques chercheurs isolés essaient de faire connaître les vestiges de connaissances chamaniques et de sorcellerie, ou brisent les frontières du « prêt à penser », ils ne rencontrent qu'ironie et mépris.

Mais quels sont donc les domaines des connaissances concernés par cette perte ? Ce sont tous ceux liés aux phénomènes de communication par identité et à la perception de l'essence des choses. Cela comprend donc

- tout ce qui est lié à la nature physique : connaissance du pouvoir des minéraux et des plantes sur l'homme et ses maladies, connaissance des lieux sacrés résultant de la perception de l'espace et des courants d'énergie, connaissance qui devait impliquer aussi le maniement de ces énergies.

- tout ce qui est lié à la perception des vibrations : circulation d'énergie dans le corps et points d'acupuncture, connaissance chinoise du psychisme et de ses souffles animateurs, connaissance des hiérarchies spirituelles (dieux de l'Inde et hiérarchies angéliques occidentale), connaissance des esprits de la nature (elfes, gnomes, ondines, fées, sylphes... qui ne sont plus pour nous que des mots.)

- tout ce qui est lié à la communication entre les hommes : pouvoirs appelés de nos jours paranormaux, tels que la transmission de pensée, la vision des auras (vibration énergétique colorée émise par chaque être vivant et mise en évidence par l'effet Kirlian), ou pouvoirs en tous genres que nous qualifions aujourd'hui de miracles.

S'il n'existait pas d'autres cycles que les petits cycles de 2160 ans, cette perte de connaissance qui se produit sur une demi alternance, c'est-à-dire les 1080 ans de la phase séparatrice, serait peu perceptible compte tenu de la mémoire des générations, et n'aurait pas mérité une mention spéciale dans les premiers textes écrits de l'humanité.

Les anciens nous confirment que cette occultation progressive de la vérité n'est pas lié aux cycles courts de 2160 ans : Hésiode se plaignait d'être déjà « dans la race de fer », et les anciens rishis védiques disaient il y a plus de 3000 ans, que l'humanité était entrée depuis longtemps dans l'âge où la vérité a presque totalement disparue et annonçaient des temps plus sombres encore. Et toutes les traditions les plus anciennes mentionnent cet âge d'or disparu.

Un exemple nous fera peut-être mieux comprendre ce processus de perte de la connaissance. Jusqu'à des temps très proches, avant les molécules de synthèse, l'humanité disposait d'une pharmacopée essentiellement tirée du règne végétal. Encore aujourd'hui, la majorité des médicaments proviennent d'extraits de plantes ou sont synthétisés selon les mêmes formules. Si l'on y réfléchit, compte tenu de la variété immense des plantes, il est impensable que l'humanité ait testé chacune d'entre elles sur chaque maladie et, après d'innombrables essais et erreurs, en ait tiré des statistiques qui auraient supposé par ailleurs une très forte organisation centralisatrice.

D'autre part, il se trouve de nos jours certainement peu de personnes capables de se promener dans la nature et de dire instinctivement : « Tiens ! Telle plante doit être bonne pour cela. »

Il est donc probable qu'il fut une époque, où, à l'instar des animaux, l'homme pouvait connaître intuitivement ce qui était bon pour le soigner, par la perception de l'essence de la plante et des organes défaillants dans son propre corps. Qui a observé des animaux en milieu sauvage peut voir ce fait couramment.

De nos jours, les gens attentifs à leur corps peuvent ressentir quelque chose de similaire lorsqu'ils ont une envie particulière. Les femmes enceintes le savent mieux que quiconque.

Dans les temps anciens tous « sentent » que telle plante est bonne pour telle maladie, car elles ont des vibrations similaires ou complémentaires. Puis la perception s'atténue, nous verrons plus loin comment. Seule reste la tradition, que souvent quelques malicieux déforment, pour la rendre conforme à l'air du temps. Mais les connaissances se transmettent quand même tant bien que mal, dans les campagnes le plus souvent, là où le doute fait le moins de ravages. L'époque de raison, malgré son rejet massif de l'obscurantisme, c'est-à-dire des connaissances qui ont déjà perdu leur support intuitif, conservera quand même les connaissances qui lui sont utiles. Au point extrême du mouvement séparateur, il ne reste plus

que de rares individus, un peu plus fous ou peut-être plus sensibles que les autres, qui imaginent qu'il a dû exister un temps où...

Puis, dans la période fusionnelle qui réapparaît, cette connaissance par identité est réactivée : la sorcellerie du Moyen-Âge n'était sans doute au départ rien d'autre qu'une méthode de guérison basée sur une connaissance instinctive. Nombre de techniques chamaniques font aussi appel à des processus de connaissance par identité : animal totem, lieux de pouvoir etc.

Si l'on considère maintenant que l'on est arrivé au sommet de la phase séparatrice du cycle de 26 000 ans, c'est-à-dire 13 000 ans après le point le plus bas de la courbe, il est facile d'imaginer, sans que cela soit de la science-fiction, que la capacité d'identification, la puissance de la communication fusionnelle, avec ses facultés annexes telles que télépathie, clairvoyance, clair audience, etc., était telle que, à l'instar des animaux, le langage et l'écriture devaient être inutiles ou du moins secondaires.

Ils ne devinrent nécessaires que lorsque ces facultés de communication commencèrent à s'atténuer et devinrent plus imprécises.

Associé au cerveau gauche séparateur, le langage devient d'autant plus nécessaire que disparaît un mode de communication directe de pensée à pensée, ou par échanges de vibrations similaires, comme on peut supposer que cela s'effectue dans le monde animal.

D'autre part, le langage contribue à structurer une pensée conceptuelle. Dans les temps anciens, la pensée devait intervenir beaucoup moins entre l'intuition de la chose à faire et son exécution.

Les périodes fusionnelles étant associées principalement avec le fonctionnement du cerveau droit, lequel gère la communication symbolique, il semble aussi naturel que les premiers signes des écritures primitives qui apparurent à la sortie d'une grande période fusionnelle aient été des symboles qui représentaient les idées et les concepts les plus élevés. Les lettres de l'alphabet hébreu par exemple, représentent des mouvements et des forces archétypales.

Si donc nous admettons qu'il existe effectivement une perte progressive de la connaissance par identité, nous devons chercher depuis quand se produit ce phénomène et s'il s'est arrêté de nos jours.

Hormis les textes mythologiques que nous étudierons plus loin, nous n'avons que peu d'éléments pour mener cette recherche, comme si les connaissances intuitives glissaient dans

l'oubli à l'insu de tous, sans avoir été ni répertoriées, ni notées. Bien sûr, certains résultats persistent telle la connaissance des plantes ou des méridiens en acupuncture, qui se transmet de génération en génération. Mais la façon dont elles ont été acquises a totalement disparu. Il est logique d'en déduire que nombre de connaissances, d'un ordre plus subtil, ou du simple domaine des relations humaines, se sont évaporées sans avoir laissé aucune trace.

En fait - et notre époque nous démontre le phénomène de façon accélérée -, ce qui disparaît, c'est le rapport de l'homme à la nature, à l'autre, au cosmos, et à tout ce qui est de l'ordre de l'unité, c'est à dire du sacré. La sensation de ce que peut être un lieu ou une chose sacrée devient pour beaucoup imperceptible, et pour certains n'est même plus concevable. L'Unité du monde, de tous les êtres vivants, et des hommes en particulier, est sortie du champ de la sensation et presque de l'intelligibilité. La façon de traiter les animaux illustre cela mieux que tout. Et l'homme finit par appeler « spirituelles » des pratiques qui n'ont plus rien de sacré. Et personne n'a rien vu. L'homme est si totalement inconscient du processus que c'en est confondant. C'est ce qu'exprime la Genèse quand elle dit que Dieu « fit descendre une torpeur sur l'homme », avant que n'existât le couple humain, c'est-à-dire la conscience de la dualité.

Peut-être peut-on appréhender de façon très vague cette perte de connaissance en se remémorant les sensations de l'enfance que nous sommes bien en peine de reproduire à l'état adulte.

Si nous en croyons les premiers textes de l'humanité, ce phénomène de perte était déjà connu. Les sages anciens situaient son commencement à la sortie du jardin d'Éden, du Paradis, ou encore à la fin de la présence sur la terre de la race d'or, à des époques très reculées. C'est-à-dire avant ce qu'ils pouvaient connaître de la plus vieille civilisation égyptienne, à plus de six mille ans de nous. C'est à cette époque, que ce serait opérée, selon certains auteurs, une lente transition des cultes de la déesse-mère à celui des dieux mâles, et probablement aussi le passage pour certains peuples du matriarcat au patriarcat.

Il est rapporté dans le Vishnu Purana que l'histoire du monde se divise en kalpas qui incluent eux-mêmes 14 Manvataras, divisés chacun en 4 périodes ou Yugas, de durée respective se situant dans un rapport 4, 3,2,1 : Krita ou Satya yuga (Âge de la Vérité), Treta Yuga, Dwapera et Kali Yugas - Ait. Brah. VII. 15 et Bagavata Purana.

David Bohm, dont nous avons parlé au début de ce chapitre, associe au développement du langage cette perte de contact à la réalité.

Dans son ouvrage *La Plénitude de l'univers*, il essaie de soutenir que c'est le langage qui fut à l'origine de la fragmentation de la pensée - et il semblerait que le début du Néolithique ait vu se produire un brutal développement du langage - pensée qui est telle parce que nous la prenons pour un modèle de ce que le monde est. Il nous dit que la science, par sa conception matérialiste atomique, c'est à dire qui fragmente tout, a grandement contribué à soutenir cette fausse image du monde. Il explique que dans leurs structures, sujet/verbe/objet, les langues modernes impliquent un processus de fragmentation qui s'oppose à la plénitude qui est, selon lui, la nature fondamentale indivise de l'univers. Ces deux mots, fragmentation et plénitude indivise, recouvrent nos appellations séparation et fusion. Avec une nuance de valeur, cependant, car pour nous, la plénitude ou co-naissance ne peut naître que de l'intégration des deux termes fusion/séparation et non de l'alternance à la fragmentation.

Contrairement à David Bohm, et cela paraîtra évident au lecteur qui nous a suivi jusqu'ici, nous pensons que la fragmentation du langage n'est pas la cause, mais bien plutôt la conséquence d'un vaste mouvement de séparation dont nous situons le début il y a 13 000 ans environ. Depuis cette date, en effet, l'humanité ne devait connaître qu'une progression constante dans la séparativité, dans la transition vers le patriarcat, vers le Dieu-Père, avec, bien sûr, toutes les phases de repos temporaires apportées par les périodes fusionnelles des petits cycles. Ce point étant au plus bas de la courbe n'est en fait que le germe du mouvement séparateur qui arrive à maturité un quart de cycle plus tard, soit il y a 6000 environ alors que commence notre histoire.

Cette époque, à 12 ou 13 000 ans de nous, marque donc selon notre hypothèse le point le plus bas, donc le plus fort d'une période fusionnelle intuitive, époque du paradis terrestre où les hommes ne faisaient qu'un, où Dieu se promenait parmi eux dans le jardin d'Éden. Treize mille ans plus tard, nous voici au sommet de la courbe de séparation, à l'endroit où la perception du réel, de l'unité et de l'essence des choses et des êtres est la plus faible.

Un autre chercheur, Julian Jaynes, psychologue à l'université de Princeton dans les années 70, s'intéressant à la question de la genèse de la conscience, a proposé dans son livre *La naissance de la conscience dans l'effondrement de l'esprit* » (Puf Questions 1994), une explication pour le moins surprenante de l'évolution qui par bien des côtés rejoint notre proposition et peut contribuer à la compréhension de cette perte de connaissance.

En effet, sans aborder le problème des cycles, il propose une théorie selon laquelle s'est produit au cours des derniers millénaires un changement radical dans l'utilisation ou plutôt la prédominance des deux hémisphères cérébraux. Le titre du livre permet presque à lui seul

d'expliciter la signification des termes conscience et esprit tels qu'il les conçoit, car cette signification est indispensable à la compréhension de son exposé. Pour lui, la conscience, associée au langage, suppose un processus de distanciation - qui ne peut s'obtenir qu'à l'aide du cerveau gauche logique et séparateur - et il associe la conscience à ce processus. Et l'esprit, qui dans le titre original en Anglais est en fait l'esprit « bicaméral », représente cette faculté de communion avec les dieux - que nous appelons intuition en tant que faculté du cerveau droit intuitif. Sa thèse illustre donc la façon dont l'esprit logique conscient a supplanté au cours des millénaires un fonctionnement double mais non conscient et non coordonné qu'il appelle bicaméral, c'est à dire qui a deux compartiments ou chambres. L'un, l'hémisphère droit, reçoit les ordres des dieux sous forme d'hallucinations auditives. L'autre, le cerveau gauche, est utilisé pour la gestion du quotidien, l'exécution des ordres, la conscience objective et le langage. Avec le temps, c'est le cerveau logique qui a pris le dessus, au détriment de l'esprit bicaméral qui autorisait la communication avec les dieux, et cela, selon lui probablement à cause du développement du langage.

Son étude de la disparition de l'esprit bicaméral est passionnante en ce qu'elle rejoint très exactement le processus de perte de la connaissance qui nous intéresse : il constate que le II^{ème} millénaire marque la disparition presque totale de cet esprit bicaméral. Apparaît alors dans les religions le thème de l'abandon de l'homme par les dieux. Puis au I^{er} millénaire, il laisse définitivement la place aux présages, sortilèges, augures et divinations spontanées qui sont transmises aux hommes et interprétées par la voix des prophètes. Mais ces derniers eux aussi disparaissent après l'Exode. En Grèce, les oracles sont remplacés par les trances, puis par des interprétations. Au I^{er} siècle, l'oracle de Delphes ne fonctionne plus. Viennent alors les idoles hallucinogènes qui marquent la fin définitive des essais de réception des ordres divins.

Si le lecteur nous a suivi dans l'exposé des cycles, il comprendra facilement que nous ne pouvons être en accord avec la thèse de Jaynes, même si nous nous accordons avec lui sur bien des points. Et cela parce que nous n'avons pas une même vision de la conscience et de l'évolution humaine. En effet, si nous suivons Jaynes, nous sommes obligés d'admettre que la conscience séparatrice telle qu'il la définit n'est apparue que très récemment, il y a peine plus de 6 à 8000 ans et qu'elle constitue un progrès évolutif . Le monde continuerait donc à se déployer sur la base d'un processus séparatif sans fin.

Nous sommes d'accord avec Jaynes pour penser que les anciens fonctionnaient plus facilement que nous avec leurs deux hémisphères cérébraux de manière égale, du moins à l'époque qui correspond sur notre grande courbe au point d'équilibre, c'est à dire il y a effectivement environ 6 à 8000 ans, car cela correspond exactement à notre thèse, mais nous nous refusons de penser que l'esprit de distanciation était totalement absent. Selon nous, l'homme avait une certaine capacité d'individuation, de distanciation, certes beaucoup plus faible que de nos jours mais cependant existante, mais en revanche une capacité intuitive, une perception de l'unité beaucoup plus forte. Cela, malgré les difficultés extérieures, devait créer dans les relations une harmonie que les chercheurs qui examinent les peintures de la grotte de Lascaux sont surpris d'y trouver.

Cette recherche sur les cycles nous a donc conduits à envisager l'existence d'un grand cycle de vingt six mille ans qui rythme les étapes du développement mental de l'humanité. Si l'on fait correspondre l'impulsion initiale séparatrice avec le Mésolithique (période intermédiaire entre le Paléolithique et le Néolithique qui marque le tout début de l'agriculture), il y a 13 000 ans environ, l'humanité actuelle se trouverait donc à peu près au sommet du cycle séparateur, sous l'influence d'une vaste bascule, d'un changement radical de l'orientation de l'impulsion. Si l'on en croit la Genèse, il semblerait que ce soit la première fois que l'humanité entre consciemment dans une telle alternance. Non pas que l'alternance n'existât pas auparavant, mais l'humanité ne devait pas y être sensible. Selon la Genèse, elle n'était pas encore sortie de l'enfance, de cette période avant sept ans où la conscience de la dualité n'existe pas. Cette période non duelle est bien sûr ce que toutes les traditions appellent Âge d'or ou Paradis. Mais cet âge d'or pourrait tout aussi bien être la période fusionnelle du Grand Cycle, tout vestige des grands cycles précédents ayant totalement disparu. De notre point de vue, et considérant l'état mental moyen actuel du monde, qui n'est pas encore parvenu au stade de la pensée individualisée, nous sommes tentés de croire les auteurs de la Genèse.

Voyons d'un peu plus près, à la lumière des éléments que nous avons maintenant, de quelle façon nous nous pouvons comprendre le mythe de la Genèse, et s'il ne parle pas justement du moment où les énergies s'inversèrent, de la bascule qui se produit lorsque l'on passe de la partie fusionnelle du cycle à sa partie séparatrice.

Le récit commence ainsi : « Au temps où Yahvé Dieu fit le ciel et la terre, il n'y avait encore aucun arbuste sur la terre (...) et il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol ». Celui qui

préside à l'évolution, à la construction de la personnalité, n'est plus Élohim, mais Yahvé, le dieu formateur. Yahvé est par ailleurs très probablement la forme masculine de la grande déesse sumérienne Iahu, dans la civilisation qui précédait les temps de la Genèse. Il représente la même fonction que Zeus (= deus = dieu) qui, lui, appartient à la troisième génération des dieux grecs. C'est un dieu qui possède le discernement (pôle séparateur), est jaloux, et traite l'homme comme un enfant.

Puis Yahvé plante un jardin en Éden et il y met l'homme qu'il a modelé, non pas l'homme conscient de la dualité, qui apparaît plus tard (le texte différencie par des noms différents), mais l'homme unifié qui n'a pas encore quitté la sphère vitale, celle de l'enfance.

Dans la mythologie grecque, le jardin des Hespérides, c'est-à-dire le Paradis, était situé dans l'île d'Erythie qui signifie Terre Rouge. Située en extrême Occident, elle est la terre où meurt le soleil chaque soir, la terre qui rougeoie. Adam, le premier homme, signifie aussi Terre Rouge.

Éden est aussi le plat pays des Sumériens, situé en Mésopotamie, entre le Tigre et l'Euphrate. En Éden, Yahvé plante aussi les deux arbres, l'arbre de la vie, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. L'homme n'est donc pas encore soumis à l'influence des deux sphères du mental, les pôles de raison et d'intuition.

Connaissant le processus d'alternance qui va mettre en lumière pendant longtemps le côté séparateur et va « séduire » l'humanité, l'auteur de la Genèse, par la voix de Yahvé, pose un interdit (car l'homme est encore en enfance et sa vie sociale est essentiellement réglée par des interdits) : si l'humanité, au lieu de rester sur le pilier de l'équilibre (l'Arbre de Vie, expression statique du Caducée d'Hermès, comporte trois axes ou piliers, l'un de séparation, le second de fusion et au milieu celui de l'équilibre), dans la voie du juste milieu, se laisse entraîner vers ce qui brille, vers la sphère de séparation qui conduit au discernement, « à la connaissance du bien et du mal », et se sert des fruits du savoir à son propre usage, alors, elle « mourra ». C'est-à-dire qu'elle perdra toutes ses capacités intuitives, le contact avec son âme et le réel, la conscience Une, la vérité, quel que soit le nom qu'on lui donne.

Puis apparaît la conscience de la dualité : l'humanité sort de l'enfance indifférenciée. Adam devient Ish et Isha. Les deux « côtés » de l'arbre de vie se révèlent, mais sans que l'homme ait conscience de cette transformation, car Yahvé avait fait « tomber une torpeur » sur l'homme. (Nous avons déjà mentionné cette inconscience du processus évolutif lorsque nous avons parlé de la perte de la connaissance). Seule une erreur de traduction stupide a fait écrire que la femme était tirée d'une « côte » d'Adam, alors qu'il ne s'agit bien évidemment que de

l'apparition de l'autre « côté » de l'arbre de vie, le pôle de l'intuition, par rapport au pôle ou pilier séparateur.

A ce stade de l'histoire de l'évolution humaine, l'humanité est encore très intuitive, très proche du contact avec le réel. Deux indications viennent le confirmer : l'homme est capable de donner un nom aux oiseaux du ciel et à toutes les bêtes sauvages (le nom représente la vibration de celui qui le porte. Nommer un être vivant, c'est connaître sa vibration profonde, son âme) et Yahvé se promène encore dans le jardin, à la brise du jour. Si l'humanité a pris conscience de la dualité, elle ne s'est pas encore écartée du chemin du milieu, du pilier de l'équilibre. « Car tous deux étaient nus (...) et ils n'avaient pas honte l'un devant l'autre ».

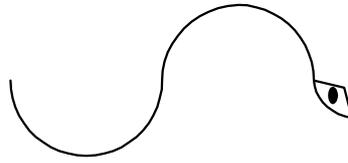
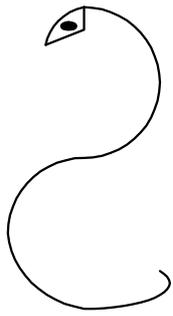
C'est ici qu'intervient la chute. Le serpent qui, dans toutes les traditions, symbolise le mouvement d'alternance des énergies, va mener la danse. L'humanité, sans résistance aucune, se laisse entraîner vers ce qui scintille, dans la phase séparatrice commençante d'un grand cycle. « Car les fruits de l'arbre sont désirables pour acquérir le discernement ». C'est l'entrée dans l'autre phase de l'alternance dont nous parlons depuis le début de ce livre.

Car il y a deux arbres dans le jardin, mais visiblement, l'autre, l'arbre de vie, ne présente aucun attrait, à tel point qu'il n'est même pas interdit de manger de ses fruits. Et cela, bien sûr, car cet arbre de vie représente la phase de l'alternance d'où vient l'humanité. En revanche, tout l'intérêt se porte vers l'arbre dont les fruits sont bons pour acquérir le discernement. Et tout cela se passe longtemps avant le déluge !

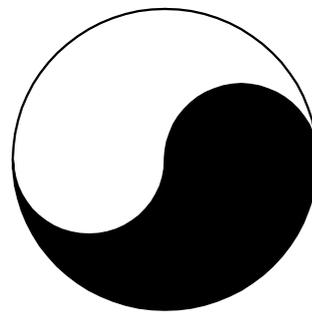
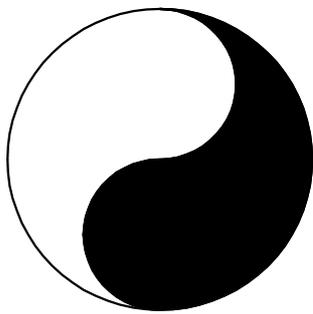
(Le mythe du Déluge semble raconter, non pas une mais plusieurs inondations situées depuis le dernier réchauffement atmosphérique connu, vers - 8 000 avant JC, et dont la dernière est connue sous le nom de Déluge de Deucalion, dans la mythologie grecque, qui se rapporte probablement à un déluge mésopotamien du III^{ème} millénaire avant notre ère.)

Si ce fut la femme qui invita l'homme à goûter du fruit défendu, c'est parce que, étant du côté intuitif de l'arbre de vie dans le plan mental, la femme ou plutôt l'intuition précède toujours l'homme, le mental de raison, dans les évolutions. L'homme est toujours derrière, toujours plus lent, même si c'est lui qui rend cette évolution concrète et visible.

L'énergie évolutive, qui était symbolisée de façon verticale par le serpent debout, c'est à dire dans l'ordre des choses, devient horizontal, comme symbole de la dualité. Aussi est-il dit au serpent : « tu marcheras sur ton ventre ». C'est le passage du serpent debout au serpent couché



que nous retrouverons dans la tradition chinoise, dans le passage du ciel antérieur au ciel postérieur.



Et si Yahvé dit au serpent « Je mettrai une hostilité entre toi et la femme », c'est que le passage à une nouvelle ère intuitive, fusionnelle, n'était pas prévu de sitôt.

L'un des attributs négatifs du mental séparateur est la recherche du pouvoir. L'un des attributs négatif du mental fusionnel, est la convoitise. Aussi est-il dit : « ta convoitise te poussera vers ton mari, et lui dominera sur toi ».

Enfin Dieu dit : « voilà que l'homme est devenu comme l'un de nous, pour connaître le bien et le mal » : Yahvé s'identifie ainsi à Zeus Jupiter qui préside l'Olympe, siège des dieux qui gouvernent le mental et les passions humaines.

A partir de ce moment seulement, Ish et Isha deviennent Adam et Ève, le couple séparé. Yahvé, symboliquement, car il semblerait qu'Adam et Ève n'aient eu nulle envie d'y toucher, protège l'accès au deuxième arbre, l'arbre de vie, par la flamme du glaive fulgurant. A compter de cette entrée dans le mental séparateur, l'homme perd son rapport harmonieux avec l'unité, donc avec la Nature nourricière et les animaux. L'homme qui était végétarien auparavant, devient carnivore, après que Yahvé lui en eut donné l'autorisation, signifiant par là sa sortie de l'enfance végétale et son entrée dans le monde animal mental.

Il semblerait toutefois qu'il y eut une certaine résistance de l'homme pour quitter cet Éden. C'est ce que semble nous dire l'histoire de la tour de Babel. En effet, si on lit attentivement le texte, il est dit que les hommes choisirent de rester unis, ce qui déplût à Yahvé, descendu pour voir ce qui se passait : « voici que tous font un seul peuple et parlent une seule langue. Maintenant aucun dessein ne sera irréalisable pour eux. Allons ! Descendons ! Et là, confondons leur langage pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres ». En effet, le temps n'était plus à la fusion. Il fallait absolument que l'homme s'individualise, s'extrait de l'emprise du clan, accepte de rentrer dans le processus séparatif.

L'épreuve de la Liberté ne faisait que commencer : la conquête de la liberté physique par la fuite hors d'Égypte sous la conduite de Moïse ne fut qu'une des premières étapes symboliques d'un processus qui se poursuit jusqu'à nos jours.

Hormis les textes anciens, un certain nombre de phénomènes peuvent être cités à l'appui de notre thèse, à savoir que nous sommes parvenus au sommet d'un grand cycle, à l'apogée du mouvement séparateur.

Tout d'abord, les historiens sont d'accord pour créditer le quatrième millénaire avant JC d'une extraordinaire accélération de « l'humanisation » dans les domaines sociaux et idéologiques. Cette phase est homothétique aux périodes de renaissance des petits cycles, avec le même débordement de créativité. Un quart de période plus tard - soit six mille ans plus tard - c'est le vingtième siècle de notre ère.

En second lieu, rien d'autre ne permet d'expliquer la constante domination masculine à travers toute « l'histoire », c'est-à-dire durant les cinq derniers millénaires. La force physique n'est pas un élément suffisant pour asseoir cette domination, lorsque l'on connaît la puissance psychique de la femme. Selon les éléments que nous avons pu rassembler, il semblerait que le Néolithique, de - 9000 à - 4000 avant JC fut plutôt, dans son ensemble, encore de nature matriarcale, ce qui correspond au premier quart ascendant de la courbe, homothétique de la seconde partie du Moyen-Âge.

Enfin, le but que la Nature semble s'être fixé tout au long de ces douze derniers millénaires, à savoir la réalisation de l'unité extérieure humaine, est sur le point de se réaliser. Le marché mondial, l'économie ou le règne de l'argent, est le dernier outil qu'elle a utilisé pour parvenir à ses fins. La séparation entre les hommes est presque à son maximum : il est difficile d'imaginer plus de solitude, plus d'indifférence que ce que vivent les hommes dans les

grandes villes mondiales, (même si certains films de science-fiction poussent la logique de ce processus jusqu'à l'extrême). La séparation entre les hommes et les femmes témoigne du même mouvement. L'impulsion du retour à la barbarie n'a jamais été aussi puissante.

Si l'unité mondiale extérieure est faite, au moins dans la conscience de l'appartenance à un même destin solidaire, ce devrait être au niveau des grands cycles, en analogie avec les petits cycles, la bascule radicale vers une recherche du divin intérieur à l'homme. Il n'y a plus rien à conquérir. La conquête de la lune a sonné le glas du rêve spatial. Même si les planètes proches représentent pour le futur un enjeu économique, ce ne peut être une solution pour résoudre la démographie. L'homme est encore pour longtemps un habitant de la terre. Et il ne peut continuer indéfiniment à la détruire. La soif de conquête inextinguible de l'homme doit impérativement céder la place à la conquête intérieure, celle des profondeurs de l'esprit, de l'âme, avec tous les pouvoirs inconnus qu'elle recèle et qu'ont annoncé les sages. La terre est arrivée à un état de saturation. Saturation de la population compte tenu de ce qu'est l'homme d'aujourd'hui, destruction rapide de l'écosystème naturel, pollutions de toutes natures que nous décrivons régulièrement les rapports de l'ONU.

D'autre part, dans le domaine de l'utilisation des deux cerveaux, rien ne justifie que la prépondérance actuelle du cerveau gauche doive se maintenir éternellement.

Peut-être enfin, l'arrivée massive du monde de l'image par l'informatique mettra-t-elle un terme progressif à la prépondérance de l'écrit qui fut l'apanage de ces derniers millénaires.

D'autre part, les conditions sont prêtes pour que la femme prenne progressivement le relais. L'homme qui a su conduire l'humanité dans le processus séparateur d'individuation, s'est pris à son propre piège de prédateur : la terre ne pourra plus supporter longtemps ce que l'homme lui inflige. La femme, implacable et guérisseuse, devra prendre sa suite.

Enfin et surtout, il paraît évident que l'homme n'est pas capable de mettre fin par lui-même ou d'inverser le mouvement séparateur. Il est enfantin de croire au « jamais plus », car l'homme est un enfant qui joue avec le feu. Il reste à espérer que les forces de fusion seront assez puissantes dans leur germe pour faire naître en tous un grain de sagesse. L'égoïsme individuel et collectif, et les intérêts particuliers, dans l'état actuel du développement mental de l'humanité, sont beaucoup trop puissants pour ne pas provoquer des catastrophes. De façon analogue aux petits cycles, les hauts des courbes sont toujours des moments de complète déstructuration où l'homme se retrouve absolument seul face à lui-même, au point d'en avoir le vertige. C'est pour cela que ces périodes sont dangereuses.

Enfin, comme dernier argument, dans l'économie de la nature, aucun mouvement séparateur ne peut continuer indéfiniment. Même l'univers respire, se contracte et se détend. Cela semble être une loi fondamentale. Nécessairement, un jour, le processus séparateur logique doit faire place au mouvement de réunion.

CHAPITRE 8

L'ORIGINE DU CYCLE

*Il y avait quelque chose d'indéterminé
Avant la naissance de l'univers.
Ce quelque chose est muet et vide.
Il est indépendant et inaltérable.
Il circule partout sans se lasser jamais
Il doit être la Mère de l'univers.*

*Ne connaissant pas son nom
Je le dénomme « Tao »
Je m'efforce de l'appeler « Grandeur »
La grandeur implique l'extension
L'extension implique l'éloignement
L'éloignement exige le retour*

Lao Tseu

(Lao Tseu, *Tao-Tö king*, Connaissance de l'Orient. Gallimard 1967 Stophe XXV p59)

Dans le premier chapitre nous avons évoqué succinctement les différentes sources de rythme qui pourraient être à l'origine des cycles du mental et nous avons parlé de l'existence d'une horloge qui déterminerait ces rythmes. Nous avons dit que cette horloge pourrait être soit une caractéristique du champ mental lui même, soit située dans un autre plan que le mental d'où elle impulserait le rythme.

Cette horloge pourrait être soit un rythme de la vie, issu par exemple des horloges biologiques : nous avons écarté cette hypothèse car la vie, avec ses cycles courts, ne semblait pas pouvoir générer des cycles de plusieurs milliers d'années.

Elle pourrait être aussi un rythme issu de quelque plan, sub-matière ou supra-mental qui nous est encore totalement inconnu : nous ne pouvons écarter cette hypothèse à priori, mais nous n'avons aucun élément pour aller plus avant.

Ce qui nous amène à considérer la dernière hypothèse, à savoir un rythme issu de la matière, résultant soit de champs de forces électromagnétiques, soit des conséquences indirectes de la course des planètes ou des galaxies, soit de tout autre phénomène matériel.

Sans rentrer dans une étude détaillée qui sort du cadre de cet ouvrage, nous pouvons apporter ici quelques précisions complémentaires à ce qui a été dit dans le premier chapitre concernant les cycles astronomiques et la théorie des paléoclimats. (Toutes les indications données ci-dessous concernant la théorie des paléoclimats ont été puisées dans les livres suivants : André Berger, *Le climat de la Terre*, De Boeck Université 1992 et *Climat*, Alain Foucault, Fayard 1993.

C'est une science relativement neuve qui a été initialement développée par le yougoslave Milutin Milankovitch dans les années trente, mais rejetée par le milieu scientifique jusqu'en 1982, date à laquelle elle fut confirmée par différents chercheurs, dont l'astronome-mathématicien-climatologue André Berger. Cette théorie démontre que les variations climatiques sont liées aux irrégularités du déplacement de la terre sur son orbite - elles-mêmes résultant de l'action de la Lune et des autres planètes du système solaire (phénomènes gravitationnels) - qui provoquent des variations de l'ensoleillement. Ces irrégularités dépendent de trois éléments majeurs (le nombre de paramètres en jeu est tel que les cycles qui ont été mis en évidence doivent toujours être considérés comme une moyenne, et non comme des valeurs précises) : le phénomène de précession des équinoxes, l'obliquité de l'axe de rotation de la terre et l'excentricité ou forme de l'ellipse de la trajectoire de la terre autour du soleil

Au niveau du très long terme (dont le paramètre est l'excentricité), on a pu constater des cycles de 400 000 ans et des cycles glaciaires d'une durée approximative de 115 000 ans. Chaque cycle comprend une période chaude suivie d'une période froide de durée équivalente. Le dernier cycle complet a commencé il y a 120 000 ans pour s'achever il y a 11 000 ans environ. Le début du nouveau cycle marque l'entrée dans le Néolithique et une accélération de l'Histoire que l'on ne retrouve pas dans les époques précédentes.

C'est de cette période que date le retour des pluies au nord de l'Afrique et sans doute de fortes anomalies climatiques qui causèrent en Égypte des inondations aberrantes à plus de huit ou neuf mètres au-dessus du niveau de la plaine (Béatrix Midant-Reynes, *Préhistoire de l'Égypte*, Ed.A.Colin 1992 p68). Ces éléments ne sont pas sans nous rappeler les « déluges » rapportés par diverses traditions qui marquèrent le passage à une ère nouvelle.

Le paramètre obliquité définit quant à lui un cycle de 41 000 ans.

Le cycle de précession des équinoxes, dû au fait que l'axe de rotation de la terre ne reste pas parallèle à lui même mais décrit un cône, a une durée de 26 000 ans. Mais la variation d'ensoleillement et de composition de l'atmosphère répond en fait à des cycles plus complexes de 19 000 et 23 000 ans.

A des échelles de temps encore plus vastes, les phénomènes cycliques semblent déjà se situer au niveau de l'éloignement et de la séparation des continents. Notre phase d'éloignement actuel qui voit l'éclatement du continent austral Gondwana en plusieurs continents séparés, ferait partie, selon les géologues, du troisième cycle d'éloignement et de rapprochement des continents.

Nous savons aussi, par des études récentes, que le Gulf Stream s'est arrêté ou a ralenti à plusieurs reprises dans le passé, créant ou accompagnant des variations climatiques.

Hormis ces grands cycles glaciaires, on a pu mettre en évidence l'influence des taches solaires sur les champs électromagnétiques terrestres. Par exemple, le Moyen-Âge a connu une diminution d'intensité du champ magnétique terrestre d'environ 12 %, ce qui est considérable pour une dizaine de siècles (entre 500 et 1 500). Ce phénomène fait dire à Robert Delort (*La Vie au Moyen-Âge*, Collection Points Seuil. Éditions du Seuil, 1982) que les gens du Moyen-Âge ont reçu moins de particules à haute énergie que nous n'en recevons, et que le soleil qu'ils ont connu n'était pas tout à fait le même que le nôtre.

D'autres phénomènes, tel le basculement des pôles magnétiques de la terre, lorsqu'ils seront mieux connus, pourront nous donner des éléments plus précis concernant les cycles auxquels l'humanité est soumise.

L'énumération de ces différents rythmes nous montre que le problème est complexe et qu'il reste encore beaucoup de chemin à parcourir avant de trouver une corrélation précise avec les fonctionnements cérébraux.

Nous avons suggéré dans le premier chapitre la possibilité d'une influence de la composition de l'atmosphère - et en particulier de la variation du taux de CO₂ - sur le cerveau qui pourrait entraîner la prédominance d'un hémisphère sur l'autre au rythme des glaciations. La variation très rapide de ce taux dans les années qui viennent, résultant du réchauffement de l'atmosphère, pourrait alors induire des changements dans le cerveau. Même si cette influence s'avérait exacte, il faudrait encore élucider la question de la spécialisation des deux

hémisphères qui nous conduit à des hypothèses telle que celle des champs morphogénétiques développée par Rupert Sheldrake.

Cette théorie fait précéder l'existence de toute forme d'un « champ de forme » qui pousse tout atome ou toute cellule à prendre une place et une fonction adaptée à la place qu'elle occupe et qui pousse la forme à se développer jusqu'à correspondre à la forme du champ préexistant. Ces champs morphogénétiques auraient la propriété d'entrer en résonance, instantanément et quelle que soit la distance. Ainsi l'information serait transmise instantanément en tous points de l'univers. C'est en quelque sorte le principe inverse de l'hologramme : si la partie change, l'ensemble change. Là encore nous rejoignons les paroles des sages qui nous disent que « tout est agissant ».

Une des propriétés caractéristiques des champs morphogénétiques tendrait à démontrer que plus il y a de personnes qui font une expérience donnée, plus cette expérience devient facile pour ceux qui suivent. Cela expliquerait que des acquisitions qui ont mis des millénaires à s'élaborer deviennent quasi instinctives à un moment de l'histoire. L'inné ne serait qu'un acquis devenu instinctif.

La dernière hypothèse que nous devons examiner concerne l'existence de champs de forces qui nous seraient totalement inconnus actuellement et modèleraient le mental humain selon les cycles que nous avons proposés.

Nous sommes obligés de reconnaître que dans l'univers connu, tout est rythme, pulsation, vibration, depuis les particules élémentaires jusqu'aux constellations les plus vastes. Même l'univers pourrait être le résultat d'un vaste inspir/expir, au moins en certaines de ses régions. Que ces rythmes aux dimensions grandioses s'accompagnent de champs de force à des fréquences très hautes ne devraient pas nous surprendre outre mesure. La science actuelle connaît et travaille sur les fréquences jusqu'aux rayons X, soit 10^{16} à 10^{19} Hz, mais les rayons gamma 10^{19} à 10^{26} Hz et les rayons cosmiques à partir de 10^{26} nous sont à peu près totalement inconnus.

Si nous ne pouvons démontrer leur existence, il n'est pas possible non plus de prouver scientifiquement que de tels champs n'existent pas.

La question qui se pose alors, en supposant admise leur existence et leur influence sur l'homme, concerne leur nature, ou du moins leur domaine d'influence : pourquoi agirait-ils sur le mental de l'homme comme des puissances de séparation, d'individuation d'un côté, de fusion, d'union de l'autre ? Nous pouvons penser en effet que ces vastes mouvements

cosmiques n'ont pas grand-chose à voir avec notre pauvre humanité se débattant sur une minuscule planète d'une quelconque galaxie de l'univers.

On ne peut répondre à cette question que par des réflexions ou intuitions métaphysiques. En fait, la réponse est toujours la même : nous oublions que l'univers est Un. Ce qui est agissant à un niveau, agit nécessairement aussi sur tous les autres niveaux.

Sans développer ce sujet qui nous entraînerait trop loin, on peut juste dire que l'univers semble mû par des courants de forces qui correspondent tantôt à un éloignement du centre, tantôt à un rapprochement. Et cela, que ce soit aux plus hauts niveaux de l'Esprit ou aux niveaux les plus matériels. Si l'univers est Un, que la nature ait organisé les plans depuis le mental, la vie jusqu'aux plans les plus denses de la matière de façon à ce qu'il y ait des supports physiques (qu'ils soient réceptacles seulement de ces forces ou dotés de capacités d'action autonome dans certaines limites), à savoir les deux cerveaux, cela paraît être logique.

Cette alternance agirait donc dans tous les plans, en se subdivisant et en se particularisant en rythmes multiples, parfois fixes, parfois changeants, souvent inconnus de nous ou incompréhensibles.

Que des rythmes affectent le mental, qui est issu de la vie, elle-même issue de la matière où elle était impliquée, cela ne semble donc pas étonnant. Comment ces rythmes sont reliés à ceux de la vie et du cosmos est encore pour le moment une énigme.

Les réponses précédentes nous permettent alors de reformuler notre hypothèse de départ de façon plus complète :

Nous avons vu que le mental était constitué de deux pôles, l'un qui a pour rôle de maintenir les formes séparées et de pousser chacune vers son accomplissement et sa perfection, et l'autre, réceptif de l'essence de la vérité, qui est chargé de maintenir ces formes dans l'unité.

Fusion et séparation ont été les termes génériques que nous avons employés pour qualifier ces deux aspects du mental. Ils ne sont probablement que le reflet ou la densification de principes provenant des plans supérieurs que l'on appelle, à des niveaux différents, Yin / Yang dans la tradition orientale et Purusha / Prakriti en Inde. Purusha représente la conscience concentrée en elle-même, qui deviendra l'intuition, la force de retour en soi, d'aspiration à l'union, et Prakriti, l'Energie Exécutrice, qui en descendant les échelons de la conscience, permet à toute idée, à toute forme, d'atteindre à la perfection de réalisation qu'elle porte en elle initialement à l'état de germe.

L'observation nous montre que ces deux principes sont constamment à l'œuvre dans la nature ou ils opèrent ensemble, mais soit en des espaces distincts, soit en des temps séparés. En effet

il semble que la matière ne puisse simultanément se cristalliser et entrer en fusion en un même lieu, deux galaxies à la fois se rapprocher et s'éloigner, la nature simultanément fois exploser de vie comme en été, et se concentrer en terre comme en hiver. Mais ce qui ici est hiver, est ailleurs été. Matière et vie subissent sans cesse des cycles d'alternance, mais tant que la vie n'est pas trop mentalisée, cela paraît se faire dans l'harmonie la plus totale : l'action, la réalisation s'effectue exactement selon les lois de ce qui doit être, selon la perception de la nature du réel; autrement dit les deux parties du mental agissent en étroite collaboration et en parfaite harmonie. Les animaux non domestiqués ont encore cette faculté de perception-action immédiate. Vint pourtant un temps où l'homme, dans son évolution, dut quitter sa mentalité de troupeau coutumière et s'engager sur la voie de l'individuation. Il semble donc que c'est de ce moment que date le déséquilibre : si l'homme a été créé pour la liberté, alors il devait nécessairement y avoir un moment où il perde conscience de sa nature divine, de l'essence de la réalité, pour assumer sa propre nature individuelle. C'est au cours de ce processus de maturation du mental que l'homme a perdu la capacité de percevoir la réalité des choses par l'intuition. C'est ce que l'on appela « la chute » dans la genèse.

Mais cela ne signifie en aucune façon que la puissance d'union ait disparu, sinon la nature toute entière aurait montré des signes de déséquilibre, ce qui n'est pas le cas. Il s'agit plutôt d'une sensibilité humaine qui ne s'est pas affinée à la hauteur des conquêtes du mental de raison, et donc qui n'était plus en mesure de percevoir les phénomènes de la réalité qui s'étaient reculé à l'arrière-plan par ce phénomène d'alternance dont nous essayons de cerner la nature dans ce livre. Aussi, cette sensibilité que certains sages réussirent à développer en eux, les incitèrent-ils à rappeler sans cesse aux hommes leur participation à l'Unité, leur nature divine: tous les livres sacrés, tous les chemins de progression intérieure ne visent qu'à cette unique et seule chose: rappeler et permettre de réaliser l'unité avec la Réalité, que l'on peut appeler Dieu, ou de tout autre nom qu'il nous plaira. Et ce chemin ne peut se faire que par le contact avec la source d'unité en soi.

Si les deux aspects de fusion et de séparation s'étaient maintenus avec une intensité égale, jamais l'homme n'aurait pu émerger d'une mentalité animale de troupeau et conquérir sa liberté. Et comme nous avons vu que le rythme existait à tous les niveaux, cela signifie qu'il doit exister un plan cosmique qui joue avec les deux aspects de lui-même, les projetant cycliquement dans la manifestation. Tant que l'homme ne sera pas parvenu à un parfait développement de son mental, et donc de sa sensibilité, il ne pourra se maintenir dans la voie

du juste milieu et basculera tantôt du côté de la foi, tantôt de la raison. Tant qu'il n'aura pas résolu en lui le problème de la dualité, il sera soumis au déterminisme de la nature. Et il ne pourra résoudre le problème de la dualité que lorsqu'il redonnera à chacune des parties sa fonction exacte :

- au mental intuitif, la vision de ce qui doit être fait dans tous ses détails
- au mental logique, le silence et l'exécution dans le temps juste de la chose perçue par l'intuition.

Notre époque attribue une telle suprématie au pôle séparateur, à la raison, et donc à l'homme en tant que son représentant, qu'elle risque de considérer d'emblée notre proposition inacceptable. Dans son aspect extrême, elle considère les périodes de foi comme de sombres « Moyen-Âges » où les saines lumières de la raison appellent de salubres inquisitions. A l'instar de St Jean Chrysostome, elle proclame qu'« En toutes les bêtes sauvages, il ne s'en trouve pas de plus nuisante que la femme ». Ou, comme Platon, elle « remercie les dieux qu'ils l'aient créé libre et non esclave, homme et non femme ». Cette forme de pensée repose sur une confiance aveugle dans la raison et son bras droit le progrès, raison qui est posée comme supérieure dans l'absolu et de tout temps. Elle est tellement enracinée dans l'histoire et imprégnée dans notre psychologie collective qu'on a parfois du mal à en discerner toutes les implications. D'un côté, elle est à l'origine de l'idée de démocratie, en tant que plus parfait achèvement du mental de raison pour ce qui concerne l'organisation des sociétés. De l'autre, elle nous enferme petit à petit dans son propre échec, dont on ne sait trop comment sortir sans remettre en cause nos sacro-saintes démocraties occidentales.

Chacun connaît l'histoire de l'évolution des mœurs et de la pensée dans ce domaine de la suprématie masculine et notre intention n'est pas de réécrire « le deuxième sexe » de Simone de Beauvoir. Nous lui emprunterons simplement certaines de ses observations comme illustration de notre propos. Elle note qu'aussi loin que l'histoire remonte, les femmes ont toujours été subordonnées à l'homme, que leur dépendance n'est pas la conséquence d'un événement ou d'un devenir, qu'elle n'est pas *arrivée* et que c'est en partie parce qu'elle échappe au caractère accidentel du fait historique que l'*altérité*, c'est à dire la façon dont l'homme définit la femme comme autre, apparaît comme un absolu. C'est sur cette altérité que l'homme fonde sa suprématie. En dehors de ce développement historique, Simone de Beauvoir avoue ne trouver aucune justification à la domination de l'homme : « Ce monde a toujours appartenu aux mâles : aucun raison qu'on en a proposée ne nous a paru suffisante ». Elle conteste comme imaginaire toute théorie qui affirmerait que dans les temps primitifs

précédant la Grèce antique, existât un véritable règne des femmes, selon la thèse d'Engels, même si la féminité fut honorée en tant que Notre Mère la Terre, dispensatrice de l'abondance et de la fécondité.

Ce caractère d'*absolu* de la suprématie de l'homme que Simone de Beauvoir a mis en valeur, est la base d'une argumentation que nous retrouverons sous différentes formes et qui ont toutes en commun le fait de refuser catégoriquement, souvent de façon non avouée, toute égalité entre les sexes. Elles reposent toutes sur un postulat extrêmement puissant : la prééminence de droit, ontologique et métaphysique du masculin sur le féminin. Et comme, dans une période de séparation, où règne Dieu le Père, l'Esprit est associé au masculin, à la verticalité, et par extension, au bien, et la matière au féminin, à l'horizontalité et au mal, elle implique de fait une supériorité de l'homme sur la femme. Cette opinion et toutes ses variantes, ne sera plus soutenable longtemps dans une époque où la science la plus avancée nous invite à considérer que la matière est conscience, fait qui était déjà connu dans les premiers temps védiques qui parlaient du feu de l'Esprit, Agni, caché au plus profond de la matière.

Si l'hypothèse que j'ai émise au début de ce livre est exacte, si la bascule du mental séparatif au mental intuitif a vraiment lieu, non seulement pour un petit, mais aussi pour un grand cycle, alors, tandis que ce furent des hommes qui à travers toutes les époques et dans toutes les civilisations, pendant plus de douze mille ans, servirent de guide pour indiquer les voies d'accès vers le Divin en Esprit, c'est sans doute la femme qui, par son intimité avec le corps, précédera les hommes sur les chemins qui mènent au Divin caché dans la matière. Alors elle remplira pleinement sa fonction d'Initiatrice à des mystères qui ne pourront plus jamais être appelés païens.

CHAPITRE 9

LA PORTE DE SORTIE

Tout au long de ce livre, nous avons essayé de démontrer l'existence de cycles influençant le mental. Nous avons rassemblé un faisceau convergent d'éléments qui, s'ils n'en constituent pas une preuve définitive, plaident en sa faveur malgré la présence de nombreux points obscurs qui demandent encore une réponse,.

Si cette thèse devait être admise un jour définitivement, elle entraînerait la révision de nombreux champs de la connaissance humaine : histoire, philosophie...et aussi sans doute de profonds bouleversements dans l'éducation et la politique. Mais il reste un long chemin à parcourir avant que de tels changements ne voient le jour. En attendant, il va falloir gérer les temps futurs immédiats.

En effet, si nous avons écrit ce livre, ce n'est pas dans le but de vaines spéculations intellectuelles ou métaphysiques, ni pour permettre des prédictions malsaines sur les événements à venir, ni même pour tenter d'apporter un autre regard sur l'histoire où la philosophie.

Si nous avons écrit ce livre, c'est parce que la période qui vient est une période difficile, car, nous l'avons dit, le maximum des forces séparatrices est toujours situé, par inertie, après le point culminant.

Si l'on admet l'existence des cycles que nous avons évoqué, le plus probable est que nous vivions dans les siècles à venir une période homothétique à celle de l'Empire Romain, à son apogée et à sa décadence, mais en plus grandiose. Ce n'est pas faire œuvre de prophétie, car tous les signes sont déjà là. L'Empire Américain s'installe de façon impérieuse avec l'assentiment de tous. Déjà, il a entrepris de mettre au pas la vieille Europe qui commence à se vautrer dans la corruption, en niant les valeurs les plus élémentaires de la démocratie qui

étaient sa fierté d'antan. L'arrivée de l'Auguste Américain, et le triomphe des intérêts privés, qui consacrent la fin de la Démocratie, ne sauraient plus tarder. Les révoltes des laissés pour compte suivront, qui seront probablement durement réprimées, si l'on fait le rapprochement avec le soulèvement des esclaves au temps de Rome.

Sans doute, comme a voulu le faire la ligue des cités grecques, le vieux continent tentera-t-il d'opposer son Europe à la puissance conquérante. Mais on devine déjà, avec les discussions autour de l'AMI sur les investissements privés dans le monde, qui sera le vainqueur. Tout au plus peut-on se demander quel état d'Europe osera, comme Corinthe, se dresser de front contre le géant et s'offrir en victime expiatoire pour être immolé par son allié d'antan, allié qui s'était porté garant de sa Liberté. Ou encore se demander, si on peut encore l'ignorer, quelle forme prendra de nos jours le pillage des provinces d'Asie.

Tout cela, en soi, ne serait pas trop grave si ce n'était que la répétition à petite échelle des événements du passé. Mais depuis deux mille ans, la puissance du mouvement séparateur du grand cycle s'est encore accrue, renforçant les effets déjà perceptibles alors. Sous l'effet de cette même puissance, qui est, rappelons-le, une force de progrès, l'humanité s'est dotée de capacités de destruction sans aucune mesure avec ce qui existait dans la période gréco romaine.

Et parallèlement, les egos individuels et collectifs, ceux des nations et ceux des peuples, sont devenus beaucoup plus achevés, plus vaniteux que jamais dans leurs opinions, leur arrogance, leur incapacité d'admettre la différence. L'éloignement des sexes est sans doute une conséquence de cette extrême séparativité : chacun ne pourra plus supporter que ce qui lui est semblable.

Dans l'Apocalypse, lorsque la bascule se produit, lorsque le Dragon remet son pouvoir à la Bête, c'est l'Ego qui domine le monde. La Bête est l'inverse de la sagesse symbolisée par la Sphinx. Elle a une gueule de lion, des pattes d'ours et un corps de panthère, c'est à dire seulement les trois corps inférieurs, mental, vital et matière, (sans l'esprit), sous la conduite du lion, c'est à dire le corps. Ses pattes d'ours symbolisent sans doute son insensibilité et son corps de panthère, la ruse et la félonie.

La Bête, c'est chacun de nous, chacun des peuples et des nations dans son ego magnifié.

Et l'Ère du Verseau ne pourra accomplir la fraternité humaine que certains annoncent, que lorsque l'humanité en aura fini avec les défis que représente le signe opposé, le Lion, c'est à dire le conflit des ego.

La porte de sortie n'est pas la fin du combat par la disparition de tous les combattants, mais la transmutation de l'ego et sa soumission à l'âme. Mais encore faut-il que l'humanité ait trouvé son âme...

Peut être pourra-t-on penser que nous dressons une vision noire des temps à venir, mais ce n'est pas le cas. Car en adoptant le point de vue de la nature, à l'échelle de l'immense et patient travail réalisé par la Nature pour arriver à ce prodige qu'est l'homme, quelques dizaines de milliers ou quelques centaines de millions de morts n'ont sans doute que peu d'importance. C'est notre sensiblerie malade et hypocrite, entretenue par les médias qui nous inondent de sensations fortes pour combler un vide existentiel, qui tend à donner au corps, à la vie humaine une importance qui est totalement niée par ailleurs.

Non. Le danger, ce n'est pas cela. Si danger il y a, c'est que l'homme séparé du réel, (de la conscience), ne cherche à éprouver sa toute puissance. Et cela par quelque moyen que ce soit. Etre tout puissant pour l'homme, sous l'emprise de son ego, c'est se vouloir soit absolument destructeur, soit absolument créateur, les deux allant souvent de pair comme l'a montré le nazisme : tentative de création d'une race parfaite et destruction des races inférieures.

L'humanité ayant encore à vivre plusieurs siècles dans cet extrême séparateur, nous ne sommes absolument pas à l'abri de nouvelles tentatives de ce genre qui pourraient s'appuyer sur les mutations et croisements génétiques. Et même à supposer que les expériences ne soient pas faites sur l'homme, la nature génétiquement modifiée, nous avertit Jean marie Pelt (*Plantes et aliments transgéniques*, Fayard), pourrait basculer dans un immense désordre que nous avons peine à imaginer. Avec rupture de l'équilibre de la nature, destruction des espèces, et menace d'extinction de toute forme de vie sur la terre due à l'inconscience de l'homme. Cet égoïsme des nations est encore plus visible dans le grave problème du réchauffement de la planète.

Plus que jamais, la responsabilité de chacun est engagée, non pas hors de ce monde mais dans ce monde. Car dans cette période d'incertitude et de flottement, de crise du sens, il est tentant de fuir nos responsabilités et de chercher refuge dans des voies qui ont pu avoir un sens à certaines époques du développement de l'humanité, mais qui ne peuvent servir d'issue dans l'époque actuelle. Le chemin ne peut être ni une fuite dans l'esprit qui ne viserait qu'à un salut individuel et laisserait inchangé le monde, ni une fuite dans la matière, que la science tente de nous faire accréditer comme le dieu de demain.

Il ne peut être non plus un retour au passé, qui serait idéalisé comme un rêve d'enfance, un souvenir nostalgique du paradis perdu, ni une fuite dans le futur, avec l'espoir qu'il pourrait

être meilleur sur la base des possibilités humaines actuelles. Retour qui peut prendre la forme de toutes les manifestations liées à la *deuxième religiosité*, qui ne représentent que des phénomènes marginaux qu'accompagnent crédulité, fausse harmonie, superstition et hasard, la fameuse Tyché.

Les cycles du mental et le développement moyen de l'humanité actuelle, tels que nous les avons présentés, annihilent cet espoir. Il n'y a aucune porte de sortie dans tous les types de société en «isme», ni dans les idéologies ni dans les religions, lesquelles ne sont que des aides dans la traversée du mental. Et la probabilité d'un brusque saut de l'humanité dans un monde sans ego est quasiment nulle.

Ce sont donc les deux directions d'espace, l'esprit et la matière, et les deux directions de temps, le passé et le futur qui nous sont fermées désormais.

Il n'y a plus qu'une seule issue, au centre, à l'intérieur. L'homme, dans une première étape, est condamné à trouver son âme, sa vérité, son essence ou à périr.

Ces grands cycles qui semblent nous enfermer sans fin dans les méandres du mental, pourraient nous donner le vertige ou nous conduire à un profond désespoir s'il n'y avait cette porte de sortie, l'âme. Elle a déjà été annoncée par les grands êtres qui de temps à autre délivrent un message d'espoir aux hommes et leur indiquent le chemin. Tous, ils nous ont dit que le mental n'était pas l'étape de maturation ultime de l'homme. Qu'un autre état d'être, qu'ils nommèrent feu intérieur, Agni, psyché, âme, nous attendait lorsque nous aurions traversé en vainqueur les étapes de maturation du mental. Car nous ne sommes pas destinés à rester au stade d'adolescence où nous nous trouvons actuellement. L'homme doit rencontrer sa fiancée divine, son âme, et consommer avec elle les noces du ciel et de la terre, de la matière et de l'esprit. Et la rencontre ne pourra se faire que si l'homme part en quête de sa fiancée.

(Pour beaucoup, tout cela ne sera sans doute que grands mots. Nous espérons qu'ils résonneront en quelques uns, ceux là qui désespèrent de notre humanité actuelle.)

Certainement, cela ne se fera pas en un jour au niveau de l'ensemble de l'humanité. Nous travaillons ici sur des durées immenses au regard de la vie d'un homme. Mais au niveau individuel, la rencontre avec l'âme signifie la sortie du temps, la pénétration dans un espace/temps où les cycles mentaux n'ont plus guère d'importance.

La grande différence avec les temps passés, si nous conservons l'image du parallèle de la croissance de l'humanité avec celle de l'homme, c'est que nous sommes désormais appelés à prendre en main notre propre développement. L'adolescent quitte le monde familial pour rencontrer sa fiancée. L'humanité - ou du moins une large fraction de la population - s'est libérée de Dieu, du Dieu mâle régnant sur l'esprit, jaloux et terrifiant et de la Déesse la Terre Mère, imposant les contraintes de la nature. Elle s'est révoltée contre Dieu et tous les dieux. Elle a rejeté toutes les images, tous les symboles.

Si elle est si désorientée de nos jours, c'est qu'elle expérimente à fond cette crise d'adolescence sans laquelle il n'y a pas de liberté, cette crise qui détruit tous les anciens repères, tous les dogmes, toutes les structures ressenties comme oppressives. Fuir Dieu à tout prix, le détruire, le bafouer, fuir tout ce qui lui ressemble, la morale, toutes les formes et toutes les images qu'on lui a fait endossé, tel semble être le mot d'ordre.

L'homme n'a pas encore compris qu'il ne peut détruire quelque chose qui n'est autre que lui-même. Car toujours les sages l'ont dit et répété, le divin n'est pas ailleurs qu'en nous. Mais l'humanité adolescente n'était pas encore prête à entendre ce message, car le temps de l'intériorité n'était pas encore venu.

Il arrive, à travers les convulsions de l'adolescence.

Pour coopérer avec ce processus de maturation, il faudra que l'humanité comprenne et intègre les phases de développement des différents corps : le physique, le vital, et le mental pour atteindre le supramental ou corps solaire, siège de l'âme. Tous passent par des phases successives de croissance : gestation, naissance, enfance, adolescence ou individuation, maturation ou union, et rayonnement.

Nous ne pouvons dans le cadre de ce livre détailler tous les processus qui conduisent de l'état actuel de l'humanité, du mental de raison ordinaire actuel au corps solaire, à l'âme. Nous pouvons seulement en citer les étapes principales, telles qu'elles ont été données par Sri Aurobindo selon son expérience personnelle : mental de raison, mental indépendant ou supérieur, mental illuminé (ou illumination), intuition suggestive, discernement intuitif, inspiration, révélation, et supramental.

Cette énumération des étapes de développement du mental nous permet juste de suggérer que le chemin est encore long, car l'humanité dans son ensemble n'a guère dépassé le niveau du mental ordinaire de raison, les esprits avancés et les grands poètes le stade du mental

supérieur. Quant au stade du mental illuminé, peu d'hommes y ont encore fait une incursion, bien que cela semble être un phénomène qui prend de l'ampleur.

Les cinq dernières étapes de croissance du mental nécessitent un contact permanent avec l'être intérieur, ce qui on le voit, n'est pas encore sur le point d'être réalisé par l'humanité dans son ensemble.

Mais déjà, pour atteindre le stade du mental illuminé, il faut que l'homme renonce à la domination tyrannique du petit moi, l'ego, et travaille en vue de mettre sa personnalité au service de son être intérieur. Car toujours la nature procède ainsi : ce qui pendant un temps a été la base du développement, doit être abandonné au profit de potentialités plus larges.

Mais cela suppose au préalable que cette base soit totalement développée.

La transition est difficile. Car les ego individuels, avec le support des egos collectifs, sont tout puissants.

Et même si les femmes reprennent le flambeau dans les siècles à venir - car la transition sera lente - elles devront elles aussi s'affronter au processus de l'ego, avec les difficultés qui sont propres à leur nature. Leur tâche sera de construire un monde d'Unité dans la liberté, et non un monde de fusion, ou de magie. Elles devront marcher avec l'homme et non contre lui.

La foi sera leur étendard. Foi en l'Homme, en la Matière sacrée d'où elles tirent leurs forces. Car, pendant des millénaires, elles ont regardé l'homme faire, avec ses rêves, ses ismes, tous ses emballements, toutes ses espérances, sans jamais vraiment y croire.

Et en tout premier lieu, l'humanité devra veiller à ne pas rejeter, oublier ni détruire un des plus précieux acquis des douze derniers millénaires, même s'il n'est pas encore parfaitement développé, et pour lequel elle a tant souffert, le *discernement*.

SOMMAIRE

CHAPITRE 1	CYCLES ET CIVILISATIONS	3
CHAPITRE 2	LES THÈSES D'OSWALD SPENGLER ET D'ARNOLD TOYNBE	24
CHAPITRE 3	LA NATURE DU CYCLE MENTAL	41
CHAPITRE 4	LES PERIODES HISTORIQUES	78
CHAPITRE 5	LA FIN DE LA DÉMOCRATIE	96
CHAPITRE 6	L'INFLUENCE DE L'ESPACE SUR LE MENTAL	107
CHAPITRE 7	L'HOLOGRAMME DU TEMPS	116
CHAPITRE 8	L'ORIGINE DU CYCLE	134
CHAPITRE 9	LA PORTE DE SORTIE	143